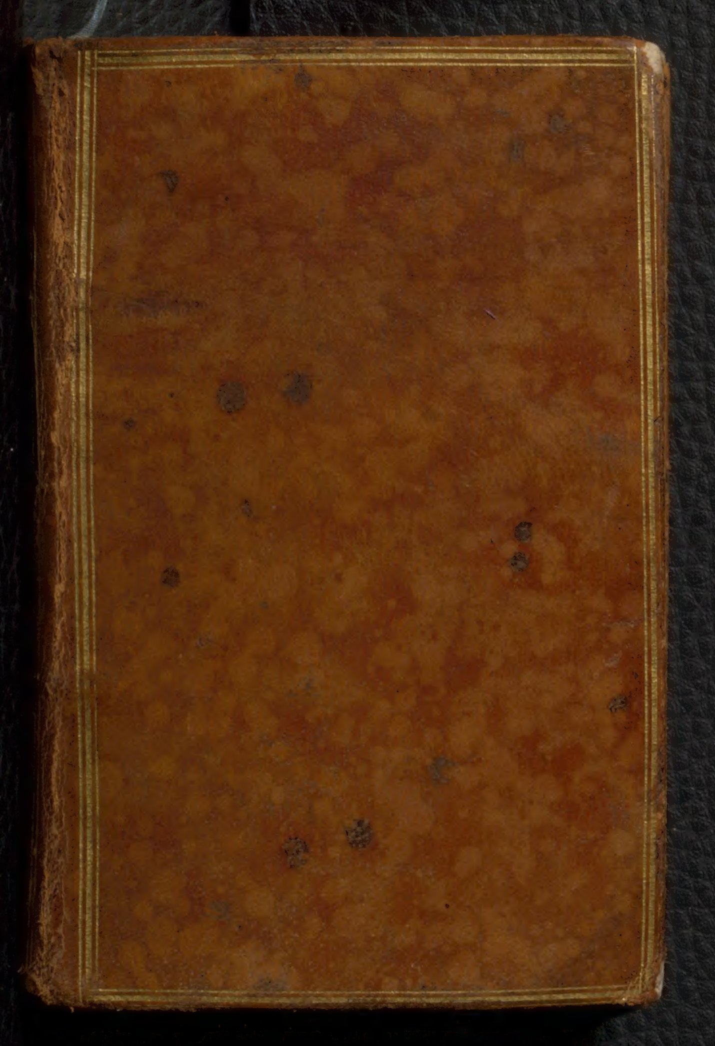

ÉVELINA.

J'ignore, Monsieur de quelles espérences vous parlez ;

ÉVELINA,

ROMAN

Nouvellement traduit et rédigé avec beaucoup de soin d'après l'Anglois de Miss Burney.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez Leprieur, Libraire, rue Savoie, No 12.

L'an IV de la République franç.

EVELINA.

LETTRE XLVIII.

Evelina à M. Villars.

J'AI payé cher le bonheur passager d'une courte matinée ! Les Branghton proposèrent hier une partie pour les jardins de Kensington, et j'y fus entraînée malgré moi, comme cela m'arrive toujours. Le jeune Branghton étoit extrêmement importun ; il ne me quitta pas plus que mon ombre : ma froideur et l'air réservé que j'affectois, parvinrent cependant à le tenir en respect, et il ne fut point question du sujet auquel Mme Duval m'avoit préparée. Une seule fois, quand je me fus éloignée de quelques pas du reste de la société, il s'avisa de me demander si sa tante ne m'avoit rien dit. Je ne lui répondis point, et il en resta là.

M. Smith n'étoit point de cette partie : le pauvre M. Dubois voyant que je l'évitois, me parut fort attristé. J'apperçus à quelque distance milord Orville, qui se promenoit avec des Dames, et je me cachai derrière miss Branghton : je n'aurois pas voulu qu'il me retrouvât dans un endroit public, avec une société dont j'étois un peu humiliée. La pluie survint, et nous quittâmes bientôt le jardin. Nous fûmes obligés de nous retirer dans une taverne pour nous mettre à l'abri du mauvais tems : nous y rencontrâmes deux domestiques, dont je crus reconnoître la livrée ; et effectivement, ils appartenoient à milord Orville. Je crus bien faire, en priant miss Branghton de ne point m'appeller par mon nom. Elle me pressa vivement pour en savoir la raison : je ne pus m'empêcher de lui dire que je connoissois

le lord Orville. Cet aveu m'entraîna à d'autres explications ; et miss Branghton fit tant par ses importunités, que je lui racontai en détail de quelle manière j'avois connu ce Seigneur. Je n'eus pas plutôt satisfait à ses questions indiscrettes, qu'elle appella sa sœur : Imagine-toi, Polly, miss a dansé avec un Lord. Hé ! s'écria celle-ci, qui l'auroit cru ? Et que vous a-t-il dit, Miss ? Leur caquet attira bientôt l'attention de Mme Duval, ainsi que celle de toute la cotterie, et mon histoire passa de bouche en bouche.

Le jeune Branghton dit qu'à ma place il profiteroit du carrosse du Lord pour me faire ramener en ville. Cette idée me plaît beaucoup, reprit Mme Duval, et je n'y vois point de difficulté. Faisons appeller le cocher. Pas pour tout au monde, répondis-je, la chose est impossible. Bon ! on voit

bien, mon enfant, reprit Mme Duval, que vous n'avez aucune idée de l'usage du monde : laissez-moi faire. Puis s'adressant à l'un des domestiques. Je vous prie, Monsieur, de faire avancer le cocher; j'ai à lui parler. Le laquais la regarda, mais sans bouger. De grace, Madame, lui dis-je, ayez la bonté de renoncer à ce projet; je ne connois pas assez milord Orville pour prendre une telle liberté. Taisez-vous, petite imbécille! et si ce valet ne veut point appeller le cocher, j'irai le chercher moi-même. Le domestique lui rit au nez, et Mme Duval sortit pour faire signe au cocher d'avancer. Il arriva en effet. Il lui demanda si Milord lui avoit donné la permission de se servir de sa voiture? Peu importe! lui répondit-elle, un Seigneur aussi galant que lui aimeroit mieux nous la prêter que de nous laisser mouiller jus-

qu'aux os : mais, attendez ; votre maître saura vos impertinences : cette jeune Demoiselle le connoît beaucoup. Les domestiques s'étoient conduits assez grossiérement, et les plaintes qu'on menaçoit de porter au Lord les intimidèrent un peu : l'un d'eux offrit d'aller prendre les ordres de son maître. Cette idée fut saisie avec empressement : j'eus beau protester, Mme Duval ne m'écouta plus, et chargea le laquais en mon nom d'un message pour milord Orville. Vous lui direz que miss Anville lui demande sa voiture pour se faire conduire à Holborn.

Le domestique fut bientôt de retour, et rapporta que son maître me faisoit ses complimens, et m'assuroit que son carrosse étoit entiérement à ma disposition. Je fus sensible à cette politesse : mais le souvenir de la conduite inconsidérée qui y avoit donné

lieu m'occupa bien davantage. Mme Duval et les Demoiselles Branghton n'eurent rien de plus pressé que de monter en voiture : il fallut me résoudre à les suivre. Rendues chez nous, les Branghton demandèrent au cocher qu'il les ramenât à Snow-Hill. Les domestiques, devenus polis, obéirent sans répliquer ; et je me retirai dans ma chambre.

Je n'ai gueres passé de nuit avec plus d'inquiétude. A peine avois-je réussi à me remettre bien dans l'esprit de milord Orville ; et voici déja un nouvel accident qui gâte tout. Que pensera-t-il ?

Mais ce n'est pas tout : une seconde scène, pire que celle ci, m'étoit encore réservée ; et je vais vous en rendre compte.

J'ai reçu ce matin la visite du jeune Branghton. Il a pris, en entrant, un air important ; et en s'avançant

fiérement vers moi, il m'a dit : J'ai à vous faire, Miss, les complimens de milord Orville. —— De milord Orville? ai-je repris fort étonnée. —— Oui, de lui-même. Je viens de faire sa connoissance ; c'est bien le Seigneur le plus aimable que j'aie jamais vu. —— Que veut dire ceci? expliquez-vous. —— Il faut que vous sachiez, Miss, qu'hier en vous quittant il nous est arrivé un petit accident, qui cependant ne m'inquiète plus, puisqu'il ne tire pas à conséquence. Nous avons rencontré dans le voisinage du quartier de Snow-Hill une charrette, et pouf! ne voilà-t-il pas qu'elle donne contre la voiture, et brise une des roues. Pour comble de malheur la glace étoit levée, je n'y avois pas fait attention; et en voulant ouvrir la portière, j'y donne à pleine tête ; et j'en ai reçu, comme vous voyez,

une blessure au front. Mon père, craignant le ressentiment de Milord, m'y a envoyé ce matin pour lui faire nos excuses. Les laquais m'avoient enseigné sa demeure, et je me suis rendu chez lui au quarré de Barkeley. La belle maison! J'étois embarrassé de paroître devant un Seigneur, et j'avois préparé d'avance un beau compliment : ces domestiques n'ont pas voulu m'annoncer; ils m'ont dit que leur maître étoit occupé. J'allois m'en retourner quand il m'est venu en tête un expédient qui a réussi à merveille. Je leur ai dit que je venois de votre part. —— De ma part ? Et qui vous en a donné la permission ? —— Eh ! bon Dieu ! ne vous fâchez pas, Miss, vous serez contente quand vous apprendrez comme tout a tourné à bien. J'ai été introduit sur-le-champ ; il m'a fallu passer à travers une haie de domes-

tiques, et une enfilade de chambres sans fin. Je tirois mauvais présage de toute cette magnificence, et je m'attendois à trouver un maître trop fier pour me parler; mais il ne l'est pas plus que moi, et il m'a traité comme si j'étois son égal. Je l'ai donc prié d'excuser ce qui s'étoit passé. Il m'a répondu que c'étoit une bagatelle à laquelle il ne pensoit plus; qu'il espéroit seulement que vous aviez été heureusement rendue chez vous, et que vous n'aviez point été effrayée de cet accident. Je l'ai assuré qu'il ne vous étoit arrivé aucun mal, et que vous m'aviez chargé de lui faire vos complimens. — Mais qui vous en a prié? — Ah! j'ai fait tout cela de ma propre tête, pour le persuader d'autant plus que c'étoit vous qui m'envoyiez chez lui. Mais j'aurois dû commencer par vous dire que les gens de Milord m'avoient

conté qu'il se proposoit de faire de grandes emplettes pour le mariage de sa sœur : alors le voyant si affable, j'ai pensé à lui offrir mes services. Nous nous recommandons, Milord, lui ai-je dit, au cas que vous n'ayez pas encore donné votre parole : mon père est orfevre, et il sera trop heureux s'il vous plaisoit de lui accorder votre pratique. Miss Anville, qui est notre cousine, vous en aura obligation.

Vous me poussez à bout, me suis-je écriée en sautant de ma chaise ; vous m'avez fait un sanglant affront, et je ne veux plus entendre parler de vous. Je me suis retirée aussitôt dans ma chambre. J'étois furieuse et dans une espèce de délire ; je me suis crue perdue sans ressource dans l'esprit du Lord : je me voyois pour toujours l'objet de son mépris. Cette idée étoit un coup de poignard pour

mon cœur ; —— je n'ai pu la supporter, je.... Mais je rougis de continuer, Monsieur. Vous me blâmerez ; et cependant je ne me douterois pas d'avoir mérité des reproches, si je ne sentois une secrette répugnance à vous avouer la démarche que je me suis permise. Cette inquiétude même me fait appréhender que j'aie manqué à mon devoir. J'ai déjà fait ma confidence à miss Mirvan : me pardonnerez-vous ce passe-droit ? me pardonnerez-vous le projet que j'avois formé de ne vous en point parler du tout ? Mais j'ai bientôt reconnu que, par une telle conduite, je me rendrois coupable d'ingratitude ; j'aime mieux risquer d'encourir votre censure, que de vous tromper. Dans un premier moment de vivacité, j'ai adressé une lettre à milord Orville. Lisez-la, Monsieur ; je vous la transcris mot à mot.

MILORD,

Je suis on ne peut pas plus confuse d'un message qui vous a été fait hier en mon nom, et je dois me justifier de l'indiscrétion dont vous êtes en droit de m'accuser. C'est sans mon consentement qu'on vous a demandé votre carrosse, et je n'y étois pas lorsqu'il a été endommagé; je n'ai pas donné lieu non plus à la visite de l'importun qui s'est présenté ce matin à votre porte : tout cela s'est passé à mon insu.

Je regrette infiniment l'embarras qui vous a été causé. Mais je vous proteste, Milord, que je n'entre pour rien dans cette affaire.

Je suis,

MILORD,

Votre très-humble servante
EVELINA ANVILLE.

J'avois chargé la servante de faire rendre ce billet au quarré de Barkeley ; mais je me suis ravisée le moment d'après, et j'allois descendre pour le prendre, quand j'ai entendu la voix de sir Clément Willoughby, qui demandoit à me parler. On m'a célée, conformément aux ordres de Mme Duval : pendant ce tems, la servante avoit déjà remis le billet entre les mains d'un messager, et celui-ci étoit parti avant que j'eusse eu le loisir de rétracter ma commission.

Le messager m'a rapporté que milord Orville n'étoit pas chez lui. — Qui sait s'il me répondra ? — Peut-être viendra-t-il me voir, — peut-être aussi l'affaire en restera-t-elle là : en attendant, cette incertitude me met mal à mon aise.

LETTRE XLIX.

La même au même.

MAINTENANT vous pouvez, mon cher Monsieur, m'envoyer M^me^ Clinton en toute sûreté ; le plutôt sera le mieux : rien ne s'oppose plus à mon départ de Londres ; peut-être seroit-il heureux pour moi que je n'y fusse jamais venue !

M^me^ Duval m'a chargée ce matin d'aller à Snow-Hill, pour inviter les Branghton et M. Smith à passer la soirée chez elle. M. Dubois, qui a déjeûné avec nous, a été prié de m'accompagner. J'ai accepté cette commission malgré moi ; car je me souciois peu de me trouver seule avec M. Dubois, et tout aussi peu de rencontrer le jeune Branghton. Un autre motif plus pressant ajoutoit d'ailleurs à ma répugnance ; j'espé-

nois recevoir une réponse de milord Orville; je me flattois même de sa visite : néanmoins il a fallu me soumettre aux ordres de Mme Duval: qui oseroit lui rompre en visière ?

Le pauvre M. Dubois n'a pas ouvert la bouche en chemin, et je suppose que cette promenade ne nous amusoit guères ni l'un ni l'autre. Nous avons trouvé toute la famille assemblée dans la boutique. Le jeune Branghton s'est mis à m'obséder; il ricanoit si fort, et me fixoit avec tant d'impertinence, que, pour m'en débarrasser, je me suis vue obligée de dépêcher mon message. M. Smith a refusé; les autres ont promis, et je me suis retirée. A peine étois-je à dix pas de la maison, que le jeune homme m'a suivie: j'affectois de ne point le regarder; et, pour l'éviter avec plus de décence, j'ai causé avec M. Dubois, qui malheureusement

s'est mépris sur cette légère attention de ma part.

Comme je rentrois, on m'a remis deux cartes : j'y ai lu les noms de milord Orville et de sir Clément. Ce dernier m'intéresse peu ; mais je regrette infiniment d'avoir manqué la visite du Lord : je n'ai rien eu de plus pressé que de monter, et le jeune Branghton a trouvé bon de s'en retourner, après avoir dit à M. Dubois que je lui paroissois trop fière aujourd'hui, et qu'il croyoit bien faire en me laissant tranquille. Il auroit été à souhaiter que M. Dubois eût pris le même parti ; mais il a jugé à propos de me relancer dans la salle à manger, où il m'avoit vue entrer. Il a commencé par me dire : Vous n'aimez donc pas ce garçon, Mademoiselle. — Je le déteste : sa présence m'est insupportable. — Ah ! vous me rendez la vie,

s'est-il écrié avec transport en se jettant à mes pieds.

Dans le même instant Mme Duval a ouvert la porte. Il s'est relevé au plus vite, honteux et confus de cet accident. Mais comment vous peindre la rage de Mme Duval? Ses reproches sembloient dictés par la jalousie : M. Dubois se défendoit foiblement; et Mme Duval lui ayant ordonné de fuir sa présence, il lui a cédé prudemment le champ de bataille. J'ai eu à mon tour un rude choc à soutenir; elle m'a prodigué les titres de *séductrice*, d'*ingrate*, de *fille rusée*. Elle m'a fait entendre que je n'irois point avec elle à Paris, et qu'elle ne se mêleroit plus de mes affaires, à moins que je ne consente à épouser le jeune Branghton. Quelque effrayée que je fusse de la colère de Mme Duval, cette dernière proposition m'a rendu tout

mon courage. Je lui ai déclaré sans détour que sur cet objet je ne lui obéirois jamais. Cette réponse n'a servi qu'à l'irriter davantage; et elle m'a montré la porte.

Telle est la situation dans laquelle je me trouve actuellement. Je me dispenserai de voir les Branghton cette après-dînée, et je souhaite ne les plus revoir du tout. En attendant, je suis fâchée d'avoir déplu à Mme Duval, quoique ce ne soit point par ma faute. Je serai fort aise quand je pourrai quitter cette ville: il n'y a plus rien qui m'y attache. Lord Orville est le seul que j'aurois désiré revoir encore; un moment d'entretien auroit réparé bien des choses: je lui aurois expliqué alors ce que je n'ai fait qu'effleurer dans mon billet. C'est toujours une consolation pour moi qu'il ait cherché à me parler; cette at-

tention prouve du moins qu'il n'a pas été entièrement mécontent de moi.

Adieu, mon cher Monsieur : bientôt je pourrai vous demander votre bénédiction ; bientôt le tems reviendra où je rapporterai à votre affection toute ma joie et tout mon bonheur.

LETTRE L.

M. Villars à Evelina.

Vous serez la bien-venue, mille fois la bien-venue, ma très-chère Evelina ? le meilleur et le plus tendre de vos amis vous recevra à bras ouverts. Mme Clinton part en diligence pour vous remettre ces lignes, et pour vous ramener directement chez moi ; car je ne saurois me résoudre à rester plus long-tems séparé de vous. C'est vous, mon Eve-

lina, qui devez faire la consolation de mes vieux jours; c'est de vous que j'attends l'adoucissement de tous mes maux; votre présence est nécessaire à ma tendresse paternelle: ainsi j'espère que vos dignes amis de Howard-Grove voudront bien m'excuser, si je les prive de la visite que vous leur destiniez.

J'ai bien des choses à vous dire, plusieurs réflexions à faire sur vos dernières lettres, dont divers passages m'ont donné de l'inquiétude; mais ces remarques feront l'objet de nos conversations. Hâtez-vous, mon enfant, de venir retrouver l'endroit qui vous a vu naître, où vous avez passé votre heureuse jeunesse, où vous n'avez connu ni peines ni regrets. —— Puissent-ils n'approcher jamais de cette paisible habitation!

Adieu, ma très-chère Evelina, je souhaite que votre empressement à

me revoir égale le plaisir avec lequel je vous attends.

LETTRE LI.

Evelina à Miss Mirvan.

Vous serez surprise, ma chère Miss, et peut-être même un peu affligée, quand à la place de votre amie, vous ne recevrez qu'une lettre, qui n'exprimera que bien foiblement les sentimens du cœur qui l'a dictée. J'attendois à chaque instant Mme Clinton, avec laquelle je me proposois de partir pour Howard-Grove. Elle est arrivée ; mais il a fallu changer mon plan, car elle m'a apporté de la part du meilleur ami que jamais orpheline ait trouvé, une lettre pleine de tendresse, qui m'enjoignoit de retourner incessamment à Berry-Hill. J'ai obéi, et vous me pardonnerez si je vous avoue que

c'est de bon cœur : le pouvois-je autrement après une si longue séparation, sans être la plus ingrate des filles ? Et cependant, ma chère Mary, quoique j'eusse *souhaité* quitter Londres, l'accomplissement même de ce desir n'a point contribué à mon bonheur. J'avois senti une impatience inexprimable pour revenir ici ; une profonde tristesse m'a suivie sur la route. Vous auriez de la peine à me reconnoître : —— hélas ! je ne me reconnois plus moi-même. Peut-être en vous voyant aurois-je essayé de verser dans votre sein tous les secrets de mon cœur, et alors. -- Mais reprenons le récit de mon voyage.

Mme Clinton remit à Mme Duval une lettre de M. Villars, par laquelle il la prioit de consentir à mon retour : j'en obtins la permission : mais lorsqu'elle vit que je quittois Londres d'un air si détaché, et qu'elle

se persuada que M. Dubois m'étoit réellement indifférent, elle commença à s'adoucir un peu; et elle me déclara que si elle m'avoit connu de pareils sentimens, elle n'auroit point souffert que je m'enterrasse de nouveau à la campagne; qu'elle n'avoit pensé à me renvoyer que pour punir M. Dubois.

Les Branghton sont venus prendre congé de moi; mais, n'en parlons plus: la patience m'échappe quand je pense à ces gens-là, qui sont la cause de tout le trouble qui m'a accompagnée ici. Mon abattement a été tel pendant tout le voyage, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire revenir la digne Mme Clinton de l'idée que j'étois malade. Lorsque je fus arrivée à Berry-Hill, et que la voiture s'arrêta devant la maison, ô! ma chère, comme le cœur me battit de joie! Et lorsque le plus

respectable des hommes parut à la fenêtre ; quand je le vis lever ses mains vers le ciel, sans doute pour le remercier de mon heureuse arrivée, ô quelle fut mon émotion ! — J'ouvris moi-même la portière pour voler dans ses bras. Il s'étoit disposé à venir à ma rencontre, mais à l'instant où je mis les pieds dans la chambre, il retomba dans son fauteuil, poussa un profond soupir, et prononça d'un air *rayonnant* de plaisir ces seules paroles : *Je te rends graces, ô mon Dieu !*

Dans l'effusion de ma tendresse, je n'eus rien de plus pressé que de m'élancer à ses genoux ; je les embrassai, je baisai ses mains, je les arrosai de mes larmes ; mais je n'eus pas la force de parler ; il me reçut dans ses bras paternels, me pressa sur son cœur, et, la tête appuyée sur mes joues, il eut de la peine à

articuler les bénédictions que son ame bienfaisante répandoit sur moi.

O miss Mirvan! chérie de la sorte du meilleur des hommes, ne devrois-je pas être heureuse? —— Devrois-je connoître d'autre desir que celui de mériter ses bontés? —— N'allez pas croire cependant que je sois ingrate; non, je ne le suis point, quoique l'état actuel de mon esprit me rende incapable, pour le moment, d'apprécier, comme je le devrois, les bienfaits de la Providence. Le local influe bien peu sur notre bonheur! Je m'étois flattée, qu'une fois rendue à Berry-Hill, je retrouverois la tranquilité; mais je me suis trompée, et jusqu'ici le repos n'a rien de commun avec votre Evelina. Je rougis de cet aveu. Mais je m'impose une contrainte si violente vis-à-vis de M. Villars, que j'ai cru devoir la quitter

en m'entretenant avec vous. Adieu, ma chère miss Mirvan.

J'ajoute encore un mot : ne vous laissez point abuser par le ton de cette lettre ; n'imputez à personne la mélancolie dont je m'accuse : ne vous imaginez point que mon cœur est trop facile à recevoir des impressions ; c'est à moi seule et non à des causes étrangères qu'il faut attribuer la situation où je me trouve. Rien n'est plus vrai ; croyez-en votre affectionnée

EVELINA.

P. S. Je vous supplie de faire agréer mes excuses à lady Howard, et à madame votre mère.

LETTRE LII.

La même à la même.

Vous m'accusez d'être mystérieuse ; et, puisque vous le dites, je dois craindre d'avoir mérité ce reproche. Vous ne savez pas, ma chère, combien il m'en coûte de me justifier. ---Mais je ne connois point de moyen de résister à vos instances obligeantes, et je vais vous confier tous mes secrets ; ma réserve seroit déplacée ; j'espère bien que votre amitié et votre affection contribueront à me soulager. Soyez sûre que si mes chagrins partoient d'une autre source, je n'aurois pas balancé un instant à vous ouvrir mon cœur ; mais la situation dans laquelle je me trouve est telle, que je voudrois la cacher non-seulement au monde entier, mais à moi-même, si cela se pouvoit. Venons au fait, puisqu'il le faut.

Ah! miss Mirvan, auriez-vous jamais pensé qu'un homme qui sembloit être formé pour servir de modèle, —— qui approchoit de la perfection, qu'un homme d'une politesse achevée, dont les mœurs étoient si douces, —— l'eussiez-vous cru, miss Mirvan, qu'un *Milord Orville* auroit pu me traiter avec indignité ?

C'en est fait, jamais je ne me fierai aux apparences, —— jamais je n'en croirai mon foible jugement, —— jamais je ne me persuaderai que, pour être homme de bien, il suffit d'être aimable. Quelles maximes cruelles la connoissance du monde n'inspire-t-elle pas ! —— Mais, tandis que je m'abandonne à mes réflexions, j'oublie que je vous ai laissée en suspens. J'avois précisément achevé la dernière lettre que je vous ai écrite de Londres, quand la servante du logis m'apporta un billet. Le laquais

qui le lui avoit remis, avoit dit qu'il repasseroit le lendemain pour prendre la réponse.

Ce billet, —— mais jugez-en vous-même, ma chère ; le voici :

A miss Anville.

» J'ai lu avec transport votre lettre d'hier matin : ô la plus aimable des femmes ! je suis fâché que l'accident survenu à mon carrosse ait pu vous inquiéter un moment ; mais j'ai été très-flatté en même-temps de la manière obligeante dont vous exprimez votre embarras. Croyez-moi, ma chère enfant, je suis très-sensible à la bonne opinion que vous avez prise de moi ; elle m'honore et me pénètre de tendresse et de gratitude. Je serai fier de continuer la correspondance que vous avez commencée avec tant de complaisance, et je pense que vous sentez trop le prix de

cette faveur, pour vouloir me la retirer. Je desire passionnément de mettre à vos pieds les expressions de ma reconnoissance, et de vous payer le tribut que l'on doit à vos charmes et à vos perfections. Marquez-moi, je vous supplie, jusqu'à quand vous comptez rester en ville. Je suis forcé de partir, mais le domestique par lequel j'enverrai prendre ma réponse, est chargé de me l'apporter en poste. Je l'attendrai avec une impatience que rien ne peut égaler, si ce n'est le desir que j'ai de vous assurer de vive voix combien je suis, ma belle enfant,

Votre sincère admirateur,

ORVILLE».

Quelle lettre! chaque ligne est un outrage. Vous savez, ma chère amie, en quels termes je lui ai écrit: méritois-je une telle réponse? Ce qui m'humilie le plus, c'est de m'être at-

tiré volontairement cet affront. Mon intention n'étoit que de lui faire une simple excuse ; je croyois la lui devoir, je croyois la devoir à moi-même ; et à en juger par sa lettre, ne diroit-on pas que la mienne contenoit des aveux propres à exciter son mépris ?

Je me retirai dans ma chambre, au moment où la lettre me fut rendue ; je la parcourus rapidement, et j'avoue qu'elle me fit plaisir. Incapable de soupçonner une noirceur de la part de milord Orville, je n'observai pas d'abord ce que sa réponse renferme de choquant. Je me promenai à grands pas dans ma chambre, et je me demandai à diverses reprises : Seroit-il possible que milord Orville m'aimât ? Mais ce songe fut bientôt dissipé, et je me réveillai pour éprouver des sensations très-différentes. Une seconde lecture du billet

me dessilla les yeux, je ne le reconnus plus ; chaque expression me parut changée, chaque phrase choisie pour me faire rougir ; mon étonnement fut extrême, et je n'en revins que pour m'abandonner à une juste indignation.

Il ne m'en coûte point d'avouer que j'ai commis une faute en écrivant à milord Orville ; mais étoit-ce à lui de m'en punir ? Si la démarche que je me suis permise lui sembloit déplacée, ne devoit-il pas en trouver l'excuse dans mon âge, et mon défaut d'expérience ?

Oh ! Miss, à quel excès je me suis trompée sur le compte de cet homme ! ma plume essayeroit en vain de vous exprimer la haute idée que j'avois de lui : quoi qu'il en soit, je devrois peut-être me réjouir, plutôt que de me chagriner, puisque ceci me découvre son caractère. Si j'avois été

plus long-tems dans l'erreur, si j'avois eu le loisir de me fortifier dans les préjugés favorables que j'avois adoptés, qui sait à quelles extrémités mes fausses idées m'auroient conduite ? —— Je crains que mon danger n'ait déjà été plus grand que je ne le croyois, et je n'y saurois penser sans trembler. Mon cœur n'étoit que trop enclin à recevoir des impressions, qui, si elles avoient pris racines auroient troublé pour toujours mon repos et mon bonheur.

Quelque disposée que je sois à chasser de mon esprit la mélancolie qui l'assiége, et à vous présenter, mon amie, des images plus riantes, je n'y saurois réussir : car, indépendamment de l'humiliation que je souffre, j'ai encore un autre sujet de chagrin : Hélas ! ma chère amie, j'ai troublé la tranquillité du meilleur

des hommes. Je n'ai pas eu le courage de lui montrer cette cruelle lettre ; je ne pouvois dégrader à ses yeux celui que peu auparavant j'avois élevé jusqu'aux nues. Mon premier plan a été de garder pardevers moi le secret que vos instances viennent de m'arracher ; aujourd'hui je voudrois n'en avoir jamais fait un mystère à M. Villars : que doit-il penser du sérieux, qui, malgré moi et contre ma coutume, m'accompagne par-tout ? Ce que je crains le plus, c'est qu'il s'imagine que mon séjour à Londres m'ait dégoûté de la campagne. Tout le monde s'apperçoit que je ne suis plus la même ; mon visage est pâle et défait, ma santé dérangée. On me le dit, on glose : mais ces critiques ne me toucheroient pas, si elles n'attiroient en même-tems l'attention de M.

Villars; chacun de ses regards m'exprime le tendre intérêt qu'il prend à ma situation.

Dans un entretien que nous avons eu aujourd'hui sur mon voyage de Londres, il a fait mention de milord Orville. J'en ai été tellement décontenancée, que j'ai cherché à détourner la conversation; il l'a continuée malgré cette défaite, et, à ma grande surprise, il a fait le panegyrique du Lord dans les termes les plus forts, prônant sur-tout sa conduite décente et honnête à Marybone. J'avois le visage en feu, et bien de la peine à contenir mon dépit : pouvois-je, en effet, entendre louer tranquillement par le meilleur des hommes, celui dont je m'étois fait autrefois l'idée la plus flatteuse, et qui, par sa conduite, m'a si cruellement détrompée?

Je crains d'apprendre ce que mon-

sieur Villars aura pensé de mon silence et de mon embarras, mais j'espère qu'il ne touchera plus cette corde. Je veux, en attendant, triompher d'une mélancolie qui deviendroit contagieuse pour lui-même. Je suis pénétrée de reconnoissance de ce qu'il n'a point persisté à sonder ma plaie, et je tâcherai de la guérir par la conviction que j'ai de n'avoir pas mérité l'affront qu'on m'a fait essuyer. Mais, n'est-il pas triste, ma chère amie, de vivre dans un monde trompeur, où il faut se défier de ses yeux, de ses oreilles, et même de ses sentimens ?

LETTRE LIII.

La même à la même.

Vous m'embarrassez, ma chère Miss, avec vos badinages, et je ne sais trop comment y répondre; il

n'en est pas moins vrai cependant que vos soupçons, loin d'être appuyés sur des faits, ne sont que l'ouvrage de votre imagination. Je ne mérite point le reproche de foiblesse que vous me faites; et, pour lever vos doutes, il ne me reste qu'à tâcher de me mettre au-dessus de mes chagrins : j'y vais travailler sérieusement.

Vous me témoignez votre surprise de ce que cette affaire peut troubler mon bonheur, tandis que le cœur n'y est pas intéressé. Et croyez-vous réellement, vous qui connoissez la haute idée que j'avois prise de milord Orville, qu'une révolution aussi étrange dans son caractère puisse m'être indifférente? Une lettre telle que la sienne m'eût choquée, même de la part d'un étranger; à bien plus forte raison, devois-je y être sensible de la part de l'homme dont je l'attendois le moins.

Vous êtes bien aise, dites-vous, de ce que j'ai laissé la lettre sans réponse : m'eût-il écrit dans les termes les plus respectueux, je me serois bien gardée de pousser cette correspondance plus loin. L'air mystérieux avec lequel ce billet fut remis, et le projet de renvoyer son domestique le lendemain, suffisoit pour m'inspirer de la défiance. Je suis naturellement ennemie des menées sourdes, quoique dans la démarche dont il s'agit, j'aie eu le malheur de m'écarter du droit chemin, que j'ai été accoutumée à suivre depuis ma plus tendre enfance.

Il prétend que j'ai engagé un commerce de lettres avec lui ! Et comment peut-il me supposer un tel dessein ? me croire aussi hardie, aussi effrontée, aussi sotte ? J'ignore si son valet est repassé le lendemain ; mais je me réjouis d'avoir quitté Londres

avant l'heure marquée, et sans avoir laissé de message. Qu'avois-je à dire d'ailleurs ! c'eut été faire trop d'honneur à une telle lettre, que d'en tenir le moindre compte à l'auteur.

Mais, je n'en reviens pas, comment a-t-il pu l'écrire? Oh ! ma chère Miss, qui l'a engagé à offenser une fille qui auroit mieux aimé mourir que de lui faire de la peine ? Quelle licence dans son style ! Observez avec combien peu de ménagement il a entrecoupé ses prétendus remerciemens et ses expressions de reconnoissance ! Qui auroit soupçonné un homme aussi modeste en apparence, d'être capable d'une telle vanité !

Je regrette de plus en plus la retenue que je me suis imposée envers M. Villars ; je ne comprends rien à mon opiniâtreté : dans les premiers temps, je sentois une répugnance insurmontable à publier cette affaire,

—— aujourd'hui, je suis honteuse de convenir que j'ai un secret à révéler. Mais je suis dans mon tort ; c'est par une fausse délicatesse que j'ai gardé le silence ; car, puisque milord Orville lui-même n'étoit pas jaloux de soutenir son caractère, étoit-ce à moi de le sauver aux dépens du mien?

Dans le moment présent, où le premier choc est passé, où je commence à envisager l'affaire sous son vrai point de vue, je crois que je serois tranquille, si j'étois moins tourmentée par mes amis du voisinage. Tout le monde crie contre moi : on dit que mon humeur a changé, que ma santé diminue à vue d'œil. Ces remarques n'échappent point à M. Villars, et il en gémit. Un nuage épais couvre son front respectable toutes les fois qu'on parle de moi, et ses regards expriment en même temps sa tendresse et son inquié-

tude ; j'en souffre d'autant plus, que je suis la seule cause de mes chagrins.

Madame Selwyn, qui possède une très-belle terre à trois milles de Berry-Hill, et qui a toujours eu pour moi beaucoup d'amitié, fera, dans peu, un tour à Bristol : elle a proposé à M. Villars de m'y conduire pour rétablir ma santé. Il étoit embarrassé s'il devoit m'y laisser aller ou non ; mais j'ai refusé cette offre, en protestant que l'air pur de notre habitation contribueroit plus que tout autre au rétablissement de mes forces. Il m'a remerciée de ce que je voulois bien consentir à ne pas le quitter. Quelle ame que la sienne ! Puissé-je, comme il me l'écrivoit dans l'effusion de son cœur, devenir réellement la consolation de ses vieux jours !

Je ne demande plus d'être séparée

de lui. Sérieuse à Berry-Hill, je serois malheureuse par-tout ailleurs. La présence de M. Villars m'aidera à retrouver la gaité de mon caractère; et avec un léger effort, je suis presque sûre d'y réussir : la bienveillance d'un ami tel que lui, me rend du courage : j'oublierai mes soucis dans la douceur de son commerce, et sa piété me servira d'exemple. Je sais que je lui dois tout; et ses bienfaits ne pésent point à ma reconnoissance : loin de-là, je fais consister ma gloire et ma satisfaction à me rappeller l'étendue de mes obligations envers lui.

Il fut un temps où je pensois qu'il existoit un homme fait pour briller un jour parmi ses semblables avec ce même éclat de vertu qui distingue à mes yeux le digne M. Villars; mais quelle étoit mon erreur! que j'ai mal jugé! que j'ai été cruellement trompée!

Je n'irai point à Bristol, malgré les sollicitations pressantes de Mme Selwyn; je ne veux plus voir le monde : le peu de tems que j'ai passé dans son tourbillon a suffi pour m'en dégoûter. —— J'espère aussi ne plus revoir milord Orville : accoutumée à le considérer depuis notre première connoissance, comme un *être supérieur à son espèce*, sa présence pourroit me faire oublier mon ressentiment et ses torts. Eh ! qui pourroit le voir et être mécontente de lui !

Je l'aimois comme un frère ; —— je lui aurois confié chaque pensée de mon cœur, s'il l'avoit exigé. Mille fois je me suis dit que cet homme n'avoit d'autre vue, d'autre étude que la félicité de ses semblables ; mais je n'y penserai plus, —— je n'en parlerai plus, —— je n'écrirai plus rien qui le concerne.

Adieu, ma chère amie.

LETTRE LIV.

La même à la même.

Vous vous plaignez de mon silence, ma chère miss Mirvan ; mais que voulez-vous que j'écrive ? Je n'ai rien d'intéressant à vous marquer, et mon imagination n'est pas assez vive pour suppléer au défaut des événemens. Aujourd'hui cependant j'ai de quoi remplir une lettre, j'ai à vous rendre compte d'une conversation que j'eus hier avec M. Villars.

Nous avions déjeûné ensemble ; et, depuis mon retour, je ne me rappelle pas d'avoir passé une heure aussi gaie. Après ce petit repas, il ne se retira point dans son cabinet, selon sa coutume ; il continua de discourir avec moi pendant que je travaillois, et vraisemblablement il ne

m'auro

m'auroit pas quittée de toute la matinée, si nous n'avions été interrompus par la visite d'un fermier, qui venoit lui demander conseil au sujet de quelques affaires domestiques : ils sortirent l'un et l'autre.

Dès que je fus seule, ma pauvre tête s'apperçut de l'effort quelle avoit fait pour soutenir la conversation, et je me sentis fatiguée. Je laissai-là mon ouvrage; et, les bras appuyés sur la table, je m'abandonnai de nouveau à mes réflexions; peu-à-peu une tristesse involontaire s'empara de toute mon ame. J'étois dans cette attitude, quand M. Villars rentra dans la chambre; je ne lui avois point entendu ouvrir la porte, et je le vis tout d'un coup devant moi, me fixant d'un air attentif. Je me recueillis au plus vîte; et, me levant avec précipitation, je m'écriai : Le fermier est-il parti, Monsieur?

— Ne vous dérangez pas, me répondit-il gravement : je retourne dans mon cabinet. — Vous ne resterez donc pas avec moi, comme je l'espérois ? — Comme vous l'espériez ! étoit-ce effectivement ce que vous attendiez ? Cette question étoit trop inattendue pour que je fusse en état d'y répondre sur-le-champ. Mais, lorsque je vis qu'il se disposoit à s'en aller, je le suivis, et le suppliai de demeurer. Non, me dit-il avec un sourire forcé ; non, ma chère, je ne veux point troubler vos méditations. Il sortit ; mon cœur l'accompagna, mais je n'eus point le courage de le suivre. L'idée d'une explication, amenée d'une manière si sérieuse, m'épouvanta. Je me souvins des soupçons que vous aviez conçus au sujet de mon inquiétude, et je craignis que M. Villars ne l'interprétât de même.

Seule et pensive, je passai le reste de la matinée dans ma chambre ; j'essayai de paroître gaie au dîné ; mais M. Villars lui-même étoit sérieux, et je ne pus suffire seule à la conversation. Dès qu'on eut desservi, il se mit à lire, et je m'assis près d'une croisée. Je crois y être restée près d'une heure. Toutes mes idées rouloient sur le moyen de dissiper les doutes de M. Villars, sans l'informer des circonstances qu'il me coûtoit tant de lui avoir cachées. Mais, tandis que je formois ainsi mon plan pour l'avenir, j'oubliois le moment présent; et absorbée dans l'objet de mes spéculations, je ne pris pas garde au mauvais effet que devoit produire mon air rêveur. Enfin, je m'apperçus que M. Villars avoit mis son livre de côté, pour m'observer à son aise. Aussi-tôt je revins de ma léthargie ; et, sans sa-

voir ce que je disois, je lui demandai s'il avoit lu. Oui, me répondit-il après une petite pause; oui, mon enfant, je viens d'étudier un livre qui m'afflige et m'embarrasse. Je compris de quel livre il prétendoit parler, et vous sentez bien que je ne fus pas prompte à repliquer. Si nous lisions ensemble, continua-t-il, voulez-vous m'aider à débrouiller ce que le sujet a d'obscur? Je poussai un profond soupir; et s'approchant de moi, il me dit d'un ton ému: Mon enfant, je ne saurois être plus long-tems spectateur indifférent de vos chagrins; —— est-il juste que vous m'en laissiez ignorer la cause, puisque j'en partage l'effet? —— La cause, Monsieur, et quelle cause, je vous prie? —— Je ne sais pas; j'ignore moi-même. —— Ne craignez pas, ma très-chère Evelina, de vous ouvrir à moi: parlez-moi à cœur

ouvert ; — je vous promets une entière indulgence. Avouez-moi quel est le sujet qui nous afflige réciproquement : qui sait si je n'aurai pas à vous donner des conseils capables d'adoucir vos maux ? — Vous êtes trop bon, Monsieur ; mais en vérité, je ne vous comprends pas. — Je sens, ma chère, qu'il vous en coûte de vous expliquer ; je vais voir si je puis deviner. — Monsieur, la chose est impossible. Personne ne devineroit, ne s'imagineroit...— Je m'interrompis brusquement, car je remarquai que par ce qui m'étoit échappé, j'étois convenue qu'il existoit un *secret à deviner* : heureusement que M. Villars ne prit pas garde à ma bévue. — Mais que j'essaie du moins ; peut-être suis-je meilleur devin que vous ne pensez ; et si j'en crois les probabilités, je vous assure, ma chère, que je ne

suis pas fort éloigné du but. —— Oh ça, sois de bonne foi, mon enfant, et parle-moi sans réserve; —— n'est-il pas vrai qu'après la vie tumultueuse et dissipée que tu as menée à Londres, la campagne te paroît aujourd'hui un séjour ennuyeux, insipide? —— Non, assurément; je l'aime plus que jamais; et plus que jamais je desirerois ne l'avoir point quittée! —— Oh! mon enfant, pourquoi faut-il que j'aie consenti à ce voyage? Ma raison s'y est toujours opposée; mais je n'ai pu résister aux instances qu'on me faisoit de toutes parts. —— Oui, Monsieur, j'ai à me reprocher l'indiscrétion avec laquelle je vous ai arraché votre consentement: mais j'en suis assez punie! Ces réflexions viennent trop tard; tâchons seulement de nous épargner des regrets pour l'avenir, et de mettre à profit nos fautes pas-

sées. Il prit alors un siège, me fit asseoir à côté de lui, et continua en ces mots : Il faut que je poursuive mes conjectures. Regrettez-vous la perte des amis que vous avez laissés en ville ? —La privation de leur société vous fait-elle de la peine ? — L'idée de ne pas les revoir de si-tôt vous chagrine-t-elle ? —par exemple, milord Orville. —

Je me levai pleine de confusion : Non, mon cher Monsieur, ne m'en demandez pas davantage ; —je n'ai rien à vous avouer, rien à vous dire ; et si j'ai été pendant quelque tems plus sérieuse qu'à l'ordinaire, c'est uniquement par hasard : je ne saurois en alléguer la raison. Vous faut-il un autre livre, Monsieur, — ou bien souhaitez-vous reprendre celui-ci ? Il garda un silence absolu, pendant que je faisois semblant de m'occuper à chercher

un livre ; ensuite il continua en poussant un soupir : Hélas ! je ne le vois que trop, mon Evelina m'a été rendue, mais je n'ai point retrouvé mon enfant.

Ce mot me toucha vivement : Oui, Monsieur, m'écriai-je, elle vous appartient plus que jamais. Sans vous, le monde seroit pour elle un désert, et la vie un fardeau : ——Pardonnez-lui, —— et daignez être encore une fois le dépositaire de toutes ses pensées.

— Il n'y a qu'elle qui puisse savoir combien je desire sa confiance, et quel est le prix que j'y attache; mais de la lui extorquer, de la lui arracher, c'est à quoi ma droiture et mon amitié ne consentiront point. Je suis fâché d'avoir tant insisté ! laissez-moi, mon enfant, et tâchez de vous remettre, nous nous reverrons à l'heure du thé. —— Voulez-

vous donc refuser de m'entendre ? — Non, mais je ne voudrois point vous contraindre : depuis long-tems j'ai observé que vous aviez des chagrins ; je les ai partagés, et je me suis défendu de vous en parler ; car j'espérois que le tems et l'éloignement de ce qui peut troubler votre repos ameneroient un changement : mais, hélas ! votre affliction augmente, votre santé se dérange ; — en un mot, vous n'êtes plus la même. Oh ! ma chère Evelina, mon cœur saigne de vos souffrances. Faut-il que je voie mon enfant chérie, celle que j'avois élevée pour être l'appui de ma vieillesse, faut-il que je la voie succomber elle-même sous le poids d'une douleur secrette ! — Mais, retirez-vous, ma chère, allez dans votre chambre ; nous avons besoin tous deux de nous rendre à nous-mêmes : une autre fois nous

reprendrons cette conversation. — Ah ! Monsieur, m'écriai-je d'un cœur pénétré. Souffrez que je reste avec vous. Ne me croyez pas dépourvue jusqu'à ce point de reconnoissance. — Qu'il n'en soit pas question, interrompit M. Villars : ce ne sont pas des reproches que je prétends vous faire, et je serois fâché que vous doutassiez un instant du droit naturel et légitime que vous avez à tout ce que je possède. Je ne cherchois qu'à vous soulager : mais l'inquiétude que je ressens moi-même m'a conduit trop loin, et j'ai eu tort d'insister avec tant de force. Consolez-vous, mon enfant ; le tems adoucira vos peines, et tout ira bien.

Il me fut impossible de retenir plus long-tems mes larmes ; j'en versai un torrent ; mon cœur brûloit de tendresse et de reconnoissance :

mais j'étois accablée de l'idée que je m'étois rendue indigne de ces sentimens généreux. Monsieur, lui dis-je d'une voix étouffée, vous êtes la bonté même; je ne mérite pas tant de faveurs; je suis incapable de m'acquitter envers vous de ce que je vous dois: —— mais du moins mon cœur sent le prix de vos bienfaits; il vous rend ses actions de grace.

Ma très-chère enfant, je ne puis vous voir pleurer: séchez vos larmes, si c'est *pour moi* qu'elles coulent; ce spectacle m'afflige: pensez-y, mon Evelina; et rassurez-vous, je l'exige.

Eh bien! Monsieur, ajoutai-je en me jettant à ses genoux, dites-donc que vous me pardonnez; que vous pardonnez ma réserve; que vous me permettrez de vous ouvrir les pensées les plus secrettes de mon cœur: ac-

ceptez la promesse solemnelle que je vous fais de ne jamais manquer de confiance envers vous. Mon père, mon protecteur, mon unique et mon meilleur ami, dites que vous pardonnez à votre Evelina, et elle s'appliquera à mieux mériter vos bontés.

Il me releva, et m'embrassa tendrement; il sembloit attendre l'explication que je lui avois fait espérer. J'étois extrêmement embarrassée pour entamer ce récit; il vit ma confusion, et pour me l'épargner, il me demanda, avec le ton d'une aimable plaisanterie, si je voulois le laisser *deviner* encore. J'y consentis par mon silence. —— Je vous parlois tantôt, si je ne me trompe, du regret que vos amis de Londres ont pu vous laisser; il me semble naturel que vous fussiez affligée de ne pas les revoir. Vous ne dites rien,

rien, ma chère : voulez-vous que je nomme ceux que je crois mériter le plus votre estime ?

Je gardai toujours le silence, et il continua : parmi les personnes dont parle votre journal de Londres, il n'en est point qui paroisse dans un jour plus avantageux que milord Orville ; peut-être —— Je sais, Monsieur, où vous en voulez venir ; et j'ai craint long-tems que ce ne fût là l'objet de vos soupçons ; mais je vous proteste que vous êtes dans l'erreur : je hais ce lord Orville : il est le dernier pour qui je serois prévenue. Je m'arrêtai ; M. Villars me fixa avec un air de surprise qui me fit rougir : Vous haïssez milord Orville ! répéta-t-il. Et sans chercher d'autre réponse, je tirai de mon porte-feuille la lettre que je lui remis : Tenez, Monsieur, voyez combien les écrits de cet homme diffèrent de son langage.

Il la lut et relut plus d'une fois avant que de parler ; puis il ajouta : Je suis tellement étonné, que je ne sais pas ce que je lis. A quelle époque avez-vous reçu cette lettre?

Je le lui dis, et il la parcourut encore une fois. Il n'y a qu'une seule excuse à alléguer en faveur du Lord : il faut qu'il ait été pris de vin, lorsqu'il a écrit cette singulière lettre. —— Milord Orville pris de vin ! lui, capable d'un excès !... Mais oui, Monsieur, il n'y a rien que je ne croie de lui.

——Je ne conçois pas comment un homme dont la conduite a été marquée au coin de la plus grande délicatesse a pu se résoudre à insulter aussi ouvertement une fille aussi honnête. Mais, ma chère, vous eussiez dû mettre cette lettre sous enveloppe, et la lui renvoyer sur-le-champ. Un tel ressentiment auroit

été digne de vous, et l'auroit mis en état de se justifier. En effet, ma chère Miss, pourquoi cette idée ne m'est-elle pas venue? Il est vrai qu'en adoptant la conjecture de M. Villars, le Lord auroit eu de la peine à se rétablir dans la haute opinion que j'avois eu la foiblesse de prendre de lui, puisque l'aveu de son intempérance l'auroit mis, à mes yeux, au niveau du commun des hommes; mais du moins mon orgueil auroit été satisfait.

Supposé que milord Orville m'ait écrit dans un instant où il n'étoit pas le maître de toute sa raison, dois-je être encore sensible à son offense, tandis que j'ai pour moi l'approbation d'un vieillard respectable, qui ne connoît le vice et ses excès que par ouï-dire? Sa bonté et les éloges qu'il a bien voulu me donner, me rendent le courage et me consolent

infiniment. Votre indignation, me dit-il, est une preuve de votre vertu; vous vous êtes représenté milord Orville comme un homme sans défaut; tout sembloit annoncer son mérite, et vous avez cru que son caractère répondoit aux apparences. Simple et le cœur pur, pouviez-vous prévoir ses artifices? Vos espérances ont été trompées, et vous en avez été d'autant plus affligée, que vous vous attendiez peu à une pareille révolution.

Cet entretien m'a beaucoup affectée, mais il contribuera à dissiper mes chagrins. La réserve est l'ennemie du repos, et dans quelque faute que je puisse tomber à l'avenir, je ne me permettrai plus de dissimuler. Je voue à ma chère Mary et au digne M. Villars une confiance sans bornes.

Adieu, ma bonne amie, je vous

prié sur-tout de laisser ignorer nos secrets à madame votre mere. Elle veut du bien à milord Orville, et ce n'est point par moi qu'elle doit apprendre combien peu il mérite l'honneur qu'elle lui fait.

LETTRE LV.

Evelina à miss Mirvan.

VOUS serez surprise, ma chère Miss, d'apprendre que je suis à Bristol; mais j'ai été bien malade, et M. Villars qui croyoit entrevoir du danger, a insisté pour que j'y accompagnasse Mme Selwyn; il a même prié cette Dame d'accélérer son voyage.

Nous avons fait la route à petites journées; et j'ai été moins fatiguée que je ne le craignois. Nous sommes dans un pays délicieux; les plus beaux environs, un air pur et un

tems favorable contribueront à me rendre la santé : je me sens déjà beaucoup mieux, relativement aux indispositions du corps, s'entend.

Je ne puis vous exprimer avec quel regret je me suis éloignée du respectable M. Villars : ce n'étoit plus le voyage de Howard-Grove ; alors j'étois toute entière à mes espérance ; je pleurois, et j'étois contente ; je m'affligeois de le quitter, et je pressois en même tems mon départ. Les circonstances ne sont plus les mêmes ; nulle sensation agréable ne se mêloit à mes soucis ; plus d'espérances, plus d'attentes : je quittois ce que j'avois de plus cher au monde ; et cela ; pour un motif qui, j'ose le dire, m'intéresse peu, pour le rétablissement de ma santé. Encore si c'eût été pour aller voir ma douce Mary et sa mère, j'aurois eu moins de peine à me séparer de lui.

Mme Selwyn a pour moi mille attentions obligeantes ; c'est une femme d'esprit, mais il est fâcheux qu'en tâchant d'acquérir la solidité de l'autre sexe, elle ait perdu toute la douceur du nôtre. M. Villars ne l'aime pas trop, et il a desapprouvé plus d'une fois son penchant à la satyre ; je crois même qu'il ne m'a laissé partir avec elle qu'à contre-cœur, et qu'il y a été déterminé par la seule idée que l'usage des eaux de Bristol me feroit du bien. Mme Clinton est aussi avec moi, de sorte que je suis on ne peut pas mieux soignée.

Mes respects, s'il vous plait, à lady Howard, à M. et Mme Mirvan. Dites-leur qu'en quelque lieu que je sois, je n'oublierai jamais leurs bontés.

LETTRE LVI.

Evelina à M. Villars.

LA première quinzaine que j'ai passée aux Eaux s'est écoulée dans la plus parfaite tranquillité : je me flattois d'y jouir d'un repos constant ; mais déjà je vois mes espérances trompées, et j'ai tout lieu de craindre qu'un violent orage ne succède à ce calme passager.

Nous étions sorties un matin, Mme Selwyn et moi, pour nous rendre à la fontaine : chemin faisant, nous rencontrâmes plusieurs jeunes gens, qu'à leurs manières bruyantes et inconsidérées, il étoit facile de reconnoître pour des étourdis de Londres, venus ici dans l'unique dessein de tuer le tems. Ils eurent la hardiesse de nous aborder, et nous eûmes beaucoup à souffrir de leurs ques-

tions indiscrètes et de leur impertinente curiosité. Mme Selwyn, par le ton à la fois satyrique et imposant qu'elle affecta, réussit à nous en délivrer. Un seul, plus hardi et plus obstiné que tous les autres, ne craignit pas de revenir à la charge, et bon gré, malgré il fallut permettre qu'il nous suivît. Je ne vous ferai point le détail de la conversation que nous eûmes ensemble. J'échappai enfin à ses importunités, graces à Mme Selwyn, qui joignit une nombreuse société de Dames. Nous voulûmes savoir le nom de ce petit-maître incivil; on nous dit qu'il s'appelloit milord Merton; que, parvenu depuis peu à ce titre, il avoit déjà dissipé plus de la moitié de sa fortune: qu'au reste, grand amateur du sexe, il passoit pour un homme de mauvaises mœurs, et n'avoit d'autre amusement que le jeu et les courses de

chevaux. Au reste, poursuivit la Dame qui vouloit bien nous donner ces éclaircissemens, il n'a pas long-tems à mener cette vie dissipée : il est sur le point de faire un grand mariage, qui n'a pas laissé que d'éprouver des obstacles. Les parens de la Demoiselle n'y ont pas voulu consentir avant qu'elle fût majeure ; le frère sur-tout s'y est vivement opposé : aujourd'hui cependant que sa sœur est maîtresse de ses volontés, il prend le parti de se tenir tranquille. La prétendue est jolie, et sera puissamment riche. Nous l'attendons ici tous les jours. Comment l'appellez-vous ? demanda Mme Selwyn. Larpent, lady Louise Larpent, sœur de milord Orville. — Orville ! répétai-je avec un mouvement de surprise. — Oui, Madame, Milord arrive avec elle, à ce qu'on m'écrit. Ils logeront à

Clifton-Hill chez Mme Beaumont, une de leurs parentes. — *Milord arrive avec elle !* O ! si vous saviez quelle émotion me donnèrent ces paroles ! Quel étrange événement, mon cher Monsieur ! faut-il justement qu'il choisisse ce moment-ci pour venir à Bristol ? Il est impossible que je l'évite, Mme Selwyn étant liée avec Mme Beaumont. Peu s'en est fallu même que milord Orville et moi nous n'eussions logé ensemble. Mme Beaumont a offert sa maison à Mme Selwyn ; et celle-ci n'a refusé qu'en raison de l'éloignement des fontaines.

Que je redoute la première entrevue ! — Puissé-je quitter Bristol avant son arrivée ! sa présence me fera trembler. Ah ! si ses yeux étoient d'accord avec cette cruelle lettre, comment pourrois-je supporter sa vue ! Si j'avois, selon votre

idée, renvoyé le billet, je serois bien plus à mon aise; il sauroit du moins de quelle manière j'envisage sa conduite; mais aujourd'hui il jugera mes sentimens d'après la contenance que je garderai; et qui me répond qu'il l'interprêtera dans son vrai sens? Mon indignation sera peut-être taxée de confusion, et ma réserve d'embarras. D'ailleurs se peut-il que je mette entièrement de côté les égards que j'ai eus pour lui, que j'oublie tout-à-fait le plaisir que je trouvois jadis à le voir?

Il fut un tems où j'aurois été révoltée de la seule idée qu'un homme tel que Merton dût lui appartenir; cependant j'ai appris avec quelque plaisir qu'il a désapprouvé ce mariage. Que sa sœur ait pu faire un pareil choix, c'est ce que j'ai de la peine à comprendre! N'est-il pas également inconcevable qu'à la veille

de prendre une femme, ce libertin pense encore à faire sa cour à d'autres ? Dans quel monde nous vivons ! Aurois-je tort si j'y renonçois pour toujours ? Si je trouve que la plume de milord Orville ait été l'interprète de son cœur, je me persuaderai que de tous les hommes il n'y en a qu'un vraiment vertueux, et que cet homme unique réside à Berry-Hill.

LETTRE LVII.

La même au même.

OH ! mon cher Monsieur, milord Orville est toujours le même, toutours tel qu'il me parut quand je le vis pour la première fois ; et votre heureuse Evelina reprenant tout d'un coup sa tranquillité, a fait sa paix avec elle-même ; le monde recommence à avoir des attraits pour elle ;

elle ne voit plus dans l'avenir des jours destinés à s'écouler dans l'affliction et le doute ; elle se flatte encore de trouver des gens de bien.

Votre conjecture étoit juste : oui, sa lettre fut écrite dans un moment de délire, tout me le persuade. —— Mais milord Orville seroit-il capable de se livrer à l'intempérance !

J'accompagnois ce matin M^me^ Selwyn à Clifton-Hill, chez M^me^ Beaumont. J'étois triste en chemin, et l'agitation de mon esprit me faisoit sentir, plus que de coutume, l'affoiblissement de mes forces. J'ai rappellé tout mon courage, résolue d'écarter ce qui auroit pu donner à milord Orville une fausse idée de l'abattement où j'étois. Heureusement nous avons trouvé M^me^ Beaumont seule. Ce n'a été qu'après une heure d'intervalle que nous avons vu arriver un phaéton. Le Cavalier et

la Dame qui en étoient descendus, sont entrés familièrement dans la salle, sans être annoncés. J'ai d'abord reconnu milord Merton. Après avoir fait une espèce de révérence à Mme Beaumont, il s'est tourné vers moi. Sa surprise étoit facile à démêler; mais il a fait semblant de ne pas me remarquer. Sans doute il vouloit s'instruire auparavant par quel hasard je me trouvois dans cette maison où ma présence ne le mettoit pas trop à son aise. Il a approché une chaise de la fenêtre, et s'y est tenu assis, sans dire un mot à personne.

La jeune Demoiselle sautilloit à travers la chambre; en passant, elle a légèrement salué Mme Beaumont; puis, sans faire la moindre attention à nous autres, elle s'est jettée nonchalamment sur un sopha, protestant, d'un ton de voix affecté et

doucereux, qu'elle étoit fatiguée à mourir.

Avez-vous rencontré votre frère, lady Louise ? a dit Mme Beaumont. Non, Madame. Est-il sorti ce matin? C'est alors que j'ai appris ce que j'avois déjà soupçonné, c'est-à-dire, que cette lady Louise est la sœur de milord Orville. Quelle différence entre la sœur et le frère ! quelque ressemblance, à la vérité, dans les traits, mais pas la moindre dans les manières ! Oui, a repris Mme Beaumont, je crois même qu'il vous cherchoit. — Ah ! nous pouvons l'avoir rencontré sans nous en être apperçus. Il n'y a pas de plaisir en cabriolet avec ce Merton ; il va d'une vitesse effroyable, et j'en ai chaque fois des vertiges.

Mme Selwyn se levoit pour se retirer, quand Mme Beaumont lui a proposé une promenade au jardin. Je

l'accepterois volontiers, a-t-elle répondu, si je ne craignois pas que miss Anville ne se sentît fatiguée.

A ces mots, lady Louise a levé la tête; et après m'avoir curieusement examinée, elle a repris sa première posture sans avoir prononcé une parole.

J'ai dit à Mme Beaumont que la promenade ne m'incommoderoit pas, et je l'ai priée de permettre que je l'y accompagnasse. Elle a demandé si lady Louise vouloit en être; mais celle-ci s'en est excusée, en prenant la chaleur pour prétexte. Milord Merton est resté avec elle.

Nous étions à peine entrées dans le jardin, que j'ai apperçu milord Orville qui descendoit de cheval. Sa vue m'a rendu mon trouble; cependant j'ai fait un effort pour ne pas le laisser paroître; mon visage ne devoit exprimer que du ressentiment.

Il s'est approché de nous avec sa politesse ordinaire. Je me suis détournée pour éviter ce premier abord, et il alloit demander à Mme Beaumont des nouvelles de sa sœur, lorsqu'en me reconnoissant, il s'est écrié : Miss Anville ! et aussi-tôt il m'a complimentée, sans embarras comme sans effronterie, avec un visage serein, gai, et j'ose dire charmant, avec un sourire gracieux, avec des yeux rayonnans de joie. Nul souvenir fâcheux ne sembloit allarmer sa conscience : la lettre sembloit oubliée; et dans cette entrevue, l'inquiétude a été pour moi seule.

Ah ! si vous aviez vu, Monsieur, avec quelle grace il s'est présenté, avec quelle douceur il a tenu ses regards attachés sur moi, après m'avoir reconnue. Tout étoit enchanteur en lui, jusqu'au son de sa voix. Il se félicitoit, disoit-il, de sa bonne for-

tune ; il se flattoit que je ferois quelque séjour à Bristol : mais il étoit persuadé que je n'y étois pas pour des raisons de santé ; car dans ce cas, a-t-il ajouté, sa joie feroit place à la crainte.

Flattée de ces propos, et charmée d'ailleurs de retrouver milord Orville tel que je l'avois connu autrefois, je conservois néanmoins l'air froid et réservé ; mes yeux évitoient les siens, et je ne lui ai répondu que par monosyllabes.

Un pareil changement doit l'avoir frappé ; et je pense qu'il ne l'aura pas remarqué sans se souvenir, et se repentir en même tems, des sujets de plainte qu'il m'a donnés.

J'ai interrompu la conversation dès que j'ai pu le faire avec décence, et j'ai fait observer à Mme Selwyn, que nous serions rendues fort tard chez nous. On a rebroussé chemin,

et Milord n'a plus rien dit. Il aura été surpris de mon empressement à partir, et il ne s'y attendoit sûrement pas. A dire vrai, j'étois fâchée d'avoir reçu ses politesses d'une manière si froide, quoique d'un autre côté je fusse dans la nécessité de lui montrer un peu d'humeur. En prenant congé, je n'ai pu m'empêcher de remarquer qu'il étoit devenu tout aussi sérieux que moi : une gravité vraiment imposante avoit remplacé sa bonne humeur.

Je crains, a dit Mme Beaumont, que Mademoiselle ne soit pas en état de continuer la marche sans se reposer auparavant. Si un phaéton n'épouvante pas ces Dames, a reprit milord Orville, et qu'elles veuillent bien se fier à moi, j'aurai l'honneur de les ramener.

Mme Selwyn m'a demandé ce que j'en pensois. J'ai répondu que j'au-

rois préférer d'aller à pied ; —— mais voyant combien ce brusque refus choquoit milord Orville, j'ai cru devoir ajouter que je serois fâchée qu'il prît cette peine.

Ce correctif a produit son effet, et le Lord reprenant sa gaité, a renouvellé son offre de si bonne grace et avec tant d'instance, qu'il n'y a pas eu moyen de le refuser : depuis ce moment, mon cher Monsieur, ma froideur et ma réserve ont insensiblement disparu. Ne m'en veuillez point de mal ; j'avois pris la résolution de tenir ferme, je m'en étois fait même une loi ; mais lorsque j'arrangeai ce plan, je ne pensois qu'à la lettre, et je ne pensois pas à milord Orville. D'ailleurs, le ressentiment ne doit-il pas cesser, lorsque l'offense n'existe plus ? Cependant soyez bien sûr que si le Lord avoit soutenu son caractère, tel qu'il l'a

déployé dans cette détestable lettre ; votre Évelina ne se seroit pas dégradée au point de souffrir patiemment des traitemens dont elle auroit eu à rougir devant vous.

En partant, Mme Beaumont a pressé de nouveau Mme Selwyn d'accepter des chambres dans sa maison ; mais les mêmes raisons subsistant toujours, elle n'a point profité de cette offre.

Pendant la route, je ne suis entrée pour rien dans la conversation, Mme Selwyn en a fait les frais pour nous deux. Le Lord n'a pas dit grand'chose, mais son grand sens et sa politesse raffinée donnent à ses moindres paroles un assaisonnement délicieux.

Elle trouve qu'il doit y avoir de l'erreur dans la naissance de ce jeune homme, et qu'à coup sûr il appartient au siècle passé. Il lui paroit

beaucoup trop poli pour le nôtre.

Eh ! ne croyez-vous pas que dans ces conjonctures je puisse oublier ma rancune, sans risquer d'être blâmée ? Vous-même, me desapprouveriez-vous ? Ah ! si vous aviez vu combien sa conduite étoit respectueuse, vous seriez le premier à me conseiller de ne plus lui vouloir du mal.

LETTRE LVIII.

La même au même.

HIER nous allâmes dîner chez Mme Beaumont. Il faut que je commence par vous tracer le portrait de cette Dame ; je me servirai des pinceaux satyriques de notre amie Selwyn. Voici comment elle s'exprime sur son compte :

Mme Beaumont est à la lettre ce qu'on pourroit appeller *une superstitieuse de cour*. Née d'une famille

ancienne et illustre, elle s'est fait un systême particulier de morale; la *naissance* et la *vertu* sont chez elle des termes synonimes. Elle a des qualités louables, mais qui ont leur source plutôt dans sa vanité que dans ses principes; car elle se pique d'être de trop bonne famille pour commettre une action indigne d'elle et des ancêtres dont elle a le rang à soutenir. Par un hasard heureux, elle s'est mise en tête que l'affabilité est de toutes les vertus celle qui fait le plus d'honneur aux gens de qualité: de sorte que ce même orgueil, sur lequel la plûpart des grands appuyent leur arrogance, est précisément ce qui rend son commerce facile. Mais sa politesse est trop compassée pour faire plaisir. Si elle me témoigne quelques égards, je dois cet honneur à un pur accident, dont le souvenir ne la flatte peut-être

pas

pas trop : j'eus l'occasion un jour de lui céder, à Southampton, des chambres dont elle avoit besoin ; et l'on m'a dit depuis qu'elle n'auroit point accepté ce service, si elle n'avoit pas cru que j'étois noble. Je suppose qu'elle fut inconsolable lorsqu'elle découvrit sa méprise ; cependant son attention scrupuleuse à garder toute espèce de décorum, l'a engagée à me combler de bontés. Elle se trompe, si elle croit que j'y mets beaucoup de prix ; je suis convaincue que je ne les dois ni à son attachement, ni à la reconnoissance, mais uniquement aux obligations qu'elle a eu le malheur de contracter envers une personne dont le nom ne se trouve pas dans l'almanach de la cour.

Mme Beaumont nous fit un accueil très-gracieux ; mais elle me déconcerta par ses questions sur ma famille,

Elle demanda, entr'autres choses, si j'appartenois aux Anville qui résident dans les provinces du nord de l'Angleterre ; s'il n'existoit pas une famille de mon nom dans le Lincolnshire, etc.

La conversation roula ensuite sur le mariage de milord Merton. Madame Beaumont en parla avec beaucoup de circonspection ; mais ce qu'elle en dit montroit assez qu'elle desapprouve le choix de Lady Louise. Milord Orville est en grande faveur chez elle ; elle l'appelle, d'après une expression empruntée des contes de Marmontel, *un jeune homme comme il y en a peu.*

Lady Louise parut bientôt ; ses manières étoient encore les mêmes : elle salua légèrement la seule Madame Beaumont, et ne tarda pas à prendre sa place sur le sopha, d'où elle promena ses grands yeux lan-

goureux dans le salon, sans daigner fixer personne.

Milord Merton entra dans ce moment ; et s'avançant vers sa prétendue, il lui demanda d'un ton nonchalant comment elle se portoit. Mal, répondit lady Louise : j'ai été assommée de maux de tête toute la matinée. —— J'en suis au désespoir ; mais vous devriez consulter un médecin, Madame. —— Les consultations m'excédent. Personne ne sait ce qui me manque, et en attendant je sèche de langueur.

Au milieu de cette frivole conversation, milord Orville se fit annoncer. Après avoir rendu ses devoirs à Madame Beaumont et à Madame Selwyn, il vint me joindre.

Il me semble, me dit-il, que miss Anville est enfin mieux portante ; puis se tournant vers lady Louise, qui parut étonnée que son frère m'a-

dressât la parole, il ajouta : Vous permettrez, ma sœur, que je vous présente miss Anville. Lady Louise fit semblant de se lever, me dit froidement qu'elle seroit charmée d'avoir l'honneur de faire ma counoissance, et balbutia quelques mots à l'oreille de milord Merton. Quant à moi, je fus également confuse et de la politesse inattendue de milord Orville, et de la manière desobligeante dont sa sœur y répondit. —— Quel contraste ! et comment ne l'apperçoit-elle pas, puisque tout le monde admire l'aisance et l'honnêteté de son frère !

La conduite de lady Louise l'avoit choqué ; il la quitta sans lui parler, et continua de m'entretenir jusqu'à ce qu'on avertît que le dîné étoit servi. Ne devois-je pas lui savoir gré de son attention ? oui, sans doute, et tous mes projets de vengeance furent oubliés.

Il soutint ce personnage à table, où il se plaça près de moi; et dans le courant de l'après-dînée notre conversation roula sur Mme Mirvan et sa fille, sur les agrémens de la campagne, sur ceux de Clifton-Hill en particulier; mais pas un mot de l'odieuse lettre. Etoit-ce à moi d'en parler la première? Non, sans doute; et d'ailleurs, je n'en avois ni la force, ni le desir.

Comme nous revenions à Bristol, Madame Selwyn me demanda si je croyois ma santé assez bien rétablie pour suspendre ma cure, Madame Beaumont l'ayant sollicitée avec instance de passer une huitaine de jours à Clifton. Cette pauvre femme, ajouta-t-elle, est si pressée de s'acquitter complettement, que je suis tentée d'accepter ses offres, ne fut-ce que par un motif de compassion. L'état actuel de ma santé ne m'as-

treignant plus au voisinage de la fontaine, je fus obligée de me soumettre à la volonté de Mme Selwyn, et dès demain nous comptons nous établir à Clifton-Hill. — Toutefois cet arrangement ne me convient pas trop. Quelque flattée que je sois des attentions obligeantes de milord Orville, il m'en coûtera de vivre avec sa dédaigneuse sœur, avec Mme Beaumont elle-même, si elle persiste dans la froideur qu'elle m'a témoignée jusqu'ici. D'ailleurs il se peut que je doive la politesse du Lord à une généreuse pitié que lui inspire ma situation. Eh ! qui sait s'il tiendra bon pendant toute une semaine ?

Depuis mon départ de Berry-Hill, j'ai souvent desiré que Mme Mirvan fût ici. Ce n'est pas que j'aie à me plaindre de Mme Selwyn ; elle a des égards infinis pour moi. J'avoue cependant qu'elle pourroit quelquefois

m'être utile en société ; elle y est trop occupée d'elle-même, pour songer à m'y faire valoir.

Allons, il faut prendre son parti ; mais j'éprouve tous les jours que sans naissance et sans fortune on réussit mal-aisément à se faire remarquer.

LETTRE LIX.

La même au même.

ME voici, mon cher Monsieur, logée sous le même toît avec milord Orville ; sans cette dernière circonstance ma situation seroit des plus fâcheuses, et je courrois risque d'être abandonnée à mes réflexions. Mme Beaumont nous a reçues avec beaucoup de politesse, et Milord, en particulier, n'a rien oublié pour nous faire l'accueil le plus gracieux. Lady Louise, au contraire, ne s'est

mise en frais de rien, selon sa coutume.

Nous avons eu du monde presque toute la journée, et je me suis assez bien amusée. Après le thé, on s'est mis au jeu; milord Orville, qui n'aime pas les cartes, et moi qui ne les connois pas, nous n'avons pas joué: j'en ai été dédommagée par une conversation agréable.

Je commence à remarquer que je ne suis plus avec lui aussi timide qu'autrefois; son honnêteté et sa douceur me rendent insensiblement ma gaité naturelle; et quand il me parle à présent, je ne me sens pas plus gênée qu'il ne l'est lui-même: ce qui me donne sur-tout cette assurance, c'est la persuasion que j'ai de n'avoir rien perdu dans son esprit; ses yeux semblent, au contraire, me dire que j'y ai gagné quelque chose.

Le soir, milord Orville m'ayant donné la main pour me conduire à table, sa sœur lui dit qu'elle avoit cru qu'il soupoit en ville. Il lui répondit, en me regardant poliment, qu'il avoit d'autres engagemens, et il resta avec nous.

J'ai passé trois beaux jours qui ne m'ont rien laissé à desirer, si j'en excepte, Monsieur, la satisfaction de vivre avec vous. Mon séjour à Clifton-Hill est beaucoup plus agréable que je n'osois l'espérer. Milord Orville m'honore toujours d'une attention suivie, et c'est son bon cœur seul qui la lui inspire sans que le caprice ou l'orgueil y soient mêlés pour quelque chose. C'est, sans doute, à l'abandon total auquel me condamne tout le reste de notre société, que je dois cette complaisance soutenue; et, par cette raison, j'y compte pour aussi long-tems que

j'en aurai besoin. A la promenade, c'est lui qui m'accompagne et qui me donne le bras. Quelquefois nous nous occupons d'une lecture, et alors il me fait remarquer les endroits les plus saillans, consulte mon opinion, et me fait part de la sienne. A table, il est assis à côté de moi; et, graces à une infinité de petits égards qu'il a pour moi, j'oublie la supériorité que s'arroge le reste des convives. Enfin, ces quatre jours que j'ai passés avec lui dans la même maison, ont établi entre nous un certain degré d'intimité qui n'auroit peut-être jamais existé si j'avois continué de le voir sur le pied d'une connoissance ordinaire : s'il lui est arrivé de prendre de moi une idée défavorable, je crois avoir réussi à l'effacer entièrement. Il se peut que je me flatte; mais son air content, ses attentions, l'empressement

qu'il a de m'obliger, tout corcourt à me persuader que je ne me trompe point ; en un mot, ce peu de jours répare des mois de souci et d'inquiétude.

LETTRE LX.

La même au même.

JE suis descendue aujourd'hui de bonne heure ; et comme on déjeûne tard ici, j'ai eu le loisir de faire ma promenade du matin, selon l'ancienne coutume que j'ai contractée à Berry-Hill. J'ai traversé le jardin ; mais à peine avois-je fermé la porte derrière moi, que j'ai vu un jeune homme dont j'ai cru reconnoître la physionomie ; et, en effet, c'étoit l'infortuné M. Macartney. Surprise de cette rencontre, je me suis arrêtée pour lui laisser le tems de me joindre : il étoit encore en deuil ; mais

sa santé paroît avoir gagné le dessus; quoique je lui aie trouvé cet air mélancolique qui me frappa la première fois que je le vis. Il m'a dit qu'il n'étoit arrivé que depuis hier à Bristol; qu'il n'avoit eu rien de plus pressé que de me rendre ses devoirs.—— Saviez-vous donc que j'étois à Clifton? —— Oui, Madame, je viens de Berry-Hill, où j'ai appris que votre santé vous avoit obligée d'aller aux eaux.—— Et qui peut vous engager, Monsieur, à prendre tant de peine? —— Oh! Madame, y a-t-il une peine qui puisse égaler le desir que j'avois de venir vous faire des remercîmens?

Je me suis informée ensuite de Mme Duval et de la famille de Snow-Hill; il m'a répondu qu'il les avoit laissés bien portans, et que Mme Duval se proposoit de retourner bientôt à Paris. J'ai aussi félicité M. Macartney sur l'amélioration visible de

sa santé : c'est vous, Madame, a-t-il répondu, qui devez vous en faire compliment ; car si j'existe encore, j'en suis redevable à vos seules bontés. L'intérêt que vous avez daigné prendre à mes chagrins, a-t-il ajouté, m'étoit garant que vous apprendriez avec quelque plaisir le changement de ma situation ; il est juste que vous en soyez instruite. Peu de temps après votre départ, je reçus des nouvelles de Paris ; mon ami quitta cette capitale d'abord après la réception de ma lettre, et vola vers moi pour me consoler. J'ai accepté ses secours ; oui, j'ai été capable de cet effort, et mon premier devoir est de m'acquitter envers celle qui, par ses bienfaits, m'a soutenu dans le malheur. Voici, Madame, (et il me présenta un rouleau de papier) voici la seule partie de mes obligations qui puisse être acquittée ; je vous en

ai de plus essentielles ; mais elles ne peuvent être payées que par ma reconnoissance ; et, à ce prix, je consens volontiers à rester votre débiteur pour toute la vie.

Je lui ai témoigné combien ces nouvelles m'étoient agréables ; mais je l'ai prié en même tems de me laisser le plaisir d'être de ses amies, et de me dispenser, par conséquent, de recevoir le remboursement de mes avances, jusqu'à ce que ses affaires soient tout-à-fait rétablies.

Pendant que nous discutions ce point, j'ai entendu la voix de milord Orville qui demandoit au jardinier s'il ne m'avoit pas vue. J'ai ouvert la porte, et le Lord, étonné de me trouver là, m'a dit avec une espèce de vivacité : Êtes-vous sortie seule, miss Anville ? Le déjeûné est servi depuis long-tems, et on vous a cherchée de tous côtés dans le jardin.

— Vous êtes bien bon, Milord, mais j'espère qu'on ne m'a point attendue. Je suis à vous dans l'instant; puis me tournant vers M. Macartney, je lui ai souhaité le bon jour. Il m'a suivie, son rouleau à la main : Non, lui ai-je dit, ce sera pour une autre fois.

Pourrai-je donc avoir l'honneur de vous revoir?

Je n'ai pas osé inviter un étranger chez Madame Beaumont, et je n'ai pas eu non plus assez de présence d'esprit pour lui faire mes excuses; ainsi, ne sachant comment le refuser, je lui ai dit que si demain il se promenoit de ce côté à la même heure, je pourrois bien l'y rencontrer.

M. Macartney nous ayant quittés, j'ai observé que milord Orville changeoit de visage; il ne m'a point offert son bras, et marchoit tristement à

côté de moi, sans parler. Je me suis d'abord doutée de ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette altération subite : Auroit-il pris ombrage, me disois-je, de la présence d'un jeune homme ? imagineroit-il que cette entrevue étoit concertée, et que c'est la raison qui m'a fait sortir de si bonne heure ? Tourmentée par cette idée, j'ai résolu de me prévaloir de la liberté à laquelle ses procédés obligeans m'ont accoutumée ; et comme il affectoit de ne pas me faire la moindre question sur cette aventure, j'ai cherché la première à amener une explication, en lui demandant s'il n'étoit pas surpris de m'avoir trouvée en conversation avec un étranger ? —— Avec un étranger ! seroit-il possible que cet homme vous fût inconnu ? —— Pas absolument, —— si vous voulez, —— seulement il se pourroit. —— Pardonnez, je ne

croirai jamais que miss Anville soit capable d'accorder un rendez-vous à un inconnu. —— En effet, Milord, M. Macartney est en relation avec moi, —— et je n'ai pu m'empêcher de le voir ; mais... je suis fâché, Madame, de ce que, sans le vouloir, j'ai commis une indiscrétion. Si j'avois su que vous fussiez en affaires, je ne vous aurois pas suivie ; je m'imaginois bonnement que vous êtiez sortie pour prendre l'air. Aussi, étoit-ce là mon projet, et cette rencontre avec M. Macartney est absolument l'ouvrage du hasard. Cela est si vrai, que je me passerai de le revoir demain, si vous me le conseillez. —— Miss Anville doit savoir mieux que personne ce qu'il lui convient de faire : elle auroit tort de s'en rapporter, sur un point aussi délicat, à un tiers, qui n'est pas au fait de ses liaisons avec cet étranger.

— Vous pourriez les connoître ; Milord, si ce n'étoit pas abuser de votre attention. — J'ai toujours admiré la douceur de votre caractère ; et l'offre que vous me faites de vouloir bien m'initier dans vos secrets, m'honore trop pour que je ne l'accepte pas avec empressement.

Dans ce moment même Madame Selwyn a ouvert la porte du sallon, et il a fallu interrompre notre conversation. On m'a un peu raillée sur mon goût pour les promenades solitaires ; mais il n'a pas été question de ma longue absence.

Nous avons été importunés par des visites, et, dans toute la matinée, il ne m'est pas resté un quart d'heure pour m'expliquer avec milord Orville. J'en étois d'autant plus fâchée, que je le savois engagé pour ce soir : je me suis décidée, plutôt que d'encourir sa censure, à manquer de pa-

role à M. Macartney. Mais, en pesant la situation du pauvre Ecossois, ses malheurs, sa tristesse, et sur-tout l'idée qu'il a de ce qu'il appelle ses obligations envers moi, je n'ai pu me résoudre à violer ma promesse; j'ai craint qu'il ne me soupçonnât de le dédaigner. Un billet m'a paru propre à me tirer d'embarras, et à sauver ma délicatesse. Je lui ai mandé qu'il étoit survenu des contretems qui s'opposoient à ma promenade de demain matin; qu'il ne se donnât pas la peine de venir à Clifton; mais que j'espérois le voir avant son départ.

J'ai recommandé au domestique de Madame Selwyn de rendre cette lettre en main propre, et je suis rentrée.

Les visites s'étant retirées, et les Dames étant allées faire leur toilette,

je me suis trouvée seule avec milord Orville ; dès qu'il a vu que je me préparois à suivre Madame Selwyn, il m'a retenue en disant : Miss Anville excusera-t-elle mon impatience, si j'ose lui rappeller sa promesse ? Pendant que je consultois ma réponse, j'ai pensé tout-à-coup que je n'avois aucun droit de révéler les secrets de M. Macartney ; il étoit clair qu'en me justifiant d'une imprudence, j'allois en commettre une seconde.

Pour ne point agir avec trop de précipitation, j'ai cru qu'il ne me restoit d'autre parti à prendre que de quitter la chambre : j'ai donc allégué pour prétexte les soins de la toilette, et je suis sortie brusquement. Ma retraite aura peut-être déplu à milord Orville ; mais que devois-je faire ? Le hasard veut toujours que je me trouve dans des si-

tuations si neuves, les moindres difficultés me paroissent d'abord si embarrassantes, qu'en vérité, je sais rarement quelle conduite tenir.

Nous nous étions assemblés vers l'heure du dîné, quand le valet de Madame Selwyn est venu me rapporter ma lettre, en m'annonçant qu'il n'avoit pu découvrir M. Macartney; mais que les facteurs de la poste lui avoient promis de me l'envoyer dès qu'ils le trouveroient. J'étois confuse de la publicité de ce message; milord Orville m'a fixée avec attention, et son regard significatif n'étoit guère propre à me tranquilliser. Il ne m'a rien dit pendant le repas, et moi-même je n'ai pas eu le courage de parler. Je me suis levée dès que je l'ai pu décemment, et j'ai été m'enfermer dans ma chambre. Madame Selwyn m'y a suivie: à force de questions, elle est parve-

nue à savoir tous les détails de mes liaisons avec M. Macartney. Cet aveu étoit nécessaire pour excuser la lettre ; mais mon récit n'a point obtenu l'approbation de Madame Selwyn. Elle a traité cette affaire de romanesque, et a jugé le pauvre Macartney avec la dernière rigueur; à l'en croire, ce n'est qu'un imposteur et un aventurier.

Je ne sais plus où j'en suis, et je me perds dans mes réflexions. Comment m'y prendrai-je pour satisfaire milord Orville? Ne seroit-ce pas une lâcheté, une trahison, de divulguer l'histoire des malheurs de M. Macartney? Il s'est fié à moi, il compte sur ma discrétion! —— Mais, d'un autre côté, comment écarter les soupçons de milord Orville, comment pallier ces entrevues qui, à ses yeux, ont tout l'air d'un mystère, d'une intrigue peut-être? Il est devenu

sérieux ; j'ai promis de le satisfaire. —— Voilà des motifs qui m'autorisent suffisamment à lui accorder la confiance qu'il attend de moi. Verrai-je ensuite, ou non, M. Macartney demain matin ? C'est une autre question que je n'ai pas l'esprit de résoudre. Que ne puis-je, Monsieur, vous demander vos conseils, et m'épargner ainsi des faux pas ? Mais non, je ne trahirai point M. Macartney, je ne manquerai point à ce que je lui dois : mon honneur y est intéressé, et je tiendrai ferme. Sans doute je serois bien aise si je pouvois contenter milord Orville ; mais cette complaisance ne s'accorderoit pas avec le repos de ma conscience. Je suis sûre, Monsieur, que j'aurai votre suffrage, j'y attache le plus grand prix, et je laisse au tems le soin de me justifier.

LETTRE LI.

La même au même.

Je me suis levée de grand matin, et après avoir long-tems balancé si je verrois M. Macartney, ou si je lui manquerois de parole, j'ai arrêté enfin que je serois exacte au rendez-vous, mais qu'en même tems cette entrevue seroit fort courte, et décidément la dernière. Tel a été le résultat de mes délibérations; mais je n'étois pas encore sûre de mon fait, et je ne traversois le jardin qu'en tremblant. Jugez de mon émotion, lorsqu'en ouvrant la porte, j'ai vu devant moi milord Orville. — Il étoit décontenancé lui-même, et m'a dit en balbutiant : Pardonnez, Madame, — je ne m'attendois pas : — je ne pouvois pas m'imaginer, — que je vous

rencontrerois ici d'aussi bonne heure; —— si je m'en étois douté, je n'y serois point venu. Et après m'avoir saluée fort à la hâte, il a passé outre.

Sans savoir ce que je faisois, j'ai voulu le rappeller; le mot Milord m'est échappé involontairement : il s'est retourné, et m'a demandé si je desirois lui parler. Je n'ai pu lui répondre; j'étois comme suffoquée, et je ne me soutenois qu'en m'appuyant contre la porte du jardin.

Il n'a pas tardé à reprendre toute sa dignité : Je conviens, m'a-t-il dit, que j'ai tort de me trouver ici dans ce moment; j'aurois de la peine à me disculper, je sais que vous êtes en droit de m'accuser d'une curiosité indiscrette; il ne me reste qu'à vous faire mes excuses et à me retirer. Il a, en effet, disparu comme un éclair.

Convenez, mon cher Monsieur, que j'étois là dans une situation dé-

sagréable : être soupçonnée par milord Orville de menées secrettes ! cette idée me déchiroit le cœur. Je n'étois pas dans une assiette à attendre M. Macartney, et tout aussi peu disposée à garder mon poste, pour ainsi dire, sous les yeux du Lord. Il a donc fallu penser à revenir sur mes pas, et je me suis traînée lentement le long d'une allée. Je suppose qu'Orville m'a vue arriver des fenêtres du sallon : il a couru vers moi, et m'offrant son bras, il m'a demandé si j'étois indisposée. Je lui ai répondu par un *non*, prononcé avec toute la fermeté dont j'étois capable : je n'ai pas laissé d'être sensible à son attention ; je ne m'y étois point attendue. Mais du moins, vous accepterez mon bras ; —— oui, Madame, vous ne sauriez vous en dispenser ; —— j'aurai l'honneur de vous accompagner. Et, sans autre céré-

monie, il s'est emparé de ma main ; je dirai presque par force. J'étois trop surprise, et trop peu accoutumée à des instances aussi pressantes de la part de milord Orville pour lui résister ; et nous sommes retournés ensemble au logis : il m'importoit de me rétablir dans son esprit ; mais son silence et son air pensif me décourageoient. Ma situation devenoit presque pénible ; j'ai compris que je n'avois d'autre choix à faire que de monter dans ma chambre, et d'y attendre l'heure du déjeûné ; car je craignois qu'en restant plus long-tems avec le Lord, je n'eusse l'air de vouloir l'engager à me faire des questions, et une pareille avance me paroissoit des plus déplacées.

Comme j'étois sur le point de prendre le chemin de la porte, il s'est avancé vers moi, et m'a demandé si

je partois. Je lui ai dit qu'oui, et en même-tems je restois. Peut-être, a-t-il repris, pour retourner au.... mais, pardon! l'air confus et embarrassé d'Orville nommoit assez distinctement le *jardin :* ainsi, pour le desabuser, je lui ai annoncé que je me retirois dans ma chambre. Je serois sortie tout de bon, si le Lord ne m'avoit retenue : ma réponse l'avoit convaincu que je comprenois son allusion ; et craignant apparemment qu'elle ne m'eût déplu, il a cherché à corriger ce qu'elle pouvoit avoir de choquant, et m'a dit, avec un sourire forcé : Je ne sais quel mauvais génie me pousse ce matin ; je n'agis et ne parle qu'à contresens ; je suis honteux de moi-même, et j'ose à peine, Madame, implorer mon pardon. —— Je ne vous comprends pas, Milord ; tout pardon suppose une offense, et je ne sache

pas que vous m'ayez offensée. — Vous êtes la bonté même ; mais je n'attendois pas moins de votre incomparable douceur ; ne m'accuserez-vous pas d'être un persécuteur, si je profite de vos dispositions favorables pour vous rappeller encore une fois la promesse dont vous m'honorâtes hier ? — Point du tout, je serai même charmée d'acquitter la dette que j'ai contractée envers vous. — Nous avons pris des sièges ; après une courte pause, j'ai rassemblé tout mon courage, et poursuivi en ces termes :

» Vous allez croire, peut-être, Milord, que je suis une fille inconséquente et capricieuse, si je vous avoue que j'ai lieu de regretter la promesse que je vous ai faite ; je dois même vous prier de ne pas trouver mauvais que je ne l'accomplisse point à la lettre. Je me suis enga-

gée, sans réfléchir, à ce que je promettois. Si vous pouviez savoir les circonstances de mes relations avec M. Macartney, je suis sûre que vous approuveriez ma réserve. Cet étranger est d'une famille honnête, et il s'est trouvé dans le malheur; c'est tout ce que je puis dire : cependant s'il étoit informé que vous prenez intérêt à ce qui le regarde, je ne crois point qu'il vous en fît un mystère. Voulez-vous que je lui en parle? —— Pouvez-vous imaginer, Madame, que je m'intéresse aux affaires d'un homme qui m'est absolument inconnu?

Le ton froid et sérieux dont il m'a fait cette réponse m'humilioit un peu; mais il a tâché de l'adoucir avec sa délicatesse ordinaire : Je ne prétends pas, a-t-il ajouté, parler avec indifférence de quelqu'un qui a l'honneur d'être de vos amis; loin

de-là, il suffit de porter ce titre pour m'inspirer un véritable intérêt. Seulement vous conviendrez, Madame, que j'ai lieu d'être surpris, qu'au moment où je me flattois d'être honoré de votre confiance, vous me la retiriez. Mais je n'en respecte pas moins vos raisons, et je m'y soumets avec aveuglement.

Peu s'en est fallu que je n'aie succombé à la tentation de lui révéler tout ce qu'il auroit voulu savoir : je suis bien aise pourtant d'avoir été mieux sur mes gardes ; car, outre le tort réel que j'aurois eu à me reprocher, il m'auroit pas manqué de me blâmer lui-même de mon inconséquence. Cette réflexion a déterminé ma réponse : jugez-en vous même, lui ai-je dit ; la promesse que je vous ai faite, quoique volontaire, étoit imprudente et peu réfléchie ; cependant, si elle me regar-

doit seule, je ne balancerois pas un moment à la remplir ; mais l'étranger dont il s'agiroit de divulguer les secrets... —— Excusez, si je vous interromps, Madame ; qu'il me soit permis de vous assurer que les affaires de cet étranger n'excitent ma curiosité qu'autant qu'elles ont rapport aux démarches d'hier matin. —— Il s'est tû ; mais c'étoit en dire assez. —— Si ce n'est que cela, ai je repliqué, vous serez satisfait. M. Macartney avoit à me parler, —— et je n'ai osé prendre la liberté de le faire venir ici. —— Et pourquoi non ? Mme Beaumont n'auroit-elle pas...? —— Je craignois d'abuser de sa camplaisance, et j'ai promis à M. Macartney une seconde entrevue, tout aussi légérement que je vous promis ensuite de vous confier ses secrets. —— Et ce rendez-vous a-t-il eu lieu ? —— Non, Mi-

lord, je me suis retirée avant que M. Macartney fût arrivé.

Nous nous sommes regardés sans rien dire ; mais, comme je voulois prévenir des réflexions qui ne pouvoient que tourner à mon desavantage, j'ai repris hardiment : Jamais jeune personne n'eut plus besoin que moi du conseil de ses amis ; je suis peu accoutumée à agir par moi-même ; mes intentions ne sont point mauvaises, et cependant je fais des fautes à chaque instant. Jusqu'ici j'ai joui du bonheur d'avoir pour ami un homme très capable de me diriger et de me conduire ; il est trop éloigné de moi pour que je puisse recourir à lui dans les occasions où ses avis me seroient nécessaires, et je n'ai personne à qui je puisse m'adresser. Veuille le ciel, s'est écrié le Lord du ton le plus affectueux, et d'un air où il ne

restoit plus la moindre trace de froideur, veuille le ciel que je sois en état de remplacer dignement l'ami de miss Anville ! —— Vous me faites trop d'honneur, Milord; cependant j'ose espérer que votre indulgence me passera mes fautes en faveur de mon inexpérience. Puis-je m'en flatter? —— Si vous le pouvez ! et puis-je, à mon tour, espérer que vous oublierez avec quelle mauvaise grace je me suis rendu à vos raisons ? M'est-il permis de sceller ma paix ? (il a pressé ma main contre ses lèvres). Oui, a-t-il repris, je la regarde comme conclue, et nous voici les meilleurs amis du monde.

Je n'ai eu le tems que de retirer ma main : on a ouvert la porte, et les Dames sont entrées pour déjeûner. J'ai été pendant toute cette journée la plus heureuse des filles. Être réconciliée avec milord Orville, et

avoir suivi fermement le plan que je m'étois proposé, —— pouvois-je espérer davantage? Le Lord aussi a été d'une gaité charmante; il a redoublé d'attentions et d'égards pour moi. Cependant je ne voudrois pas que cette scène fût à recommencer. Combien la crainte d'être mal dans son esprit ne m'a-t-elle pas fait souffrir! Mais que pensera le pauvre M. Macartney? Au milieu de ma joie, je regrette d'avoir été dans la nécessité de lui manquer de parole.

Adieu, mon très-cher Monsieur.

LETTRE LII.

M. Villars à Evelina.

RETIRÉ des embarras du monde, insensible à ses plaisirs et à ses peines, je ne connois depuis long-tems d'autres satisfactions et d'autres

soucis que ceux qui ont rapport à mon Evelina, à celle qui est la source de tout mon bonheur sur la terre. Il est donc singulier qu'une lettre, où elle se dit *la plus heureuse des filles*, me cause des inquiétudes mortelles. Hélas! mon enfant, faut-il que le premier, que le plus précieux don du ciel, l'innocence, soit si sujette à s'aveugler sur les dangers qu'elle court, si sujette à être trompée, si peu capable de se défendre? Faut-il que nous vivions dans un monde où elle est si peu connue, si peu respectée, et si souvent victime de la perfidie? Que n'êtes-vous ici! —— je pourrois discuter en détail avec vous une matière trop délicate pour être traitée par écrit; cependant elle est trop intéressante, et votre situation trop épineuse, pour souffrir le moindre délai. Oui, mon Evelina, je ne crains

crains pas de vous le dire, vous êtes dans une situation critique; il y va du repos de votre vie, et tout votre bonheur peut dépendre du moment présent.

Jusqu'ici je me suis abstenu de vous parler d'un objet dont l'importance ne m'a cependant point échappé; j'entends l'état de votre cœur. Hélas! il n'étoit pas nécessaire que vous m'en parlassiez; j'y ai vu clair, malgré le silence que j'ai gardé. Je m'apperçois déjà depuis long-tems et avec regret de l'ascendant que milord Orville a pris sur vous. Vous serez étonnée de m'entendre prononcer son nom; votre surprise augmentera à chaque ligne que vous allez lire: j'en suis fâché; mais quoiqu'il m'en coûte de faire de la peine à ma chère Evelina, je ne suis plus le maître de l'épargner.

Votre première entrevue avec mi-

lord Orville devoit être décisive. Un homme tel que vous le dépeignez ne pouvoit manquer d'exciter votre admiration, et l'effet en devenoit d'autant plus dangereux, que le Lord me semble se douter aussi peu du pouvoir qu'il à sur vous, que vous ne vous doutez vous-même de votre foiblesse; de-là cette sécurité sur laquelle vous vous fondez; de-là cette complaisance avec laquelle vous excusez toujours Orville.

A votre âge, ma chère, et lorsqu'on a votre vivacité, on néglige souvent d'être sur ses gardes, on ne réfléchit pas aux conséquences; dès-lors l'imagination s'égare, et la raison n'est plus assez forte pour la retenir. Observez, je vous prie, la marche rapide que vous avez suivie. Vous voyez milord Orville au bal, et il est *le plus aimable des hommes;* vous le rencontrez une seconde

fois, et *il a toutes les vertus*. Ce n'est pas que je prétende attaquer son mérite; au contraire, à l'exception d'une seule circonstance, qui reste encore à éclaircir, je crois que c'est avec justice que vous avez pris une idée favorable de son caractère : seulement je remarquerai que ce n'est ni le tems, ni une connoissance approfondie de ses bonnes qualités, qui lui ont gagné votre estime. Votre imagination ne s'est pas donné la patience de le mettre à la moindre épreuve, et c'est dans les premiers momens de sa fougue, qu'elle vous l'a représenté avec tant de perfections, tant d'excellentes qualités, qui ne pouvoient être découvertes qu'à la longue et dans une liaison intime.

Vous vous êtes flattée, en croyant que votre prévention étoit fondée sur une estime du mérite en général,

sur un principe d'équité : votre cœur s'étoit déjà rendu avant que vous soupçonnassiez qu'il fût en danger. J'ai été cent fois sur le point de vous faire sentir les risques que vous couriez ; mais j'espérois toujours que cette même inexpérience, qui a donné lieu à votre méprise, y apporteroit aussi du remède à l'aide du tems et de l'absence : j'ai différé de dissiper votre illusion, parce que je m'attendois qu'elle contribueroit à vous tranquilliser, et parce qu'en vous laissant ignorer la force et le danger de votre attachement, je prévenois peut-être ce découragement, qui, aux yeux de la jeunesse, rend tout sacrifice impossible, pour peu qu'il paroisse difficile.

Telles ont été jusqu'ici les espérances dont je me suis flatté ; mais aujourd'hui que vous avez revu milord Orville, que vous êtes liée avec

lui plus que jamais, il ne m'est plus permis ni de me taire, ni de feindre. Ouvrez donc les yeux, mon enfant, sur les dangers qui vous environnent; cherchez à éviter les maux dont vous êtes menacée. —— Faites un effort pour retrouver votre repos, qui, je ne le vois que trop, hélas! n'est établi que sur la seule présence de milord Orville. Cet effort sera pénible; mais, croyez-en mon expérience, il est indispensable.

Il faut quitter le Lord! —— Sa vue est funeste, et sa société est la ruine de votre tranquillité future. ——Il m'en coûte, ma chère Evelina, de vous prononcer cette résolution sévère; mais j'en entrevois trop la nécessité, pour balancer un instant.

Si nous pouvions faire fond sur la façon de penser de milord Orville; si nous pouvions croire qu'en rendant justice à vos vertus, il auroit assez

de grandeur d'ame pour répondre aux sentimens qu'il vous a inspirés, alors je n'envierois point à mon Evelina la société d'un homme qu'elle estime et qu'elle admire ; mais nous ne vivons pas dans un siècle où l'on puisse s'en rapporter aux apparences, et il vaut mieux prévenir une démarche imprudente, que d'avoir ensuite à la regretter. Vous me dites que votre santé a beaucoup gagné ; j'en suis fort aise, et vous aurez d'autant moins de difficulté à quitter Bristol. —— Y consentirez-vous ? Mon intention n'est cependant pas de brusquer votre départ ; quelques jours après que vous aurez reçu cette lettre, voilà tout ce que je demande. J'écrirai à Madame Selwyn, et lui dirai combien je souhaite votre retour. Madame Clinton aura soin de vous en route.

J'ai balancé long-tems avant que

de me résoudre à exiger de vous cette complaisance ; sans doute vous y souscrirez avec peine, et j'aurois desiré pouvoir concilier à la fois votre bonheur et vos goûts ; mais la chose m'a paru impossible, et j'ai dû prendre le parti le plus sûr : le tems nous apprendra s'il est aussi le plus efficace ; osons du moins l'espérer.

Les bonnes nouvelles que vous me donnez de M. Macartney, m'ont fait plaisir. Adieu, mon cher enfant ; que le ciel vous conserve et vous fortifie !

LETTRE LIII.

Evelina à M. Villars.

J'AI encore passé deux jours heureux depuis ma dernière lettre. La journée d'aujourd'hui a été moins tranquille. J'étois restée ce matin dans la salle où l'on reçoit les visites,

quand le hasard y a amené milord Merton; il s'attendoit à y trouver sa future, et déjà il lui adressoit la parole; mais me voyant seule, il n'a eu rien de plus pressé que de se tourner vers moi, en me demandant où tout le monde étoit allé. Je lui ai répondu briévement que je n'en savois rien. Alors fermant la porte, il s'est avancé avec un air et une politesse bien différens de ses manières ordinaires, et m'a dit : Que je suis aise, ma belle enfant, de pouvoir vous parler enfin sans témoins! J'en ai cherché l'occasion assez longtems; mais on diroit qu'il y avoit un complot contre moi; on ne m'a pas laissé une minute pour être à vous. Il a ajouté à l'audace de ce compliment celle de saisir ma main. Après avoir été en butte au mépris de cet homme, je devois être fort étonnée de son propos; je l'ai regardé

fixement sans daigner lui répondre.

Si vous n'étiez pas, a-t-il continué, une petite cruelle, vous eussiez bien pu m'aider à trouver le moyen de vous voir plutôt : vous n'ignorez pas comme on m'épie ici ; lady Louise ne me quitte point des yeux, et me donne un joli avant-goût des plaisirs du ménage ; mais heureusement cela ne sera pas long.

J'étois indignée de ce plat début, et je cherchois à rompre cet entretien au plus vîte, lorsque Madame Beaumont, qui est survenue, m'a tirée d'embarras, et milord Merton, sans se déconcerter, s'est adressé à elle en lui criant : *Bonjour, Madame, où est lady Louise? vous voyez que je ne puis pas vivre un moment sans elle.* Il n'est guère possible de pousser l'effronterie plus loin, et l'on m'assure que la plupart des grands sont taillés sur ce modèle.

Nous avons eu beaucoup de monde à dîner Le soir, on a proposé une promenade au jardin. Milord Merton s'est oublié au point de recommencer ses importunités, malgré la présence de cette même lady Louise, qui, jusqu'ici, lui avoit fait négliger envers moi les regles de la simple politesse. Il s'est attaché à moi seule, m'a tenu toutes sortes de propos galans, et a voulu de force s'emparer de mon bras, que je retirois en lui donnant des marques non équivoques de mon mécontentement. Milord Orville nous observoit d'un air sérieux, et lady Louise nous lançoit des regards de colère et de mépris.

Je n'ai pu me résoudre à demeurer exposée aux insolences de milord Merton; et pour lui échapper, j'ai prétexté la fatigue, et j'ai repris le chemin de la maison. Il m'a suivie de près; et en me retenant par la

main, il m'a dit qu'il ne souffriroit pas que je le quittasse. J'ai demandé sérieusement qu'on me délivrât de lui. Madame Selwyn lui a répété plusieurs fois de se retirer sur-le-champ ; Madame Beaumont n'a pas été moins scandalisée de ses manières ; elle lui a conseillé de songer à faire sa paix avec sa belle, et de cesser de m'importuner. Lady Louise a déclaré qu'elle étoit fort aise d'être quitte d'un importun ; elle a ajouté qu'elle renonçoit à lui, et pour le punir elle a pris le bras de son frère. Que n'ai je aussi un frère, me suis-je écriée, qui puisse me venger des traitemens que je souffre ! Milord Orville, frappé de cette exclamation, a quitté sa sœur pour me demander si je voulois lui faire l'honneur de l'adopter pour frère ; et sans attendre ma réponse, il a renvoyé milord Merton ; et en me présentant à lady

Louise, il a ajouté qu'il auroit soin de *ses deux sœurs*; il nous a donné le bras à l'une et à l'autre, et nous a ramenées à la maison. Milord Merton étoit trop peu sûr de ses jambes pour s'opposer à notre départ.

En rentrant, j'ai remercié le Lord par une révérence respectueuse. Lady Louise, choquée des égards qu'il m'avoit montrés, et piquée d'ailleurs des procédés de milord Merton, se mordoit les lèvres en silence, et se promenoit fièrement dans la chambre d'un air excessivement mécontent. Milord Orville lui a proposé de passer dans le sallon: Non, lui a-t-elle répondu, je vais vous laisser avec votre prétendue sœur, et en même tems elle nous a quittés.

J'étois confondue de la grossiéreté hautaine de cette sortie; milord Orville lui-même en a été choqué; mais il

il a conservé assez de présence d'esprit pour donner un autre tour à la conversation. Ai-je bien fait, m'a-t-il dit, de vous offrir tantôt mes services, ou dois-je m'accuser de ne pas m'être acquitté plutôt de ce devoir ? Milord, me suis-je écriée avec une émotion dont je n'ai pas été la maîtresse; c'est de vous seul que j'ai des politesses à attendre dans cette maison : tout le monde m'y traite avec hauteur, sinon avec mépris.

J'étois fâchée de n'avoir pas mis plus de modération dans mes plaintes, qui, dans ce moment-ci, sembloient porter directement contre lady Louise. C'est dans ce sens que milord Orville les a expliquées. O ciel ! a-t-il dit, est-il possible de refuser à votre douceur et à votre mérite l'estime et l'admiration qui leur sont dûes ! Je ne puis, je n'ose exprimer jusqu'où va mon indignation.

—— Je suis au désespoir, Milord; d'en être la cause; mais j'ai besoin d'appui, et jusqu'ici j'ai été peu accoutumée à souffrir des humiliations. —— Ma chère miss Anville, permettez que je sois votre ami; agréez-moi pour frère, et en cette qualité, que j'aie droit à vous offrir mes services : dans toutes les occasions je serai fier de vous donner des preuves de mon attention et de mon respect.

La compagnie est rentrée avant que j'aie eu le tems de répondre. Comme je n'avois guères envie de revoir milord Merton, je me disposois à me retirer dans ma chambre. Milord Orville, qui a deviné mon projet, m'a demandé si je partois. Je lui ai dit que je pensois n'avoir rien de mieux à faire. Si je dois vous parler en *frère*, m'a-t-il repliqué, je crois que vous avez raison, mais

voyez du moins que vous pouvez prendre confiance en moi, puisque je vous conseille contre mes propres intérêts.

Je suis sortie aussi-tôt pour vous écrire, Monsieur. J'aurois infiniment à me plaindre de la grossiéreté de ce Merton, si elle n'avoit servi à me confirmer dans l'estime que j'ai pour milord Orville.

LETTRE LIV.

La même au même.

J'AI à vous annoncer, Monsieur, un étrange événement, qui ouvre un vaste champ à nos conjectures. Nous fûmes hier au soir à l'assemblée. Milord Orville ouvrit le bal; il dansa le menuet avec une jeune Demoiselle, qui s'attira d'autant plus d'attention, qu'elle paroissoit ici pour la première fois. Elle est jolie, d'une

physionomie douce et intéressante: Lady Louise fut curieuse de savoir qui elle étoit; on lui dit qu'elle s'appelloit miss Belmont, et qu'elle avoit de grands biens; qu'elle se trouvoit aux Eaux depuis hier.

Je fus frappée du nom que j'entendis prononcer; mais je le fus bien davantage quand j'appris que cette étrangère etoit *fille et héritière unique de sir John Belmont*. Vous jugez, Monsieur, que cette découverte devoit être pour moi un coup de foudre: Mme Selwyn, qui s'apperçut de mon trouble, vint d'abord vers moi, et me dit de me tranquilliser, qu'elle tâcheroit d'approfondir ce mystère. Jusqu'ici je n'ai pas su que Mme Selwyn fût instruite de mes affaires; elle m'a avoué aujourd'hui qu'elle avoit très-bien connu ma mère, et qu'elle est au fait de toutes nos disgraces. Selon les in-

formations qui lui ont été données, cette Demoiselle arrive tout récemment d'un voyage qu'elle a fait avec sir John Belmont, qui est également de retour à Londres ; et l'on dit qu'elle est à la veille de recueillir un héritage considérable.

Que veut dire cela ? Vous a-t-on jamais parlé d'un second mariage de sir Belmont ? Dois-je croire qu'il a adopté une étrangère, tandis qu'il rejette son enfant légitime ? —— Je ne sais que penser, et je me perds dans un abîme de réflexions plus effrayantes les unes que les autres.

Mme Selwyn a passé plus d'une heure dans ma chambre avec moi pour concerter ce qu'il y avoit à faire dans cette circonstance. Elle me conseille de me rendre incessamment à Londres, d'y aller trouver mon père, et de lui demander une explication. J'ai trop de ressemblan-

ce, dit-elle, avec ma mère, pour que sir Belmont puisse balancer à me reconnoître dès qu'il m'aura vue. En attendant je ne déciderai rien, je ne prétends agir que d'après vos conseils.

Je ne vous parle point de la soirée d'hier. Je ne suis occupée aujourd'hui que d'un seul objet, et il m'intéresse trop pour que je puisse penser à autre chose.

J'ai prié Mme Selwyn de garder un secret absolu sur tout ceci; elle me l'a promis, et je la crois trop raisonnable pour ne pas en sentir toute l'importance.

Milord Orville doit s'être apperçu de mon trouble, mais je ne m'aviserai point de lui en dire la raison. Heureusement qu'il n'étoit pas avec nous lorsqu'on nous à donné ces informations.

Mme Selwyn me dit, que si vous

approuvez le plan de mon voyage à Londres, elle consent à m'y accompagner. Je voudrois qu'elle m'eût épargné cette offre; je préférerois mille fois d'entreprendre ce voyage sous les auspices de Mme Mirvan.

Adieu, mon très-cher Monsieur, je suis sûre que vous ne tarderez pas à m'écrire. J'attends vos lettres avec la plus vive impatience.

LETTRE LV.

La même au même.

Préparez-vous, mon cher Monsieur, à entendre le récit d'un nouvel événement, qui va vous jetter encore dans la plus grande surprise.

Hier matin, on vint me proposer une promenade aux Eaux. Mme Selwyn et milord Orville étoient seuls de la partie : celui-ci me donna le bras; sa conversation agréable dis-

sipa un peu mes inquiétudes, et me rendit insensiblement le calme.

Je vis M. Macartney à la fontaine, je le saluai deux fois avant qu'il me parlât; dès qu'il s'approcha, je lui fis mes excuses d'avoir manqué au dernier rendez-vous. Je lui devois cette honnêteté, mais je me serois passée d'avoir milord Orville pour témoin; il nous mesuroit des yeux, et sembloit redoubler d'attention à chaque parole que je prononçois. J'étois trop convaincue de mes torts envers M. Macartney pour ne pas chercher à les réparer, quelques mots de ma part suffirent pour nous raccommoder, et il parut même reconnoissant de la manière dont je me justifiai.

Il me pria de consentir à le voir le lendemain, mais je ne fus plus assez imprudente pour m'exposer à de nouveaux embarras : je lui ré-

pondis donc avec franchise, que pour le présent il ne dépendoit pas de moi de recevoir ses visites : et afin qu'il ne s'offensât point de mon refus, je lui en alléguai la raison.

Pendant cette conversation, milord Orville avoit observé avec une émotion qui se peignoit vivement sur sa physionomie. J'aurois desiré lui parler, mais je ne savois comment m'y prendre ; il me prévint en me demandant avec un sourire forcé, si M. Macartney ne se plaignoit point de ce que je lui avois manqué de parole l'autre jour. — Non, en vérité, répondis-je. — Et comment avez-vous fait pour vous réconcilier? Vous pouvez bien me le confier ; car, en qualité de votre frère, je suis autorisé à m'informer de ce qui vous regarde. — A la bonne heure, milord, mais s'il s'agissoit d'affaires qui n'en valussent pas la peine ?

— N'importe ! je soutiendrai toujours mes droits ; je les réclame même pour excuser la question que je vais vous faire. Quand comptez-vous revoir M. Macartney ? — Je n'en sais rien, Milord. —Pensez-y bien ; je ne souffrirai pas que *ma sœur* ait des entrevues secrettes. — De grace, Milord, ne vous servez point de cette expression, elle me fait de la peine. —C'est ce que je ne cherche point ; mais vous ne sauriez croire, Madame, avec quelle chaleur je m'intéresse à tout ce qui vous concerne, et même à toutes vos actions.

Ce propos, le plus singulier que milord Orville m'ait encore tenu, termina pour cette fois notre conversation ; je n'eus pas le courage de la poursuivre.

M. Macartney me pressa de nouveau d'accepter le paiement de ce que je lui ai avancé. Pendant qu'il me

parloit, la jeune Demoiselle, qui a paru hier à l'assemblée, vint à la fontaine avec une société nombreuse. A sa vue M. Macartney pâlit, la voix lui manqua, et il ne savoit plus ce qu'il faisoit. Moi-même j'étois troublée par une foule d'idées qui se présentèrent à mon esprit. D'où lui vient, pensois-je, une agitation aussi extraordinaire ? Nous nous retirâmes bientôt : je fis mes adieux à M. Macartney, mais il étoit trop enfoncé dans sa rêverie pour s'en appercevoir.

Avant que de retourner à Clifton, nous accompagnâmes Mme Selvvyn chez un Libraire : pendant qu'elle s'amusoit à parcourir quelques nouveautés, milord Orville me demanda encore à quand j'avois remis M. Macartney. J'ignore, lui répondis-je, si je le reverrai ; mais il est certain que je donnerois tout au monde pour

avoir un moment d'entretien avec lui. Je prononçai ces paroles avec une sincérité ingénue, et sans faire attention à la force des termes dont je me servois. — *Tout au monde*, reprit Milord ! --- Et je ne craindrois pas de le répéter à quiconque voudra l'entendre. — Pardon, Madame, je n'ai plus rien à répliquer. — Ne me jugez pas avec trop de rigueur, Milord. Je ne pese pas toujours mes paroles, et celles qui viennent de m'échapper vous surprendroient moins, si vous pouviez savoir dans quelle incertitude pénible je me trouve à présent. --- Et une entrevue avec M. Macartney pourroit vous tranquilliser ? — Deux mots me suffiroient. — Que ne puis-je être digne d'en connoître l'importance ? — Oh ! Milord, s'il ne tenoit qu'à cette difficulté, elle seroit bien-tôt levée ; soyez sûr que s'il

m'étoit permis de parler, je serois fière de prévenir toutes vos questions; mais il ne m'appartient point de révéler les secrets de M. Macartney : vous êtes trop juste pour l'exiger. — J'avoue que je ne sais pas trop ce que je dois penser de tout ceci : au milieu de cet air mystérieux il règne une certaine franchise qui me rassure, et qui me fait espérer que vous n'avez rien à vous reprocher. — Après un moment de silence il ajouta : Vous dites donc que cette entrevue est essentielle à votre repos. — Je ne dis pas cela, Milord, et je la souhaite uniquement, parce que des raisons importantes la rendent nécessaire. — Eh bien! vous verrez M. Macartney; — je vous en procurerai moi-même la facilité. Miss Anville, j'en suis convaincu, ne sauroit former que des souhaits légitimes : je n'insis-

terai pas davantage, je m'en fierai à la pureté de ses intentions; sans être informé de ses motifs, je lui obéïrai aveuglément, et je m'appliquerai à la servir au gré de ses desirs. Puis il alla joindre Mme Selwyn. Nous ne tardâmes pas à reprendre le chemin du logis.

Aussi-tôt après le dîner, milord Orville sortit, et ne revint que vers l'heure du soupé. C'est la plus longue absence qu'il ait faite depuis que je suis à Clifton; vous ne sauriez croire, mon cher Monsieur, combien il me manquoit, et combien je m'apperçus alors que je dois à lui seul le bonheur dont je jouis dans la maison de Mme Beaumont.

Comme j'ai coutume de descendre toujours la dernière, lorsqu'on va se mettre à table, milord Orville attendit que je fusse seule pour me demander si je resterois chez moi au-

jourd'hui. Je lui répondis que je le croyois. — « Voulez-vous, dans ce » cas, que je vous amène une visite ? » — Vous, Milord ? — Oui, j'ai » fait la connoissance de M. Macart- » ney, et il m'a promis de venir me » voir demain sur les trois heures ».

Quel homme ! — Ne convenez-vous pas, Monsieur, qu'il est la complaisance même ? Nous avons eu du monde ce matin, mais le Lord a choisi l'heure où les Dames sont occupées à la toilette. Mme Beaumont n'étoit cependant pas montée encore, quand on est venu annoncer M. Macartney ; milord Orville a prié qu'on le fît entrer, et il s'est excusé envers cette Dame de la liberté avec laquelle il agissoit.

M. Macartney a été introduit ; il paroissoit sentir comme moi, avec quelque confusion, à qui sa visite s'adressoit ; milord Orville l'a reçu

comme une personne de sa connoissance, et il a conversé avec lui sur ce pied, tant que Mme Beaumont a été présente, et même un moment après sa sortie. Cette délicatesse m'a épargné l'embarras que j'aurois éprouvé s'il nous avoit laissés immédiatement.

J'ai fait semblant d'être occupée d'une lecture, et milord Orville a remis, en sortant, un livre à M. Macartney, en le priant de le parcourir: il a ajouté qu'il étoit obligé de répondre à une lettre qui ne souffroit point de délai, et il a promis d'être incessamment de retour.

Dès que je me suis vue seule avec M. Macartney, je lui ai demandé s'il connoissoit la jeune Demoiselle qui parut hier matin à la fontaine. — Si je la connois! que trop, hélas! Et pourquoi, Madame, me faites-vous cette question? — Com-

mencez, je vous supplie, Monsieur, par satisfaire ma curiosité : qui est-elle? —— Je m'étois proposé de me taire là-dessus ; mais je n'ai rien à refuser à miss Anville. Cette Dame est la fille de John Belmont, —— la fille de mon père ! —— Juste Ciel ! me suis-je écriée en m'appuyant sur son bras. Vous êtes donc *mon frère*? aurois-je voulu ajouter ; mais la voix m'a manqué, mon émotion m'a fait verser des larmes. —— Madame, que veut dire ceci ? d'où vient ce trouble extraordinaire ? —— Je lui ai tendu la main pour toute réponse ; il a paru extrêmement surpris, et a témoigné sa reconnoissance des bontés que j'avois pour lui.

Epargnez-vous, ai-je repris en essuyant mes larmes ; épargnez-vous cette erreur ; vous avez des *droits* à tout ce que je puis faire pour vous : notre situation a tant de rapport !

Ici nous avons été interrompus par Mme Selwyn, et M. Macartney ne voyant plus d'apparence à renouer notre conversation, a cru devoir prendre congé. Je suis sûre qu'il est parti à regret, et dans une incertitude cruelle.

Mme Selwyn a réussi par ses questions à m'arracher l'aveu de ce qui venoit de se passer : cette femme est si pénétrante qu'il n'y a pas moyen de lui échapper ! Que pensez-vous, Monsieur, de cet événement ? Aurois-je pu m'imaginer que les visites que je faisois avec tant de répugnance chez les Branghton, me feroient trouver un frère ? Je ne regretterai plus mon séjour à Londres, puisqu'il m'a fait faire une découverte qui peut devenir pour moi une source de satisfactions.

P. S. Dans ce moment, Monsieur, je reçois votre lettre : —— elle m'a

déchiré le cœur ; — oui ! c'en est fait, le charme est rompu ; je conviens que j'ai été dans l'erreur, que je me suis honteusement aveuglée. Depuis long-temps déjà l'état de mon cœur étoit une énigme pour moi ; j'ai craint de l'approfondir ; et dans le moment où je commençois à croire ma sûreté solidement établie, où j'espérois être à l'abri de toute crainte, où je me flattois qu'il me seroit permis de sentir et d'avouer librement l'estime que m'inspire milord Orville ; dans ce même moment j'ouvre les yeux, et je reconnois mon tort.

Sa vue m'est funeste, sa société est la ruine de ma tranquillité future. O milord Orville ! aurois-je cru qu'une amitié si chère, si consolante, si honorable, ne serviroit qu'à empoisonner mon bonheur ! faut-il que ma reconnoissance, que

vous avez si justement méritée, devienne fatale à mon repos?

Oui, Monsieur, je le fuirai : que ne puis-je partir sur l'heure, sans le revoir, sans m'exposer aux nouvelles secousses dont mon cœur est menacé! O Milord! vous vous doutez bien peu des maux dont vous êtes l'auteur! vous ne soupçonnez point qu'au moment où vos attentions me donnoient quelque considération, j'en étois plus à plaindre! —— que, dans l'instant même où j'étois fière des marques distinguées de votre amitié, je devois vous redouter comme mon ennemi!

Vous vous êtes fié, Monsieur, sur mon inexpérience, —— et moi, hélas! je comptois sur vos conseils. Souvent, quand je me doutois de ma foiblesse, l'idée que vous ne vous en apperceviez pas me rassuroit, me rendoit le courage, et me confirmoit

dans mon erreur. Je n'en suis pas moins sensible aux motifs qui vous ont engagé à garder le silence. Hélas ! pourquoi vous ai-je quitté ? Pourquoi ai-je été chercher des dangers si peu proportionnés à mes forces ? Mais j'abandonnerai milord Orville, peut-être pour toujours. N'importe ! vos conseils, vos bontés pourront m'apprendre à retrouver le repos et le calme que j'ai perdus par mon imprudence.

Plus je réfléchis à cette séparation, plus elle me paroît douloureuse. L'amitié de milord Orville, sa politesse, la douceur de son commerce, l'intérêt qu'il prend à mes affaires, son attention à m'obliger, il faudra renoncer à tout, abandonner tout. Il ne saura pas que je le quitte ; je n'ose prendre congé de lui : je m'enfuirai sans le voir ; et, fidelle à vos conseils, je veux éviter sa société,

sa vue même. Demain matin je me mets en route pour Berry-Hill. Madame Selwyn et Madame Beaumont seront les seules personnes que j'informerai de mon départ. Aujourd'hui je reste enfermée dans ma chambre : c'est à mon obéissance à expier mes erreurs.

Pourrez-vous, mon très-cher et très-honoré Monsieur, revoir votre Evelina, sans lui faire des reproches, sans être fâché contre elle? Hélas! vous attendiez sans doute de meilleurs fruits de l'éducation que vous m'avez donnée; mais soyez sûr du moins que votre élève reconnoît ses torts, et qu'elle en rougit; elle tremble de reparoître sous les yeux de son bienfaiteur, et cependant elle ne connoît d'autre soutien que vous; elle se repose encore sur votre affection et sur votre indulgence.

LETTRE LVI.

La même au même.

JE n'ai le temps, mon cher Monsieur, que de vous dire deux mots, et de rétracter la promesse renfermée dans ma lettre de ce matin. Mon départ a été différé; Madame Selwyn, à qui j'en ai fait l'ouverture, s'est hautement récriée contre ce projet, et elle m'a déclaré qu'il seroit trop ridicule de quitter Clifton-Hill, avant que d'avoir tiré au clair la nouvelle de l'arrivée de sir John Belmont. Elle prétend que je dois attendre de nouvelles instructions de votre part.

J'avoue que son raisonnement m'a paru sans replique; je me suis rendue à ses instances, et je me flatte que vous ne me desapprouverez point; car, c'est à regret que je

consens à ce délai. En attendant, je verrai peu milord Orville ; je fuirai sa conversation et sa compagnie ; je ne descendrai plus avant le déjeûné ; je renoncerai à mes promenades du jardin, et à table je prendrai ma place à côté de Madame Selwyn ; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour me conduire avec prudence, et pour vous épargner de nouveaux chagrins.

Adieu, mon très-cher Monsieur, vos ordres décideront de mon départ.

LETTRE LVII.

La même au même.

J'AVOIS bien résolu de rester dans ma chambre, et de ne plus revoir milord Orville ; mais puisqu'on a décidé que mon séjour à Clifton-Hill seroit encore prolongé, il a fallu changer de plan. Je n'ai donc

pu m'empêcher de reprendre mon train de vie précédent, et de reparoître ce matin en société. J'étois préparée, et je suis descendue dans la ferme résolution d'éviter le Lord autant qu'il seroit possible. J'ai assisté au déjeûné; mais j'étois toute occupée de votre lettre, et la présence de milord Orville me confondoit autant que s'il avoit été informé de ce que vous m'avez écrit.

Madame Beaumont m'a fait compliment sur mon rétablissement; car j'avois prétexté une indisposition : lady Louise ne m'a rien dit; mais milord Orville, qui se doutoit bien peu des raisons de mon absence, m'a demandé des nouvelles de ma santé, avec cette politesse qui le distingue toujours. Je lui ai répondu en peu de mots, et pour la première fois j'ai cherché une place loin de lui. J'ai remarqué

que ma réserve l'a beaucoup surpris; mais j'ai tenu ferme, et au lieu de m'amuser à la lecture, ou à la promenade, après le déjeûné je suis remontée dans ma chambre.

Madame Selwyn est venue m'y annoncer que milord Orville lui avoit proposé de me faire prendre l'air, et qu'il s'offroit de nous conduire en phaéton. Le ton malin dont elle m'a rendu ce message m'a fait rougir. Il n'y a pas moyen d'échapper à sa pénétration; elle m'a déja raillée souvent sur les assiduités du Lord, et sur le plaisir avec lequel, hélas! je les reçois. J'ai refusé l'offre de Milord.

Votre complaisance, a-t-elle dit, m'est cependant nécessaire; car, à dire vrai, j'ai des affaires qui demandent ma présence aux Eaux. Je vous proposerois bien de m'y accompagner; mais puisque milord Orville est refusé, je n'ai pas la pré-

somption de croire que je serai plus heureuse. — Vous vous trompez, Madame; s'il s'agit de vous y suivre seule, je suis à vos ordres. — Quelle étrange coquetterie ! en vérité elle doit être naturelle à notre sexe; car ce n'est pas à Berry-Hill que vous pouvez l'avoir étudiée. Je m'habillois sans lui répondre. Je suppose toutefois, a-t-elle continué, que milord Orville sera des nôtres. — Dans ce cas, Madame, je resterai. — Irai-je lui dire que vous ne voulez pas de lui? — Gardez-vous-en bien, Madame, ou bien souffrez que je ne sorte pas avec vous. — Je ne vous comprends pas, aujourd'hui, ma chère; on diroit que vous avez été prendre leçon chez lady Louise.

Madame Selwyn m'a quittée; peu de tems après, elle est revenue me dire qu'elle avoit informé milord Orville qu'il ne me plaisoit point

d'accepter son phaéton, et que, *pour varier*, je préférois une promenade tête-à-tête avec elle.

J'étois trop piquée de cette indiscrétion pour la relever, et j'ai pris le parti de descendre. Milord Orville m'attendoit au bas de l'escalier, il s'est mis en devoir de me donner la main. Je me suis détournée sans affectation, et suis entrée dans la salle. J'y ai trouvé Madame Beaumont, et lady Louise qui s'entretenoit avec milord Merton; ils se sont raccommodés, et le Lord est rentré en faveur.

Je me suis placée dans une embrâsure de fenêtre. Milord Orville n'a pas tardé à me joindre: D'où vient, m'a-t-il dit, que miss Anville est si sérieuse? —— Non pas sérieuse, Milord, je dirois plutôt stupide; et en même-tems j'ai ouvert un livre qui se trouvoit là sous ma main.

Irez-vous ce soir à l'assemblée? —— Non, Milord.--Je n'en serai donc pas non plus; j'ai eu trop de plaisir à la dernière pour être tenté d'en perdre le souvenir.

Madame Selvvyn étoit prête à s'en aller avec moi, mais elle n'a pu s'empêcher de me jouer un tour de sa façon. Milord Orville, s'est-elle écriée, a-t-il obtenu la permission de nous suivre? Il a répondu qu'il n'avoit pas eu la vanité de la demander, et nous sommes enfin sorties.

Madame Selvvyn m'a tourmentée en chemin d'une manière impitoyable. Elle m'a dit que puisque j'avois refusé d'admettre parmi nous un homme de si bonne société, j'étois sûre apparemment de fournir seule à la conversation; qu'ainsi elle espéroit que je ferois des merveilles. Je me suis efforcée d'être gaie, mais les plaisanteries perpétuelles dont

j'étois accablée m'ont fait regretter plus d'une fois de m'être engagée dans cette promenade.

Nous nous sommes rendues à la fontaine, et nous sommes entrées dans l'une des salles, qui regorgeoient de monde. Au moment où j'y ai mis les pieds, j'ai entendu un murmure confus : *La voilà !* se disoit-on ; et à ma grande confusion, j'ai observé que tous les yeux étoient fixés sur moi. J'ai enfoncé mon chapeau pour être moins remarquée ; mais voyant que je continuois d'être l'objet de la curiosité générale, j'ai supplié Madame Selwyn de hâter notre retour. Elle avoit lié conversation avec un Cavalier de sa connoissance, et m'a répondu que si j'étois lasse de l'attendre, il ne tenoit qu'à moi d'accompagner les Demoiselles Watkins, qui sortoient pour faire des emplettes. Je connois ces Demoi-

selles Watkins pour les avoir vues quelquefois chez Madame Beaumont.

J'ai accepté ; mais nous n'avions pas fait dix pas, que nous nous sommes vues poursuivies par une *bande* de jeunes gens, qui nous regardoient en face, et se permettoient des réflexions aussi absurdes qu'indiscrettes. —

La pluie nous a surprises, et ces Messieurs se sont empressés de nous offrir leurs bras ; deux sur-tout se sont distingués par leur importunité envers moi ; et dans un mouvement que j'ai fait pour les éviter, j'ai eu la maladresse de me laisser tomber. Pendant qu'ils étoient occupés à me prodiguer leurs services, j'ai apperçu devant moi sir Clément Willoughby. Ciel, s'est-il écrié avec sa vivacité ordinaire, miss Anvile ! — J'espère, Madame, que vous ne vous

êtes point fait mal. Je lui ai répondu que non. Les inconnus qui nous avoient suivis se sont retirés pour laisser le champ libre à sir Clément. Il m'a suppliée de lui donner le bras; et sur mon refus, il s'est informé qui étoient les Cavaliers qui venoient de me quitter? Je lui ai dit que je ne les avois jamais vus. Et cependant ils ont obtenu l'avantage de vous rendre leurs soins? Oh! miss Anville, est-ce donc pour moi seul que vous êtes cruelle? — Rassurez-vous; cet avantage, si c'en est un, n'étoit qu'usurpé. —— Que ne suis-je donc venu plutôt? J'arrive à Bristol ce matin même, et j'ai à peine eu le tems de m'informer de votre demeure. ——Vous saviez donc que j'étois ici? ——Comme si j'étois le maître de vivre sans avoir de vos nouvelles! donnez-moi votre indifférence, je

serai plus tranquille, et on ne me verra plus me repaître de vaines espérances, et courir de ville en ville pour n'y trouver que le désespoir ! Hélas ! puissiez-vous avoir une idée de ce que je souffre ! mais vos froideurs, la sérénité constante de votre ame vous rendent incapable de sentir mon trouble. — *La sérénité constante de mon ame* ! O ! que ne dit-il vrai ! Mais, a-t-il ajouté, quand même je n'eusse été conduit ici que *par le hasard*, je n'aurois pas tardé à vous découvrir ; la voix publique m'auroit appris que vous y êtes. — Et qu'ai-je de commun, je vous prie, avec la voix publique ? — Votre nom, Madame, est le premier que j'ai entendu prononcer à Bristol, et encore cette distinction étoit-elle superflue ; le portrait qu'on fait de vous ne peut convenir qu'à vous seule.

J'ai protesté que je ne comprenois rien à ce langage, et nous sommes entrés dans une boutique. Sir Clément a repris sa conversation sur le ton de la galanterie. L'arrivée de Mme Selwyn m'a dispensée de la soutenir. Elle connoît sir Clément; et, à en juger par son accueil, il est fort avant dans ses bonnes graces. Savez-vous bien, Miss, m'a-t-elle dit, que vous êtes en danger à Bristol? Les femmes y sont en guerre ouverte contre vous; toute l'assemblée est en rumeur, et c'est vous, malgré votre air d'innocence, qui causez ces troubles. Soyez sur vos gardes, si vous voulez m'en croire. —— Et de quoi s'agit-il, Madame? —— Il court des couplets, qu'on a lus publiquement en ma présence; les beautés de Bristol y sont nommées, et c'est vous à qui on donne le prix. J'ai copié dans mes

tablettes, dit sir Clément, les quatrains où l'on parle de miss Anville, et j'aurai l'honneur de les lui présenter dès ce soir. Eh ! pourquoi, a repris Mme Selvvyn, cette prédilection pour les quatrains où il est question de miss Anville ? la connoissiez-vous déjà ? —— Oui, Madame, j'ai eu l'honneur de la voir souvent dans la maison du Capitaine Mirvan : que trop souvent ! a-t-il ajouté tout bas ; et Mme Selvvyn s'étant détournée pour faire des emplettes, il a poursuivi : J'ai mille choses à vous dire. M'est-il permis de savoir où vous logez ? —— Chez Mme Selvvyn. —— Est-il possible ! —— Le hasard me sert donc une fois. —— Et depuis quand y êtes-vous ? —— Depuis trois semaines, environ. Que de peine j'ai eu à vous retrouver, depuis votre retraite précipitée de Londres ! Ah ! miss Anville, si

vous saviez combien j'ai souffert; combien de nuits j'ai passées dans des insomnies ! Si vous connoissiez cette malheureuse incertitude dont j'ai été tourmenté sans cesse ; non, vous ne pourriez jamais, malgré toute votre rigueur, me recevoir avec cette indifférence ! —— A quel titre, Monsieur, vous recevrois-je autrement ? —— Et n'est-ce pas pour vous seule que j'arrive ici ? Mon voyage pouvoit-il avoir d'autre but, que le bonheur de vous revoir ? —— Que sais-je, Monsieur; il y a tant de gens qui font le voyage de Bristol. —— Cruelle ! comme si vous ignoriez que je vous adore, que vous êtes l'arbitre de ma destinée.

Mme Selwyn étant revenue alors vers nous, sir Clément a repris son air dégagé, et lui a demandé si l'on auroit l'honneur de la voir à l'assemblée. Oui sans doute, lui a-t-elle répondu,

pondu, nous y serons, et il ne tient qu'à vous de nous y apporter les couplets, j'ai dit que je ne comptois pas sortir. Comment, s'est écriée Mme Selwyn, vous n'irez point à l'assemblée ? Et pourquoi voulez-vous garder la maison ? Est-ce pour *aider*, ou pour *embarrasser* ceux qui y restent ? —— Ce n'est pas ce que je cherche ; et si vous le trouvez bon, Madame, je n'y resterai pas. Je me flatte donc d'obtenir l'honneur de danser avec vous, a repris sir Clément. Je lui ai fait une légère inclination de tête ; la crainte des plaisanteries de Mme Selwyn lui a épargné un refus.

Nous sommes retournées chez nous, accompagnées de sir Clément. Sa conversation avec Mme Selwyn étoit réellement amusante ; mais je n'étois guères d'humeur à me divertir. Dans toutes les circonstances j'ai le mal-

heur de paroître aux yeux de milord Orville comme une étourdie, comme une capricieuse, sans principes et sans fermeté. Je l'évite à la vérité autant que je puis, je fais de mon mieux pour lui cacher mes foiblesses; mais encore je ne saurois souffrir qu'il prenne une mauvaise opinion de moi; il ignore les raisons qui m'ont décidée à m'engager pour l'assemblée; ainsi il doit être surpris de ces variations éternelles.

Milord Orville a été la première personne que nous avons vue dans le jardin; il n'a pas semblé fort content de se rencontrer avec sir Clément, et j'ai observé qu'ils changeoient tous deux de visage.

Nous avons retrouvé dans la salle la même compagnie que nous y avions laissée. M^me Selwyn a présenté sir Clément à M^me Beaumont; il connoissoit déjà lady Louise et milord

Merton. La conversation a roulé sur des lieux communs : sir Clément seul affectoit de me parler en particulier.

Quelle différence entre milord Orville et lui ! L'un se distingue par la douceur de ses manières, par la délicatesse de sa conduite, par un air respectueux, qui, au millieu des propos les plus flatteurs, me laisse toujours à mon aise : l'autre me *surcharge* d'une politesse *outrée* : ses attentions trop marquées deviennent embarrassantes : et il y attache un air d'importance qui n'échappe à personne. On diroit que cette publicité lui plaît ; car il prend soin d'écarter tous ceux qui seroient tentés de me parler.

Après son départ, milord Orville s'est avancé avec un sourire malin : Miss Anville me permet-elle de prendre la place de sir Clément ? Dois-je penser . . . — Une visite aussi indif-

férente ne vaut pas la peine, Milord, que vous y pensiez. — Pardonnez, Madame ; rien de ce qui vous concerne ne m'est indifférent.

Il ne m'a plus rien dit jusqu'à ce que les Dames se soient retirées pour faire leur toilette ; alors il m'a priée de lui accorder un moment d'entretien : je tremble, Madame, d'avoir eu le malheur de vous déplaire ; je serois au désespoir d'avoir cela à me reprocher : soyez sûre du moins que c'est involontairement. — Non, milord, vous êtes sans contredit à l'abri de tout reproche. — Vous soupirez (en me prenant la main) : puissé-je du moins partager vos chagrins, quelle qu'en soit la source ! avec quel empressement je chercherois à les soulager ! confiez-les-moi, chere Miss ; souvenez-vous que vous êtes ma sœur d'adoption*; dites-moi, je vous supplie, mon aimable amie, si je suis

en état de vous rendre service. — Non, Milord, je vous remercie. — Quoi ! je ne puis vous être bon à rien ? Peut-être souhaiteriez-vous revoir Macartney ? — Non, Milord. A vous dire vrai, ce n'est pas là proprement ce qui m'inquiète. — J'ai un doute plus essentiel ; mais il m'en coûte de vous en parler ; car il n'est pas impossible que mes conjectures ne vous fassent de la peine. Vous êtes pressée pour le moment ; je ne veux point vous retenir ; peut-être aujourd'hui aurai-je l'occasion de m'expliquer plus clairement : — souffrez seulement que je me permette une question ? — Saviez-vous ce matin, en allant à Bristol, qui vous y rencontreriez ? — Moi ! Milord. — Pardon, mille pardons de ma curiosité, de mon indiscrétion. Laissons-là ma question, n'en parlons plus.

En effet, je suis sortie, et me suis hâtée de gagner ma chambre. C'est ce sir Willoughby qui lui fait ombrage; il m'eût été aisé de détruire ses soupçons, mais je me suis imposé la loi de le fuir. J'aurois desiré cependant lui annoncer l'engagement que j'avois pris pour l'assemblée, puisqu'il sembloit compter sur moi pour la soirée.

Je ne suis descendue qu'à l'heure du dîné. Milord Orville a été surpris de me voir parée, et moi-même j'en étois presque honteuse. N'ai-je pas entendu, a demandé Mme Beaumont, que miss Anville ne sortiroit pas aujourd'hui? —Oui, a répondu Mme Selwyn, c'étoit son plan ce matin; mais il y a dans cette assemblée une espèce de pouvoir magique, auquel on ne résiste pas.

On s'est mis à table; il m'en a coûté d'abandonner mon ancienne

place à côté du Lord : mes efforts pour l'éviter le déconcertoient visiblement ; cependant j'ai tenu ferme, et j'ai été fidelle à la promesse que je vous ai donnée dans ma lettre d'hier.

Après le dîné il m'a été impossible de lui échapper : Vous allez donc tout de bon, m'a-t-il dit, à l'assemblée? Et danserez-vous aussi? —— Je n'en sais rien, Milord. —— Si je ne craignois que vous ne fussiez ennuyée d'avoir deux fois de suite le même Cavalier, j'aurois l'honneur de vous demander votre main. —— Je suis déjà à moitié engagée. —— Et avec qui? puis-je le savoir? —— Avec sir Clément Willoughby. Ce nom lui a fermé la bouche ; il a paru mécontent, et ne m'a plus parlé de toute l'après-dînée. —— Ah! Monsieur, je n'étois pas non plus dans une situation bien agréable.

Sir Clément n'a pas manqué d'arriver de très-bonne heure pour nous conduire à l'assemblée, et d'abord en entrant il a renouvelé ses importunités. Milord Orville me fixoit d'un air sérieux et pensif, et il a baissé les yeux aussi souvent que je tournois les miens sur lui. Sir Clément a sorti de sa poche un papier plié qu'il m'a présenté, en ajoutant d'une voix basse : Voici, aimable Miss, un foible portrait de celle que j'adore ; vous trouverez ces couplets bien au-dessous du sujet ; mais, tels qu'ils sont, je porte encore envie à l'heureux mortel qui a osé risquer cet essai. Nous verrons cela une autre fois, lui ai-je répondu. Je craignois que milord Orville ne s'apperçût que j'acceptois de sir Clément un écrit donné aussi mystérieusement. Mais ce sir Clément est un homme dont on ne vient pas aisément à

tout, et il suffit qu'il se soit mis un projet en tête, pour qu'on ne réussisse point à lui faire lâcher prise. Non, a-t-il continué, serrez ce papier au plus vîte pendant que lady Louise n'y est point, (elle étoit sortie avec Madame Selwyn) et surtout ayez soin qu'il lui reste caché. Je l'ai assuré que mon intention n'étoit pas de lui montrer les couplets. Vous ne sauriez mieux faire, Madame, que de les prendre tout de suite. J'aimerois bien à les lire haut; mais vous trouverez qu'ils doivent n'être connus ici que de vous et de Madame Selwyn.

Voyant donc que mes refus seroient inutiles, j'ai reçu les couplets. Je vous en remets ci-joint une copie, mon cher Monsieur, c'est un panégyrique outré de mes prétendues perfections, et il y auroit de la va-

nité à faire parade d'éloges que je ne crois pas mériter.

Je n'avois pas encore eu le tems de serrer ce beau morceau de poésie, quand les Dames sont revenues. Madame Selwyn a eu la curiosité de me demander ce que je tenois-là ? Je lui ai dit que ce n'étoit *rien*, et j'ai empoché au plus vîte mon papier. — Rien, a-t-elle dit, et *un rien* peut vous faire rougir. Je n'ai su que répondre : un soupir échappé à milord Orville a produit sur moi une impression que je n'ai pas le courage de vous dépeindre.

Milord Merton a présenté la main à lady Louise, et ils sont montés en voiture avec Madame Beaumont. Madame Selwyn s'est servie de l'équipage de sir Clément, et il m'a fallu y prendre place.

A peine arrivés à l'assemblée, sir

Clément m'a priée de danser ; je m'en suis défendue ; j'ai voulu l'engager à choisir une autre Dame ; il s'en est défendu, et m'a dit tout simplement qu'il étoit très-aise de pouvoir rester tranquille avec moi, puisqu'également il avoit mille choses à me dire. Là-dessus il s'est mis à me conter tout ce qu'il prétendoit avoir souffert de mon absence, ses allarmes après mon départ de Londres, les difficultés inouies qu'il avoit eues à me découvrir ; avantage qu'il n'avoit pu se procurer qu'en sacrifiant encore une semaine au capitaine Mirvan.

Il m'a ensuite demandé ce que je pensois de l'auteur des couplets. C'est quelqu'un, lui ai-je dit, qui a envie de se jouer de moi, ou qui lui-même n'est pas dans son bon sens. J'espérois, a-t-il repris, que l'auteur se trahiroit par ses yeux ; mais cet

indice n'est pas sûr avec vous, Madame, puisque vous attirez également tous les regards. Sans contredit vous serez en état de deviner l'auteur des couplets. Je lui ai répété que je n'en savois rien du tout. Entre nous cependant, mon cher Monsieur, mes soupçons tombent sur M. Macartney; il n'y a que lui qui soit capable de parler de moi avec tant de prévention; d'ailleurs je crois avoir reconnu son style.

Sir Clément m'a fait encore un millier de questions au sujet de milord Orville; depuis quand il étoit à Bristol? — Depuis quand je demeurois à Clifton-Hill? — Si le Lord sortoit le matin en cabriolet? Si j'avois jamais eu le courage de me promener dans ces sortes de voitures? Cet interrogatoire a été poussé jusqu'à l'indiscrétion, et cela ne doit point étonner de la part de sir Clément.

J'étois déjà ennuyée du bal, et j'attendois avec impatience le moment où je pourrois me retirer : heureusement lady Louise a prévenu mon desir ; elle se pique de quitter les assemblées la première, et nous sommes parties d'assez bonne heure. Milord Orville nous a reçues avec un sérieux glacé : pas une seule de ces distinctions flatteuses dont je me suis tant louée ; pas la moindre marque d'une simple politesse : lady Louise elle-même n'auroit pu me faire un accueil plus froid. Sir Clément, qui est resté à souper, s'est placé à côté de moi, sans que milord Orville ait cherché à lui disputer ce foible avantage ; jusqu'ici cependant il avoit toujours ambitionné d'être mon voisin à table. Cette petite circonstance m'a beaucoup affectée ; j'ai tâché néanmoins d'en être *bien-aise* ; l'oubli et l'indifférence, voilà

ce que je dois demander pour me reconcilier avec moi-même. Mais, hélas ! —— décheoir de la sorte dans son estime, —— perdre tout d'un coup son amitié ! Cette idée me perçoit le cœur ; je n'ai su quelle contenance garder, et, malgré tous mes efforts, je n'ai pu retenir quelques larmes. Milord Orville ne les a pas remarquées, et j'ai réussi à me remettre assez pour tenir ferme jusqu'à la fin du repas. Alors je me suis retirée, sans oser courir le danger de rencontrer les regards du Lord.

J'ai passé la nuit à vous écrire ; j'étois trop sûre de ne pas dormir, pour penser à me coucher. Dites-moi, mon cher Monsieur, s'il est possible que vous approuviez ma conduite, —— que vous autorisiez mon changement, —— que j'ai raison de fuir milord Orville, et d'éviter ses regards. —— Dites-le moi, je

vous en prie, et je me consolerai d'un tel sacrifice au milieu de mes regrets; car, je ne le déguise point, jamais je ne cesserai de regretter son amitié; —— je l'ai perdue. —— N'importe, ces liaisons honorables n'étoient pas faites pour moi, et m'exposoient à des dangers inévitables.

D'après les conseils que vous m'avez donnés, Monsieur, je ne pense plus qu'à me gouverner avec toute la prudence possible; j'ai à combattre la foiblesse de mon cœur, et les affections auxquelles je suis souvent en proie; mais j'espère les vaincre: si je succombe, je ne serai au moins pas coupable par ma faute. Oh! mon père et mon ami, je dois l'avouer, mes sentimens sont en opposition avec mon devoir; et tandis que je fais des efforts pour me réconcilier avec moi-même, j'éprouve de plus en plus que mon repos, mes espé-

rances, mon bonheur sont évanouis. Vous seul, Monsieur, pouvez calmer mon esprit agité; vous ne refuserez point votre compassion à des foiblesses qui vous sont étrangères; et ne sais-je pas qu'en desapprouvant l'affliction, vous vous plaisez à consoler l'affligé ?

LETTRE LVIII.

M. Villars à Evelina.

Vos dernières nouvelles, mon cher enfant, sont effectivement des plus étranges. Qu'une fille avouée de sir John Belmont ait paru à Bristol, tandis que mon Evelina y demeure sous le nom emprunté d'Anville, c'est un problème que je ne suis pas capable de résoudre. Qu qu'il en soit, je me suis attend a quelque événement extraordinaire au retour de votre père; le sens mystérieux de

sa lettre à lady Howard m'a en quelque sorte préparé à des scènes nouvelles.

J'ignore quelle peut être la jeune personne dont vous parlez ; mais il n'est pas moins sûr qu'elle usurpe une place qui vous appartient à juste titre. Je n'ai jamais entendu parler d'un second mariage de sir Belmont ; supposé même qu'il ait existé, il restera toujours vrai que miss Evelyn a été sa première épouse, et par-conséquent l'enfant né de ce mariage est incontestablement en droit de porter le nom de Belmont.

Ou je suis mal informé des circonstances de cette affaire, ou il s'y est glissé une insigne fourberie ; il faut approfondir ce qu'il en est. Quelle que soit ma répugnance à me porter à des partis extrêmes, je sens cependant que nos recherches deviennent nécessaires ; nous devons

essayer de rétablir la réputation de votre mère, ou bien risquer de lui porter le dernier coup.

L'apparition d'une fille de sir John Belmont ne sauroit manquer de faire revivre le souvenir des aventures de miss Evelyn. Le public demandera quelle est la mère de l'enfant qu'on produit aujourd'hui; et si votre père refuse alors d'avouer la seule épouse légitime que je lui ai connue, votre naissance en recevra une tache contre laquelle nous réclamerions en vain : cette tache couvriroit d'infamie la mémoire respectable de votre mère, et vous exposeroit à un titre honteux, que toutes vos bonnes qualités ne racheteroient que difficilement. Non, ma chère, je ne souffrirai point qu'on insulte impunément aux cendres de votre mère; son caractère vertueux sera justifié aux yeux de l'Univers; son mariage

sera reconnu, et sa fille portera le nom auquel elle a des droits incontestables. J'avoue que Mme Mirvan conduiroit cette affaire avec plus de délicatesse que Madame Selwyn, mais nous n'avons point de tems à perdre ; car plus cette fourberie s'accréditera, plus nous aurons de peine à la confondre. Je vous conseille de partir de Clifton-Hill le plutôt possible : votre activité facilitera nos recherches.

Ne vous laissez point accabler par la tristesse, et tâchez de vaincre votre timidité naturelle. Que je plains votre situation ! l'entrevue à laquelle vous êtes appellée est importante et solemnelle ; mais aussi je me flatte d'un succès complet. Je vous envoie une lettre que votre infortunée mère écrivit sur son lit de mort à sir Belmont ; je l'ai réservée pour quelque grande occa-

sion, et c'est l'instant d'en faire usage. Mme Clinton doit vous accompagner; elle a donné tous ses soins à votre mère dans sa dernière maladie, et son témoignage peut vous être utile. Enfin sir Belmont pourra-t-il résister à la ressemblance frappante de vos traits? Cette seule circonstance devroit le desarmer, et dissiper des doutes que son mauvais cœur se plaît à élever.

Recevez, mon Evelina, dans ce moment terrible où vous allez vous jetter dans les bras de votre père légitime; recevez les prières, les vœux et les bénédictions de celui qui l'a été jusqu'ici par adoption! Puissiez-vous, mon enfant, conserver toute l'excellence de votre caractère dans le changement de situation qui vous attend! Pensez à rester humble dans l'élévation à laquelle j'espère vous

voir parvenir ; que vos manières ; votre langage, toute votre conduite prouvent l'égalité d'ame, et les sentimens de reconnoissance qui devroient toujours nous accompagner dans la prospérité ; ils y ajoutent un nouveau lustre. Puisse votre vie n'être souillée d'aucune tache ! puissiez-vous rester fidelle à cette franchise ingénue, à cette simplicité de mœurs, à cette aimable sincérité que j'ai admirées jusqu'ici en vous ! Puissiez-vous être au-dessus de la vanité et de l'orgueil, et mettre votre grandeur à faire du bien !

LETTRE LIX,

(Renfermée dans la précédente.)

Lady Belmont à sir John Belmont.

DANS *la ferme persuasion que l'heure d'angoisse qui s'approche mettra fin à mes souffrances, je veux*

encore une fois parler à sir John Belmont en faveur de l'enfant, qui, s'il survit à sa mère, sera chargé de lui présenter cet écrit.

Mais en quels termes, homme cruel! l'infortunée Caroline vous écrira-t-elle avec quelque espérance de succès? Sourd à la compassion, aux remords, infidelle à l'honneur, — dites, Belmont, quelles sont les expressions que je puis employer, sans craindre d'être rebutée? Vous donnerai-je le tendre nom de mon époux? — Hélas! vous le desavouez. — Vous appellerai-je père de mon enfant? — Vous le condamnez à l'infamie! — Vous nommerai-je mon amant? — C'est vous-même qui me trahissez. — Vous donnerai-je enfin le titre d'un ami dont j'attendois des secours? — Non, car c'est vous qui m'avez plongée dans la misère, et qui avez causé ma ruine.

Malheureuse que je suis ! que me reste-t-il à faire pour toucher un cœur fermé à l'équité, aux remords, à la pitié ! Y a-t-il un moyen que je n'aie éprouvé ? Y a-t-il une ressource que je n'aie tentée ? J'ai tout employé ; l'amertume des reproches, la force de mes prières, tout a été inutile.

Vingt fois déjà la plume m'est tombée des mains, et je me suis dit dans mon désespoir que je n'avois plus rien à espérer de vous ; —— mais la tendresse d'une mère qui tremble pour le sort de l'enfant auquel elle va donner le jour ; —— voilà ce qui me rend le courage.

Quand je ne serai plus, quand vous n'aurez plus à craindre mes reproches, mon témoignage et ma vue, alors peut-être votre cœur s'ouvrira à la voix de la justice, aux cris de la nature.

Belmont! ne leur résistez point, ne repoussez point l'enfant, comme vous avez rejetté la mère. Peut-être regretterez-vous un jour, quand il n'en sera plus tems, les maux dont vous êtes l'auteur; peut-être vous repentirez-vous trop tard, hélas! d'avoir persécuté, d'avoir perdu une infortunée; peut-être l'avenir vous rappellera-t-il les intrigues que vous avez employées pour me tromper, les angoisses et les peines qui me suivent dans le tombeau. O! Belmont, cette idée desarme tout mon ressentiment: que deviendrez-vous quand vous jetterez un œil repentant sur votre conduite passée? Ecoutez donc la prière solemnelle de l'infortunée Caroline, la dernière qu'elle ose vous adresser.

Lorsque le tems sera venu où vous gémirez sur vos erreurs (et ce tems viendra tôt ou tard); lorsque vous aurez

aurez reconnu vos torts et la noirceur de vos trahisons, lorsque votre cœur déchiré voudra expier ses crimes; —lisez ici les conditions sous lesquelles je signe votre pardon.

Belmont! je suis ton épouse, tu le sais: —hâte-toi donc de justifier aux yeux de l'univers une réputation que tu as flétrie; reçois dans tes bras l'enfant infortuné qui te présentera la supplication de sa mère.

J'ai trouvé un ami auquel je suis redevable du peu de consolation et de tranquillité dont je jouis encore. Cet homme, le plus estimable et le plus digne des hommes, m'a donné sa promesse, qu'à ce prix seul il vous délivrera le gage de notre malheureux amour. Si tu retrouves un jour dans cette innocente créature les traits de l'infortunée Caroline, si l'enfant te re-

trace le souvenir de la mère; Belmont! par cette raison seule tu le réprouveras peut-être. Cher objet de mon amour, cher enfant pour qui je sens déjà toute l'étendue de la tendresse maternelle, garde-toi bien de ressembler à ta mère! La mort t'enlève un de tes parens, et la haine te feroit perdre celui qui te reste.

Je dois finir, les forces m'abandonnent, et je sens le poids des idées terribles qui m'accablent. Adieu pour toujours. Mais ces derniers adieux, qui ne te seront présentés que lorsque la fougue de tes passions sera appaisée, qu'après que toutes mes douleurs seront descendues avec moi dans le tombeau, oublierai-je d'y ajouter une parole consolante pour cet homme jadis si cher, un mot capable de le soutenir dans les afflictions qui l'attendent? Non, Belmont, tu sauras que ma

compassion l'emporte de beaucoup sur mon ressentiment ; je prierai pour toi à mon heure dernière, et le souvenir de mon amour effacera celui des maux que tu m'as faits. Encore une fois, adieu.

CAROLINE BELMONT.

LETTRE LX.

Evelina à M. Villars.

EN ouvrant mes volets ce matin, j'ai vu milord Orville qui se promenoit déjà dans le jardin : je ne suis pourtant descendue qu'à l'heure du déjeûné; il m'a reçue avec une froideur digne de lady Louise. Mme Beaumont, lady Louise et Mme Selwyn ont lié leur conversation ordinaire, à laquelle je n'ai pris aucune part : négligée, tranquille et rêveuse, je me suis mise à l'écart, comme un être qui ne tient à rien,

et dont personne ne se met en peine.

Peu contente de ma situation, impatientée de me voir négligée de la sorte, je me suis retirée le plutôt possible. J'ai très-bien senti que c'étoit le seul parti que j'eusse à prendre; mais j'étois fâchée intérieurement qu'on s'en apperçut.

Sir Clément a encore été des nôtres à dîner; il joue son rôle à merveille, et il a réussi à gagner entièrement les bonnes graces de Mme Beaumont. Je me suis mortellement ennuyée pendant toute la journée; il m'a fallu supporter à la fois et les importunités indiscrettes de sir Clément, et le silence humiliant de milord Orville. L'un ne m'a pas quittée un instant; l'autre ne m'a pas dit un seul mot; le premier faisoit naître les occasions de m'entretenir, l'autre les fuyoit avec soin.

Je commence à croire, mon cher

Monsieur, que ce changement trop subit dans ma conduite envers le Lord étoit déplacé. A tout prendre, il ne m'a donné aucun sujet de mécontentement, et je n'aurois pas dû m'astreindre à une réserve que je ne puis pallier d'aucune raison légitime; d'ailleurs, il étoit naturel de croire que l'affectation avec laquelle j'évite sa société produiroit un mauvais effet.

Hélas! Monsieur, mes réflexions viennent toujours trop tard; il faut avouer que je paie bien cher le peu d'expérience que j'acquiers, et je prévois qu'il m'en coûtera encore beaucoup avant que j'arrive à ce degré de prudence où l'on est capable de régler sa conduite présente, et de prévenir des embarras éloignés.

LETTRE LXI.

La même au même.

HIER matin tout le monde sortit en voiture, et je restai seule au logis avec Mme Selwyn; je m'étois arrêtée un moment dans sa chambre, mais je m'en suis éclipsée au plus vite. Je crains la conversation de cette Dame; elle prend plaisir à me plaisanter impitoyablement, tant sur mon sérieux, que sur le compte de milord Orville. En sortant de chez elle, je me suis rendue au jardin, où j'ai passé une grosse heure, dans un berceau, absorbée dans mes conjectures sur l'avenir, quand, tout-à-coup j'ai été interrompue par sir Clément Willoughby.

Dès que je l'ai vu arriver, je me suis préparée à m'en aller; mais il m'a crié de loin: Arrêtez, la plus

aimable des femmes, j'ai un mot à vous dire; et il n'a eu rien de plus pressé que de s'asseoir à côté de moi. Je m'étois levée pour me retirer; mais lui me retenant toujours, il m'a fallu entendre ses protestations d'amour, ses plaintes et ses reproches ordinaires. —— Il s'est jetté à mes pieds, et s'est écrié du ton le plus passionné : Miss, est-il possible que vous poussiez votre froideur mortelle jusqu'à me défendre le moindre rayon d'espérance? —— J'ignore, Monsieur, de quelles espérances vous parlez; ai-je jamais prétendu vous en donner! —— Oh! vous me mettez hors de moi même, et je ne puis endurer plus long-tems votre mépris. Modérez cette extrême cruauté, si vous ne voulez me réduire au désespoir : dites du moins, belle inexorable, dites du moins que mon état vous fait pitié. ——

Dans ce même moment un malheureux hasard a conduit milord Orville devant le berceau où nous étions assis. Sa vue a été pour moi un coup de foudre ; il a pâli lui-même, et a paru interdit. Il se disposoit à retourner sur ses pas, mais je l'ai appellé à mon secours, et j'ai exhorté sévérement sir Clément à lâcher ma main ; celui-ci s'est levé ; mais il me retenoit toujours, et le Lord, peu attentif à mes cris, a continué son chemin jusqu'à ce qu'il m'a entendu l'appeller une seconde fois. Alors il est revenu vers nous, en disant a sir Clément d'un grand sang-froid : J'espère, Monsieur, que vous ne retenez pas miss Anville malgré elle. — En tout cas, Milord, je puis me passer de l'honneur de votre entremise ; c'est tout ce que j'ai entendu. Je m'étois débarrassée des mains de sir Clément, et

je me suis sauvée au plus vite ; mais je craignois fortement que l'orgueil humilié de sir Clément ne le portât à provoquer milord Orville. Je crus devoir recourir à Mme Selwyn ; et, en me précipitant dans sa chambre, je la priai d'une manière à peine intelligible, de vouloir bien faire un tour du côté du berceau. Il n'en fallut pas davantage pour lui inspirer quelques soupçons, et elle partit avec la vitesse de l'éclair. Je vous laisse à juger dans quelle impatience j'attendis son retour ; à peine résistai-je à la tentation de la suivre : elle revint enfin, et me rapporta un entretien des plus intéressans, dont j'avois été l'objet. Je vais vous en faire part, Monsieur ; mais j'omettrai les commentaires et les saillies dont Mme Selwyn entremêla son récit ; votre imagination y suppléera aisément.

Mme Selwyn trouva les deux cavaliers assis tranquillement dans le berceau, et s'appercevant qu'ils étoient engagés dans une conversation assez sérieuse, elle s'arrêta à quelque distance. Voici ce qu'elle m'en a communiqué.

Sir Clément avoit dit au Lord, qu'une certaine question qu'il lui avoit faite le surprenoit : Mais, a t-il continué, je n'y répondrai point, à moins que milord Orville ne souffre que j'en propose une à mon tour. —Volontiers, Monsieur.—Vous me demandez quelles sont mes intentions. Et croyez-vous, Milord, que je sois moins curieux de connoître les vôtres?—Je n'en ai montré aucune. —Et à quoi donc faut-il attribuer votre desir de savoir les miennes? —A l'intérêt sincère que je prends au bien-être de miss Anville.—Un tel intérêt est noble et digne des plus

grands éloges ; et à moins que d'être son père, —— son frère, —— ou son amant. —— Je vous entends, sir Clément, et je conviens que je n'ai point les droits que donnent ces différens titres de famille, pour me permettre des recherches sur ce qui regarde miss Anville : cependant j'avoue en même-tems que je ne desire rien de plus que de lui rendre service et de la voir heureuse. M'excuserez-vous donc si je prends la liberté de répéter ma question ? —— Oui, pourvu que vous me permettiez de vous répéter qu'elle me paroit des plus singulieres. —— Soit, mais la situation de cette Demoiselle me semble l'être tout autant ; elle est fort jeune, sans expérience, et abandonnée à sa propre direction. Je croirois qu'elle ne s'apperçoit pas des dangers qu'elle court, et je ne vous dissimule pas, Monsieur, que je suis très-disposé à les

lui faire remarquer. —— Je ne vous comprends pas trop, Milord, mais j'espère du moins que votre dessein n'est pas de la prévenir contre moi? —— J'ignore, Monsieur, ce qu'elle pense de vous; j'ignore quelles sont vos intentions à son égard. Peut-être, si j'étois mieux instruit de vos sentimens réciproques, me verriez-vous moins officieux; mais je n'ai pas la présomption de demander où vous en êtes. —— Vous savez, Milord, que je ne suis pas assez vain non plus pour vous dire que *je joue à jeu sûr*; cependant avec un peu de persévérance... —— Vous êtes donc résolu à persévérer? —— Oui, décidément, Milord. —— Dans ce cas, souffrez, Monsieur, que je vous parle avec franchise. Cette jeune Demoiselle, quoiqu'abandonnée à elle-même, et en quelque sorte sans protection, ne manque pas absolument d'amis : elle

est parfaitement bien élevée, et l'on voit qu'elle a vécu en bonne société; sa vertu et son esprit feroient honneur à tous les rangs, même aux plus distingués, et une telle personne n'est pas faite pour servir d'amusement. On connoît vos principes, sir Clément, excusez ce petit reproche. —— Oh! ce sont ses propres affaires; elle a trop de jugement pour avoir besoin d'être conseillée. —— Je ne lui refuse point un jugement sain et solide; mais son âge et l'ingénuité de son caractère ne la mettent pas assez en garde contre de certains soupçons qui me paroissent très-fondés. —— Milord, vos éloges m'inspirent quelque défiance sur votre désintéressement. — Je ne cache point l'amitié et l'estime que j'ai pour elle; mais soyez persuadé, Monsieur, que si j'avois laissé voir à miss Anville d'autres sentimens que ceux de l'amitié

la plus desintéressée, je vous aurois épargné notre conversation. Mais, puisque vous ne jugez pas à propos de me faire connoître vos intentions, nous ne pousserons pas cette matière plus loin. —— A dire vrai, je ne les connois pas trop moi-même. Miss Anville est une très-aimable personne, et si j'étois homme à me marier, elle seroit de toutes les femmes du monde, celle dont je voudrois faire mon épouse. Mais je doute que votre philosophie même puisse me conseiller de prendre des engagemens de cette espèce, avec une fille d'une naissance obscure, qui n'a d'autre dot que ses beaux yeux, et qui probablement est dans la dépendance. —— Nous ne discuterons pas davantage là-dessus, et puisque nous sommes tous deux maîtres de notre volonté, nous agirons chacun selon notre bon plaisir.

Mme Selwyn craignant d'être surprise, et voyant d'ailleurs que mes soupçons étoient mal fondés, quitta son poste, et vint me rendre compte de ce qu'elle avoit entendu.

Quel homme que ce sir Clément ! quel cœur volage ! que de ruses, que d'artifices ! En attendant il se trompe lourdement, car cette fille si pauvre et obscure, loin d'ambitionner l'honneur de son alliance, la rejetteroit avec dédain. Quant à milord Orville ; — mais n'en parlons pas. — Vous me direz vous-même, Monsieur, ce que vous en pensez, si sa conduite n'est pas celle d'un galant homme, si j'ai tort de l'admirer.

J'étois un peu confuse de reparoître en leur présence, après le débat singulier dont j'avois été l'objet : je ne pus cependant me dispenser décemment de dîner avec eux. Sir

Clément fut distrait et mal à son aise pendant le repas : son esprit étoit visiblement à la torture : il me veilloit de près ; il épioit également milord Orville. Je le traitai sans le moindre ménagement, décidée comme je l'étois à éviter desormais toute conversation avec lui ; je suis trop irritée pour souffrir plus long-tems ses insultantes assiduités.

Je n'eus pas une seule fois le courage de regarder milord Orville ; sa vue et le souvenir de ce qui s'étoit passé me tenoit, pour ainsi dire, en respect ; je redoutois sa sagacité : je n'ai pas quitté Mme Selwyn du reste de la journée.

Adieu, mon cher Monsieur ; j'attends demain des lettres de votre part ; elles décideront, je pense, de mon départ, soit pour Berry-Hill, ou pour Londres.

LETTRE LXII.

La même au même.

MA lettre d'aujourd'hui sera vraisemblablement la dernière que vous recevrez de Clifton-Hill ; je l'écris dans une agitation qui me permet à peine de conduire ma plume.

Je suis descendue assez tard ce matin, et, malgré cette précaution, milord Orville étoit encore seul dans la salle. J'étois un peu décontenancée de me trouver tête-à-tête avec lui, après avoir évité si long-tems une pareille entrevue. J'ai été sur le point de quitter d'abord la chambre ; mais le Lord m'a retenue : Si je vous incommode, a-t-il dit, je suis prêt à me retirer. —Non, Milord, je n'étois pas venue pour rester. —Je m'étois flatté, cependant, que vous m'accorderiez un moment

d'entretien. Je suis revenue sur mes pas, presque involontairement ; et il a ajouté après une courte pause : Vous êtes bien bonne, Miss, d'avoir égard à mes prières ; depuis long-tems je cherche l'occasion de vous parler. Je ne lui répondois rien ; il a poursuivi : Vous m'avez permis, Madame, d'oser prétendre à votre amitié, de m'intéresser à ce qui vous regarde, de vous appeller du tendre nom de sœur. J'ai reconnu cet honneur comme je le devois ; mais j'ignore par quel étrange accident j'ai eu le malheur de m'en rendre indigne. Tout est changé depuis quelques jours ; vous me fuyez, ma présence vous fatigue, vous évitez avec soin ma conversation.

Tout cela dit d'un ton très-sérieux, m'a fait beaucoup de peine : j'en ai senti quelque honte ; mais je n'ai pas répondu. J'espère, a con-

tinué le Lord, que vous ne me condamnerez point sans m'entendre. Si j'ai eu le malheur de vous déplaire, dites-moi comment; je ne desire rien tant que de réparer ma faute, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour mériter mon pardon.

Milord, vous poussez la politesse trop loin; non, vous n'êtes coupable de rien, je n'ai pas d'idée d'avoir été offensée, et s'il est question d'excuses, je vous en dois plutôt, que je n'en attends de votre part.

Je rougis d'être aussi pressant, mais c'est de vous seule, Madame, que j'attends une explication. D'ailleurs, l'*époque* de ce changement me fait craindre, — me permettrez-vous de vous faire part de mes conjectures? — Et pourquoi non, Milord? — Dites-moi donc, — et pardonnez en même tems une question de la dernière conséquence :

— Sir Clément Willoughby n'entre-t-il pas pour quelque chose dans cette révolution ? — Pour rien du tout, Milord, ai-je répondu d'un ton ferme. — Mille et mille remercîmens ! vous me soulagez d'un grand fardeau ; — mais de grace, encore un mot : — N'est-ce pas à sir Clément que je dois attribuer une partie de la réserve que vous vous êtes imposée à mon égard ? car, si j'ai bien calculé, elle date du jour même de son arrivée aux Eaux. — N'attribuez rien à sir Clément ; il ne sauroit avoir la moindre influence sur ma conduite. — Puis-je donc espérer que vous me rendrez cette même confiance et ces mêmes bontés, dont vous m'avez honoré avant son arrivée ?

Pour mon bonheur Mme Beaumont est venue nous interrompre ; — je ne savois plus que répondre :

nous avons déjeûné ensemble. Milord Orville étoit de la meilleure humeur possible; jamais je ne l'ai vu plus gai et plus aimable. Bientôt après, sir Clément s'est fait annoncer : je me suis retirée dans ma chambre, où j'ai donné un libre cours à mes réflexions ; j'y ai trouvé des motifs de consolation et de nouvelles allarmes : c'est dans cet état que j'ai reçu votre lettre.

Ah ! Monsieur, que je suis touchée des vœux et des prières que vous faites pour Evelina ! que je suis reconnoissante des bénédictions que vous répandez sur moi ! —— *Je dois vous quitter pour me jetter entre les bras de mon père légitime !* O vous, qui avez été le guide, l'ami et le protecteur de ma jeunesse, vous qui avez eu soin de mon enfance, qui avez formé mon esprit ! —— c'est vous seul que mon cœur avoue en

qualité de père; c'est à vous seul que je jure une obéissance, une gratitude, une tendresse éternelles !

J'augure assez mal de l'entrevue que je dois avoir; je suis entièrement occupée dans ce moment d'un incident que je dois vous communiquer. Je n'ai pas manqué d'informer Mme Selwyn du contenu de votre lettre. Elle m'a paru bien-aise de vous voir de son avis, et elle a d'abord fixé notre départ à demain matin.

En allant dîner j'ai retrouvé milord Orville de tout aussi bonne humeur qu'auparavant; il s'est assis à côté de moi, a plaisanté sur mon goût pour la retraite; j'étois triste et abattue; l'idée d'une entrevue solemnelle, — celle d'une séparation douloureuse, —pesoient trop à mon cœur, pour que je fusse maîtresse de mon esprit. J'ai même regretté l'espèce d'explication que j'avois eue

avec milord Orville ; pourquoi falloit-il que nous quittassions l'un et l'autre le ton réservé que nous semblions nous être imposé ?

Il a été question pendant le repas de notre voyage à Londres, et cette nouvelle a paru consterner milord Orville. Un nuage épais s'est répandu sur sa physionomie, et il est devenu presqu'aussi pensif et aussi taciturne que moi.

M^me^ Selwyn, occupée de ses préparatifs, s'est retirée en sortant de table, et m'a priée de lui rassembler quelques livres qu'elle avoit laissés dans le sallon. Je m'y suis rendue pour les chercher ; mais quelle a été ma surprise de voir que milord Orville m'y avoit suivie ! Il a tiré la porte après lui, et s'approchant de moi d'un air inquiet, il m'a dit : Est-il vrai, miss Anville, que vous partez ! —— Je crois qu'oui, Milord. —— Faut-

il que je vous perde au moment où j'y pensois le moins ! —— La perte n'est pas grande, Milord. —— Se peut-il, Miss, que vous doutiez de ma bonne fois ! —— Je ne comprends pas, ai-je repris, en continuant à chercher, ce que Mme Selwyn a fait de ses livres. —— Ah ! si j'osois me flatter de pouvoir vous prouver jusqu'où va la sincérité de mes intentions ! —— Permettez, Milord, que j'aille trouver Mme Selvvyn.

Quoi ! vous me quittez (et il me retenoit en même tems par la main) sans me donner la plus légère espérance de vous revoir ? Enseignez-moi du moins, ma trop aimable amie, a supporter votre absence avec un courage digne de celui que vous montrez vous-même. —— De grace, Milord, laissez-moi. —— Oui, c'est-il écrié en se jettant à genoux ; oui, je vous laisserai, si vous le voulez. —— Que

faites-vous, Milord ? au nom du ciel, levez-vous. Milord Orville à mes genoux !

Je n'entreprendrai point de vous décrire, Monsieur, ce que j'ai senti dans ce moment ; je respirois à peine, tout mon sang s'est glacé dans mes veines, et je n'ai plus eu la force de me soutenir. Milord Orville s'est relevé, a approché un fauteuil, et j'y suis tombée presque sans connoissance.

Après quelques minutes, Milord me voyant un peu revenue, a rompu le silence ; il m'a demandé pardon, en bégayant, de sa vivacité. J'avois tenté plusieurs fois de quitter la chambre, il s'y est opposé avec obstination ; — en un mot, Monsieur, je n'ai pu tenir contre ses instances réitérées, — et il a réussi à m'arracher le secret que je renfermois avec le plus grand soin.

Je ne sais depuis quand nous étions ensemble ; mais Mme Selwyn, impatientée apparemment de ma trop longue absence, est venue me chercher ; et, en ouvrant la porte, elle a trouvé milord Orville à mes genoux. Jugez, Monsieur, de ma honte et de mon trouble ! —— Orville aussi déconcerté que moi, s'est levé, un peu confus, et Mme Selwyn s'est donné le tems de nous regarder l'un après l'autre, sans dire mot. Enfin adressant, avec une espèce d'ironie, la parole au Lord, avez-vous eu la bonté, lui a-t-elle demandé, d'aider miss Anville à chercher mes Livres ?

Avec plaisir, a-t-il répondu, en affectant de plaisanter, et j'espère que nous ne serons plus long-tems à les trouver.

Vous êtes trop bon, Milord, et il y auroit de l'indiscrétion à vous faire perdre votre tems. Puis, se tournant

vers une des croisées, elle a pris ses livres; et nous distribuant à chacun un volume, elle a ajouté : Tenez, de cette manière ma commission nous aura occupés tous trois. Elle est sortie en nous lançant un regard très-expressif. J'aurois dû la suivre, mais milord Orville m'a pressée de demeurer encore un instant; il lui restoit, disoit-il, quantité de choses intéressantes à me dire. —— Non, Milord, je dois vous quitter; je ne suis demeurée, hélas! que trop long-tems. —— Regrettez-vous si-tôt les bontés que vous avez eues pour moi? —— Milord, je ne sais plus ce que je fais, je suis hors de moi-même. — Une heure d'entretien dissipera toutes vos inquiétudes, et me confirmera mon bonheur. Quand puis-je espérer, Miss, de vous voir sans témoins? Serez-vous demain matin à la promenade? —— Non, milord, je ne veux

pas m'exposer une seconde fois au reproche d'avoir donné un rendez-vous. ——Est-ce donc pour M. Macartney seul que vous réservez cette faveur? —— M. Macartney est pauvre, et il m'a des obligations, à ce qu'il croit du moins; sans quoi...——La pauvreté, il est vrai, n'est pas un titre que je puis alléguer; mais si c'en est un que de vous avoir des *obligations*, j'ai plus de droits qu'il n'en faut pour vous demander un tête-à-tête.—Milord, il m'est impossible de rester plus long-tems avec vous. Que dira Mme Selwyn? Ne lui ôtez pas le plaisir de faire ses *conjectures*? Mais, dites-moi, je vous prie, êtes-vous sous sa direction? —— Oui, pour le moment. ——J'ai encore mille questions à vous faire, mais il en est une surtout qui m'intéresse essentiellement. Miss Anville dépend-elle d'elle seule, ou bien existe-t-il quelqu'un dont il

me faille rechercher le consentement? —— Ah ! Milord, j'ignore presque moi-même à qui j'appartiens. —Souffrez donc que je hâte l'instant qui doit éclaircir ces doutes, l'instant où vous appartiendrez au fidèle Orville.

J'ai fait un nouvel effort pour rompre cette conversation, et je suis sortie pour m'enfermer dans ma chambre. J'étois trop agitée pour rejoindre Mme Selwyn. Quelle scène, mon cher Monsieur! l'entrevue qui se prépare pour demain ne sauroit m'affecter davantage. —— Etre aimée de milord Orville ! —— Etre honorée du choix d'un cœur tel que le sien, — ô ! ce bonheur est trop grand pour moi; j'en ai pleuré de joie; j'en ai pleuré à chaudes larmes.

Sur le soir il a fallu redescendre; et à ma grande satisfaction, j'ai trouvé la salle remplie de monde. On a

joué jusqu'à l'heure du soupé; milord Orville à mis ce tems à profit pour m'entretenir en particulier.

Il a voulu savoir si mon voyage ne souffroit point de délai. Je lui ai répondu que non, et alors il m'a demandé la permission de me suivre en ville. —— Qu'osez - vous proposer, Milord? —— Oui, je veux que nos liaisons soient connues le plutôt possible; je dois cette attention à votre délicatesse. —— Ce seroit m'exposer de nouveau aux censures de ce même public. —— Et n'est - il pas juste que je hâte l'instant heureux où les scrupules, les convenances ne mettront plus d'obstacles à notre union, où il me sera permis d'être à vous pour toujours, de ne plus vous quitter! Ce que vous exigez, Milord, est impraticable, et n'est pas même en mon pouvoir. Le voyage que je vais entreprendre me pri-

vera vraisemblablement de la liberté d'agir par mes propres volontés.—Je ne comprends pas trop ce que vous voulez dire. —— Je ne saurois m'expliquer davantage pour le présent ; la tâche d'ailleurs seroit trop pénible.—Jusqu'à quand garderez-vous, avec moi, mon adorable Miss, cette cruelle réserve ? quand commencerez-vous à m'honorer de la confiance que vous avez daigné me promettre ? —— Soyez sûr, Milord, que ma réserve n'est point affectée : mes affaires sont dans une situation des plus embrouillées ; le récit en est long et tragique. Si cependant, Milord, un court délai vous faisoit de la peine. —— Pardonnez mon impatience ; vous ne me direz rien de ce que vous souhaiterez me cacher ; j'attendrai tranquillement votre confidence : seulement j'espère de votre bonté que vous ne me laisserez

pas languir trop long-tems — Je ne prétends pas, Milord, vous cacher mes secrets; il ne s'agit que de différer cette explication.

Milord Orville voyant que j'étois résolue à lui refuser la permission de m'accompagner à Londres, m'a priée de lui accorder celle de m'écrire; il a ajouté qu'il osoit se flatter que j'honorerois ses lettres d'un mot de réponse. Le souvenir des deux lettres que nous nous étions écrites précédemment m'a décidée à lui refuser ce petit commerce épistolaire.

Si je ne craignois point de passer pour présomptueux, je vous avouerois, Miss, que je n'ai pu m'imaginer que cette proposition vous déplairoit. Je pensois qu'elle nous aideroit à supporter les maux de l'absence.

Frappée du ton sérieux de cette réflexion, et pouvez-vous prétendre,

lui ai-je répondu, que je sois assez étourdie pour m'exposer à vous écrire une seconde fois ! —— Une seconde fois ! vous m'étonnez. —— Avez-vous donc oublié si vîte la sotte lettre que j'eus l'imprudence de vous envoyer pendant mon dernier séjour à Londres?—Je n'en ai pas la moindre idée: que veut dire tout ceci ? —— Il vaut mieux, Milord, laisser-là cette matière. — Non, non ; je ne serai tranquille qu'après que vous aurez expliqué ce mystère. En effet, il m'a tant pressée que je lui ai rendu un compte fidèle de ce qui s'étoit passé relativement à ces deux lettres. Jugez de mon étonnement, quand il m'a assuré de la manière la plus positive, que loin de m'avoir jamais écrit une ligne, il n'avoit ni vu, ni reçu une lettre de ma part.

Cette étrange découverte nous a occupés l'un et l'autre pendant le

reste de la soirée. J'ai promis à Milord de lui montrer la lettre qui m'a été adressée en son nom ; elle servira peut-être à lui en faire connoître l'auteur.

N'est-il pas vrai, mon très-cher Monsieur, que vous me félicitez de bien bon cœur des aventures de cette heureuse journée? Je m'en souviendrai toujours avec joie et reconnoissance. Milord Orville, je le sais, est bien dans votre esprit ; vous avez pris de lui une opinion avantageuse : ainsi j'espère que vous ne desapprouverez point ma franchise. Je me flatte que le choix de votre Evelina obtiendra l'agrément de son meilleur ami ; c'est l'unique souhait qui lui reste à former. Je me crois, au reste, à l'abri de tout reproche ; mon alliance avec Milord fait honneur à ceux auxquels j'appartiens, ou pourrai appartenir dans la suite. Adieu, mon cher

Monsieur, je vous écrirai dès que je serai arrivée à Londres.

LETTRE LXIII.

La même au même.

JE me suis trompée, mon cher Monsieur, en vous annonçant que je ne vous écrirois plus de Clifton-Hill; mon voyage a été différé, et j'ignore jusqu'à quand. J'ai vu aujourd'hui milord Orville au déjeûné; il m'a priée de lui accorder un moment d'entretien avant mon départ, et il m'a demandé la permission d'oser venir me trouver au jardin. Je n'ai rien répondu; mais il est possible que mes yeux lui aient dit que je ne désapprouvois pas cette entrevue. Il m'importoit d'avoir des informations plus claires au sujet de la lettre. Je me suis éclipsée le plutôt possible, et je suis montée pour faire une

courte toilette ; mais avant que d'arriver dans ma chambre, j'ai entendu Mme Selwyn qui me crioit d'en bas : Miss Anville, si vous allez à la promenade, je vous accompagnerai : dites, s'il vous plaît, à Jenny, qu'elle m'apporte mon chapeau.

Pour éviter ce contre-tems je me suis glissée, sans être vue, dans l'antichambre, où je me proposois d'attendre que Mme Selvvyn eût pris d'autres arrangemens ; mais ce projet a mal réussi, et sir Clément est venu m'interrompre. Je tenois à la main la lettre que je voulois montrer à milord Orville : j'ai eu la maladresse de la laisser tomber, et sir Clément, plus alerte que moi, s'est hâté de la ramasser ; il alloit me la rendre, quand, par un malheureux hasard, il a remarqué la signature, il s'est mis à lire tout haut le nom d'Orville. Piquée de cette indiscrétion,

discrétion, j'ai voulu lui arracher la lettre, mais il a eu la hardiesse de me la refuser; et comme il s'est apperçu que je la redemandois avec quelque vivacité, il a osé me dire : *Bon Dieu! miss Anville, se peut-il que vous attachiez tant de prix à cette épitre ?*

Cette réflexion impertinente ne méritoit point de réponse; mais sir Clément n'en est pas demeuré là, il s'est mis en devoir de serrer cette lettre : alors je lui ai fait entendre que j'exigeois absolument qu'il me la rendît. Vous me direz donc auparavant, a-t-il ajouté, si depuis cette lettre vous en avez reçu d'autres de la même personne ? —— Non, jamais. — Et me promettez-vous aussi, Miss, que vous n'en recevrez plus de lui dans la suite ? —— Monsieur, il est question que vous me rendiez cette lettre sur-le-champ. —— Quoi!

sans lever mes doutes, sans me tirer de l'incertitude cruelle où vous me voyez ? Du moins je saurai auparavant s'il est bien vrai que l'odieux Orville ne vous a écrit que cette fois. — Eh quel droit avez-vous de me prescrire des conditions ? — Que d'inquiétudes, ma chère, pour cette détestable lettre ! En conscience, vaut-elle la peine que vous vous en chagriniez un instant ? — Mais encore, Monsieur, elle m'appartient, et je veux une fois pour toutes.... — Je dois donc penser que le contenu mérite tout votre mépris ; et qu'elle ne vous intéresse que par le nom de l'auteur.

Comment, sir Clément ? — vous osez ! — des soupçons ! — De grace, Miss, vous rougissez, — vous vous troublez. — Ciel ! seroit-il vrai que mes craintes fussent fondées? — Je ne sais, Monsieur, ce que

vous voulez dire ; mais je vous prie instamment de me rendre ma lettre, et de vous modérer un peu. —La lettre ! je vous proteste que vous ne la reverrez plus ; il falloit la brûler au moment même où vous l'avez reçue ! Et aussi-tôt il l'a déchirée à belles dents.

Je demeurois stupéfaite des excès de ce furieux, et j'étois sur le point de le quitter ; mais il m'a retenue par ma robe : Non, s'est-il écrié, vous ne vous en irez pas ; je ne suis fou qu'à demi, et vous devez achever votre ouvrage. Milord Orville connoît-il vos sentimens ? répondez, dites qu'oui, et je promets de vous fuir pour toujours.— Au nom du ciel, laissez-moi, sir Clément ; vous me mettez dans la nécessité d'appeller du secours.——Oh, appellez ! appellez, cruelle ! il vous faut des témoins de votre triomphe ; qu'ils viennent !

mais vous rassembleriez ici l'univers entier, que je ne vous quitterois pas, avant que vous m'ayez répondu. Encore une fois, Orville sait-il que vous l'aimez ? —— En tout autre tems une question aussi brusque m'auroit embarrassée ; mais dans ce moment-ci elle m'a intimidée, et je me suis contentée de répondre aux extravagances de sir Clément que, dans la suite, peut-être, je pourrois satisfaire sa curiosité, mais que pour le présent je le priois de me laisser. —— Il suffit, je vous entends : l'artifice d'Orville l'emporte ; j'ai été la dupe de son sang froid et de son flegme, et vous l'avez rendu le plus heureux des hommes. —— Encore un mot, et je finis. —— Vous a-t-il promis de vous épouser ? Le monstre ! cette question insolente m'a fait rougir d'indignation ; j'ai eu assez de fierté pour ne pas répondre.

J'y vois clair maintenant, s'est-il écrié ; je suis perdu pour toujours. En prononçant ces paroles, il s'est frappé le front de la main, et s'est promené à grands pas dans une extrême agitation. Il ne dépendoit plus que de moi de sortir, mais je n'en ai pas eu le courage ; un mouvement de compassion m'a encore retenue, et c'est dans ce moment que j'ai vu entrer Mme Beaumont suivie de lady Louise.

Excusez, a dit la première à sir Clément, si je vous ai fait attendre ; mais... Elle n'a pas eu le tems d'achever ; sir Clément, trop confus pour savoir ce qu'il faisoit, a pris son chapeau, et s'est enfui brusquement sans dire mot à personne.

Il a emporté ma pitié ; cependant j'espère, et je souhaite ne pas le revoir de si-tôt. Mais que faut-il, mon cher Monsieur, que je pense de

ses propos singuliers au sujet de la lettre ? Ne diroit-on pas qu'il en est lui-même l'auteur ? Comment sans cela auroit-il su que le contenu en est si méprisable ? D'ailleurs, excepté lui, je ne connois aucun être vivant qui eût pu tirer quelque avantage de cette supercherie. Je me rappelle aussi qu'il passa à ma porte le moment après que j'eus donné mon billet à la servante du logis; apparemment qu'il l'avoit gagnée pour le lui remettre, et me faire parvenir ensuite une réponse de sa façon. Voilà la seule explication que je puisse donner à cette affaire. O sir Clément! si par vous-même vous n'étiez déjà assez malheureux, comment pourrois-je vous pardonner une ruse qui a été pour moi une source de chagrins ?

Son départ subit a causé une surprise générale; ces Dames, tout en

s'occupant de lui, ont passé dans le jardin, et moi je suis rentrée dans le sallon.

On y a introduit M. Macartney, qui étoit venu demander milord Orville; il s'est beaucoup réjoui de me trouver seule, et m'a avoué que sa visite n'étoit qu'un prétexte afin de se procurer un moment de conversation avec moi.

Je me suis d'abord informée s'il avoit vu son père? — Oui, Madame, et je me crois obligé de vous rendre compte de notre entrevue. Il n'a fait aucune difficulté de me reconnoître, après avoir lu la lettre de ma mère. — Dieu! quel rapport entre votre situation et la mienne! Et sa fille, l'avez-vous vue aussi? — Non, Madame, cette consolation m'a été refusée. — Et par quelle raison, je vous prie? — Peut-être étoit-ce par prudence, peut-être aussi

par un reste de ressentiment que mon père conserve encore de l'offense qu'il a reçue. J'ai demandé la seule permission de me présenter à sa fille en qualité de frère; d'oser l'appeller du tendre nom de sœur; mais je n'ai pu obtenir cette satisfaction. *Vous n'avez point de sœur*, m'a dit sir John, *vous devez oublier qu'elle est au monde.* Non, vous avez une sœur; c'est moi qui vous en réponds, me suis-je écriée avec une émotion que je n'ai pas eu la force de contenir, une sœur qui prend le plus vif intérêt à tout ce qui vous regarde, et à qui il ne manque que les occasions pour vous prouver son amitié et son estime. — Que veut dire ceci, Madame? expliquez-vous, je vous supplie. — Mon véritable nom n'est pas Anville; sir John Belmont est mon père, et je suis votre sœur. Voyez si nous ne nous devons point

une tendresse naturelle. Déjà je sens pour vous toute l'affection de la fraternité, peut-être la sentois-je déjà avant que je susse que je vous appartenois. Mais, mon frère, mon cher frère, vous ne me répondez pas! balanceriez-vous à me reconnoître? — En vérité, je ne reviens point de ma surprise; tout ce que j'entends me paroît un songe. — Quoi? je vous retrouve, mon frère, et vous ne voudriez pas. . Il a saisi ma main que je lui tendois: Ah! laissez-moi plutôt vous demander s'il est possible que vous daigniez m'avouer, moi, cet inconnu, cet infortuné, qui ne connoissois d'autre ressource que votre générosité; moi qui n'ai été sauvé du précipice que par vos bienfaits? Oh! Madame, pouvez-vous, sans rougir, consentir à reconnoître ce même homme pour votre frère? —— Est-ce ainsi que vous devez parler

à une sœur ? n'avons-nous pas des obligations mutuelles à remplir ? et ne me permettriez-vous point d'espérer de votre part tous les services que vous seriez en état de me rendre? Mais, avant tout, dites-moi ? où avez-vous laissé notre père ? —— Il est aux eaux depuis hier matin.

J'aurois poussé plus loin ces informations si milord Orville n'étoit pas survenu. Il a été un peu surpris de me trouver tête-à-tête avec M. Macartney, et il se seroit retiré sans doute, si je ne l'avois pressé d'entrer.

Nous nous regardions tous sans rien dire, M. Macartney a enfin rompu le silence ; il a fait ses excuses à milord Orville de la liberté qu'il avoit prise de se servir de son nom. Le lord a reçu ce compliment d'un air assez froid. M. Macartney a pris congé de nous. N'ai-je pas

abrégé la visite de M. Macartney ? a dit milord Orville. — Point du tout, milord —— Je m'étois flatté de rencontrer miss Anville dans le jardin ; mais j'ignorois qu'elle eût d'autres engagemens. —— Avant que j'eusse le tems de répondre, un domestique est venu m'avertir que la chaise de poste étoit prête, et que Mme Selwyn m'attendoit. Je lui ai fait dire que j'irois la joindre dans l'instant, et effectivement je voulois sortir ; mais milord Orville m'a retenue vivement : Est-ce ainsi, miss Anville, que vous me quittez ? —— Que puis-je y faire, Milord ! peut-être une occasion plus favorable. -- Non, Madame, c'en est trop, malgré tout le flegme de ma philosophie. Et où trouverai-je cette belle occasion que vous me faites espérer ? La chaise n'est-elle pas à la porte ? n'êtes-vous pas sur votre départ ?

ai-je pu savoir seulement où vous comptez vous rendre ? Tranquillisez-vous, Milord, mon voyage sera différé ; M. Macartney m'a donné des nouvelles qui le rendent maintenant inutile. -- M. Macartney paroît avoir beaucoup de pouvoir sur votre esprit ; mais, si je ne me trompe, il est bien jeune pour être votre guide. —— Est-il possible, milord, que M. Macartney vous donne le moindre ombrage? — Je reconnois et j'admire, très-chère Miss, la pureté de vos sentimens. Votre cœur est au-dessus de tout ce qui s'appelle artifice ; il ne connoît pas même les soupçons. Ce seroit vous faire injure, ce seroit me la faire à moi-même, que de douter un instant de cette bonté qui vous a captivé pour jamais mon estime. Et, malgré cela, me pardonnerez-vous, si j'avoue que je suis un peu surpris, peut-être

même

même allarmé de ces fréquentes visites d'un jeune homme de l'âge de M. Macartney. — Milord, il est aisé de me justifier; ce M. Macartney est mon frère. — Votre frère! vous m'étonnez! Et par quelle singulière idée faites-vous un mystère de sa parenté? Mme Selwyn est entrée dans le moment même. Ah! vous voilà, s'est-elle écriée. Milord a-t-il la complaisance de prêter la main aux préparatifs du voyage, — ou plutôt vous aide-t-il à le retarder? — Je serois heureux, Madame, a repris le Lord, si un tel délai ne dépendoit que de moi.

J'ai fait part à Madame Selwyn de la nouvelle que m'avoit apportée M. Macartney; aussi-tôt on a renvoyé la voiture, et j'ai suivi Madame Selwyn dans sa chambre, où nous avons tenu conseil sur le parti qu'il nous restoit à prendre. Peu de mi-

nutes ont suffi pour décider mon amie ; elle s'est mise à écrire le billet suivant :

A Sir John Belmont, Baronnet.

Madame Selwyn présente ses civilités à sir John Belmont, et lui demande dans la matinée un moment d'entretien sur une affaire de très-grande importance.

La réponse de sir Belmont n'a pas tardé à nous être rendue ; la visite de Madame Selwyn a été acceptée dans la matinée même. Elle auroit desiré que je la suivisse immédiatement ; mais je l'ai suppliée de m'épargner le trouble d'une entrevue aussi peu ménagée. Elle n'y a consenti qu'à regret. Son absence n'a pas duré deux heures, mais ce tems m'a paru un siècle ; mille conjectures, mille craintes, agitoient mon esprit. Dès que je l'ai apperçue, j'ai

volé à sa rencontre dans le jardin ; elle m'a conduite dans un des berceaux. Le mécontentement que je démêlois dans sa physionomie, ne me présageoit rien de favorable. Son silence a encore augmenté mes appréhensions, et je lui ai demandé d'une voix tremblante, si j'osois me flatter d'avoir retrouvé un père ? — Hélas ! non, ma chère, a-t-elle répondu. Eh bien ! Madame, ai-je repris assez tranquillement, partons sans délai : vous me conduirez à Berry-Hill ; là du moins je serai sûre de trouver un père qui me recevra.

J'ai trouvé, m'a-t-elle dit, sir John seul dans sa chambre ; il m'a reçue avec toute la politesse possible. Je n'ai pas balancé un instant à lui annoncer le motif de ma visite ; mais il n'en a pas été plutôt instruit, qu'il m'a demandé fièrement, si j'avois pu prendre sur moi de réchauffer cette

ancienne et ridicule histoire? Je lui ai fait sentir que le mot *ridicule* n'étoit point ici à sa place, et qu'il devoit choquer tous ceux qui sont au fait des circonstances horribles de cette *ancienne histoire*, dont il parloit avec tant de légéreté : » les actions, ai-je ajouté, que je prétends vous rappeller, Monsieur, » seroient dignes de figurer dans le » caractère atroce d'un Néron et » d'un Caligula «. Il a essayé plusieurs fois de tourner mes insinuations en plaisanterie ; mais j'ai persisté à lui représenter, avec toute la fermeté possible, l'énormité de son crime ; mes reproches l'ont piqué au vif, et il s'est écrié avec impatience : *Arrêtez, Madame, je n'ai besoin des conseils de personne.* —— Réparez donc vos torts, puisqu'il est en votre pouvoir. Votre fille n'est pas loin d'ici ; elle demeure à C...f-

ton-Hill : faites-la venir ; avouez à la face de l'univers la légitimité de sa naissance, et justifiez ainsi la réputation d'une épouse trop long-tems outragée. —— Madame, m'a-t-il répliqué, vous vous trompez si vous soupçonnez que j'aie attendu l'honneur de votre visite pour m'acquitter de la réparation que je devois au souvenir de cette Dame infortunée ; son enfant a été l'objet de mes soins depuis sa naissance ; je l'ai recueillie dans ma maison, elle porte mon nom, et elle sera mon unique héritière. Ce récit m'a paru un moment trop absurde pour mériter une attention sérieuse ; mais sir Belmont m'a assuré très-fortement, que c'étoit moi à qui on en avoit imposé, puisque la femme même qui avoit soigné lady Belmont dans sa dernière maladie, avoit conduit sa fille à Londres, et la lui avoit remise, avant

qu'elle eût atteint l'âge d'un an. Dans ce tems-là, a-t-il continué, je n'étois guères disposé à confirmer le bruit qui s'étoit répandu de mon mariage ; je fis donc partir ma fille pour la France, et je lui donnai pour surveillante la femme qui me l'avoit amenée. Lorsque cette enfant est parvenue à un âge plus avancé, je l'ai fait entrer dans un couvent, où elle a reçu une éducation convenable à son état ; je viens de la retirer, et elle vit actuellement dans ma maison, où elle jouit du titre et des droits d'un enfant légitime. Ainsi je crois avoir payé à la mémoire de sa mère le tribut qui lui étoit dû. Ce récit avoit tout l'air d'une fable, et je ne me suis fait aucun scrupule de dire à sir Belmont, que je n'en croyois pas le mot. Il a tiré la sonnette pour demander son perruquier, et m'a fait ses excuses de ce qu'il étoit

obligé de me quitter ; mais il m'a invitée à reprendre notre conversation demain matin, en me disant qu'alors il se proposoit de me faire faire la connoissance de miss Belmont, au lieu de me donner la peine de la lui présenter. Je me suis levée très-indignée contre lui, et me suis retirée en lui annonçant que je ne manquerois pas de rendre sa conduite aussi publique qu'elle est deshonorante.

Tels sont les détails que m'a rapportés Mme Selwyn. Jugez, Monsieur, de l'impression qu'ils ont faite sur moi ! Je n'y comprends absolument rien. Quoi ! cette miss Belmont que j'ai vue à Bristol passe pour être la fille de mon infortunée mère ; sur quoi prétend-on fonder une pareille imposture ? Après cet entretien Mme Selwyn m'a abandonnée à mes réflexions. J'avois écouté avec constance un récit qui n'étoit

que trop propre à m'affliger ; dès que j'ai été seule avec avec moi-même, l'idée d'être rejettée si durement s'est présentée à mon esprit dans toute sa force.

Je suis restée dans cette situation mélancolique, quand tout-à-coup la voix de milord Orville est venue me tirer de ma rêverie : « M'est-il permis d'entrer, a-t-il dit, sans interrompre miss Anville » ? Je ne m'y suis pas opposée ; il a pris une chaise à côté de moi. Je crains, Miss, a-t-il dit, que vous ne m'accusiez d'être importun ; mais j'ai tant de choses à vous dire, tant de choses à apprendre de vous, et si peu d'occasions de vous voir seule, que vous ne devez ni être surprise, ni vous offenser de l'empressement avec lequel je mets tous les momens à profit. Vous êtes sérieuse, Miss, a-t-il ajouté en prenant ma main ; regretteriez - vous

d'avoir différé votre voyage ? J'espère que non ; et j'ose me flatter que ce qui est pour moi une source de joie, ne sauroit vous faire de la peine. —— Mais qu'avez-vous ? vous êtes pensive ; y a-t-il quelque chose qui vous afflige ? Que ne suis-je en état de vous consoler ! puissé-je au moins être digne de partager vos chagrins !

Trop émue pour ne pas être sensible à l'honnêteté de ce procédé, je n'ai pu répondre au Lord que par mes larmes : Juste ciel ! s'est-il écrié, vous m'inquiètez ; de grace, ma très-chère amie, ne me cachez pas plus long-tems les motifs de vos chagrins ; souffrez que je vous aide à les supporter. Rassurez-moi, je vous supplie, dites-moi du moins que vous ne m'avez pas retiré votre estime ; que vous ne regrettez point les bontés que vous avez eues pour moi ;

que je suis toujours à vos yeux le même Orville, à qui vous avez permis de vous offrir l'hommage de son cœur.

Milord, ai-je répondu, votre générosité m'accable. Je pleurois comme un enfant. Les espérances qui me restoient du côté de mon père étant totalement renversées, je sentois plus que jamais combien l'attachement du Lord étoit desintéressé, et cette réflexion pesoit encore sur mon cœur. Vous ne savez pas, lui ai-je dit, sur qui votre choix est tombé. Orpheline depuis mon enfance, je ne dépends que des bontés d'un ami qui a bien voulu se charger de ma misère ; c'est à sa pitié que je dois jusqu'à ma subsistance. Je suis rejettée, desavouée par ceux auxquels j'appartiens de plus près. Ah ! Milord, puis-je mériter la distinction dont vous m'honorez ? Non, non,

je sens trop douloureusement la distance qui nous sépare. Vous devez m'abandonner à mon malheureux sort ; je dois rentrer dans l'obscurité, j'irai retrouver mon ami, et je verserai dans son sein tous mes chagrins. —— Je n'ai pas eu la force d'achever ; mon cœur a frémi de l'arrêt que j'allois prononcer contre moi, et ma bouche s'y est refusée.

Non, jamais, s'est écrié milord Orville ; mon cœur vous appartient, et je vous jure un attachement éternel. Après ce que vous m'avez dit, Madame, je dois m'attendre au récit le plus affligeant des cruautés qu'on vous a fait souffrir, j'y suis préparé ; mais je suis convaincu d'avance que, quelles que soient vos disgraces, vous n'en avez mérité aucune. Oui, Miss, vos malheurs vous rendent plus chère à mon cœur. Puis-je savoir où je trouverai cet ami géné-

reux, dont vous m'avez enseigné à respecter les vertus? je volerai vers lui, je lui demanderai son consentement, et des liens indissolubles joindront nos destinées : mon unique étude sera de vous faire oublier vos maux passés, et de vous venger de l'injustice du sort.

Je me proposois de répondre au Lord, quand j'ai apperçu Mme Selwyn, qui vraisemblablement avoit écouté une grande partie de notre conversation. Quoi, ma chère, m'a-t-elle dit, toujours ce goût champêtre! je croyois que depuis long-tems vous aviez quitté cette retraite, et je vous ai cherchée dans toute la maison. — Mais je comprends maintenant; le moyen le plus sûr de vous trouver, c'est de s'informer de milord Orville. Que je ne trouble pas, au reste, vos méditations; vous composiez sans doute quelque pastorale.

Et après nous avoir tenu ce propos piquant, elle s'est retirée.

Je voulois sortir du berceau, mais Milord m'a prévenue : Permettez, m'a-t-il dit, que je suive moi-même Mme Selwyn ; il est tems de mettre fin à ses conjectures : je lui parlerai à cœur ouvert, si vous y consentez. Je ne m'y suis point opposée, et il m'a quittée. Pour moi, je suis retournée dans ma chambre, jusqu'à l'heure du dîné. Après le repas, Mme Selwyn m'a demandé un moment d'entretien. Dès que nous avons été seules, elle m'a présenté très-honnêtement une chaise, en m'appellant *Milady*.

Après avoir joui quelque tems de ma confusion, elle m'a félicitée sérieusement sur l'attachement du Lord, et m'a informée qu'il lui avoit témoigné le desir le plus sincère de voir notre mariage s'accomplir au plutôt.

Elle lui a raconté toute l'histoire de ma vie ; et loin de se rebuter, il n'en a montré qu'un plus grand empressement à hâter notre union, sans attendre le résultat de nos démarches auprès de ma famille. A présent, a continué Mme Selwyn, je vous conseille, ma chère, de l'épouser sur-le-champ ; rien de plus incertain que le succès de nos négociations avec sir Belmont ; et d'ailleurs il ne faut pas trop se fier aux jeunes gens de l'âge de milord Orville : dans des affaires de cette importance on ne doit pas leur laisser le tems de réfléchir. — Quoi ! Madame, vous voudriez que je dusse cet honneur à une surprise des sens. --- Vous ferez tout ce qu'il vous plaira ; heureusement il y a, de part et d'autre, un peu de Don-Quichotisme, sans quoi vos délais pourroient tourner à votre plus grand desavantage. Milord Orville

m'a paru aussi romanesque, que s'il fût né et élevé à Berry-Hill. — Elle m'a ensuite proposé un expédient dont elle se promet beaucoup d'effet, c'est que je l'accompagne dans la visite qu'elle doit faire demain matin à mon père.

L'idée seule de cette entrevue m'a fait trembler ; mais Mme Selwyn m'en a représenté la nécessité absolue. Elle est d'avis qu'il convient de pousser cette malheureuse affaire avec vigueur, ou d'y renoncer entiérement. La force de ses raisons m'a entraînée. Vers le soir, nous avons fait un tour de promenade dans le jardin ; milord Orville ne m'a pas plus quittée que mon ombre ; il m'a dit qu'enfin on l'avoit mis au fait des détails que je lui ai cachés jusqu'ici ; qu'il étoit bien-aise d'être hors d'une incertitude qui l'avoit beaucoup tourmenté, mais qu'il

n'en étoit pas moins inquiet pour mon repos. Je l'ai aussi informé du plan que Mme Selwyn a conçu pour demain matin, et je lui ai avoué combien j'en redoutois l'exécution. Il m'a pressée de lui abandonner la conduite de cette affaire, m'a proposé de nous unir avant cette entrevue. J'ai été sensible à cette nouvelle preuve de sa générosité, mais je lui ai fait remarquer que je dois m'en rapporter à votre avis ; que d'ailleurs j'étois bien sûre qu'avant de prendre des engagemens aussi solemnels, vous me conseilleriez d'attendre l'issue d'une affaire qui ne sauroit plus demeurer long-tems incertaine ; que cette précaution me paroissoit nécessaire jusqu'à ce que je susse de l'autorité de qui je dois dépendre dans la suite. Le reste de notre conversation a roulé entièrement sur cette redoutable entrevue

et sur les craintes qu'elle m'inspire ; elle a été depuis le sujet de toutes mes pensées.

J'approche donc de ce moment si long-tems attendu, si long-tems desiré, de ce moment terrible, où, suivant les loix de la nature, il me sera permis de me jetter aux pieds d'un père. Je brûle de connoître ce père, je languis de l'aimer. O ciel ! prête-moi ton appui dans ce moment de crise !

LETTRE LXIV.

La même au même.

L'EXTRÊME agitation dans laquelle j'ai passé la journée d'hier, ne m'a point permis de vous écrire, Monsieur, aussi-tôt que je l'aurois voulu ; mais aujourd'hui que mes sens sont un peu calmés, je n'ai rien de plus pressé que de rendre compte au

meilleur de mes amis des événemens de ce jour à jamais mémorable pour moi.

Mme Selwyn résolut de ne pas se faire annoncer. Sir John, me dit-elle, frappé de l'idée des reproches auxquels il s'attend de ma part, pourroit se refuser à une seconde conférence ; ainsi nous n'avons rien de mieux à faire que de le surprendre. L'essentiel est qu'il vous voie. Nous partîmes de bonne heure. Milord Orville nous conduisit, et me quitta, en m'exhortant dans les termes les plus affectueux à prendre courage. Mon trouble ne fit qu'augmenter pendant la route : mais comment vous exprimerai-je tout ce que je souffris au moment où la voiture s'arrêta ? ce seul instant fut plus terrible que le reste de l'entrevue. Je crois qu'on m'a portée dans la maison, du moins je n'ai

jamais pu me rappeller comment j'y suis entrée ; tout ce que je sais, c'est qu'on nous a introduites dans une salle basse. J'ai eu la foiblesse de demander à Mme Selwyn la permission de me retirer, me trouvant absolument hors d'état de supporter pour le moment cette entrevue redoutable. Non, m'a-t-elle répondu, vous devez rester avec moi; un nouveau délai ne serviroit qu'à augmenter vos craintes, et le choc que vous avez soutenu est trop rude pour que je puisse consentir à vous y exposer une seconde fois. Puis elle s'est fait annoncer. On est venu nous rapporter que sir Belmont avoit été obligé de sortir pour des affaires indispensables, mais qu'il seroit incessamment de retour. Je me sentois fort mal, et Mme Selwyn craignoit un évanouissement : elle a eu la précaution d'ouvrir une chambre

voisine, et m'a conseillé d'y demeurer jusqu'à ce que je fusse un peu remise; elle m'a dit qu'en attendant elle prépareroit tout pour ma réception. Elle n'a pas eu plutôt fermé la porte sur moi, que j'ai entendu du bruit sur l'escalier; des ordres donnés aux domestiques m'ont annoncé l'arrivée de sir Belmont; c'étoit pour la première fois que la voix d'*un père* frappoit mes oreilles; j'en ai été émue plus que je ne pourrois vous le dire.

Je puis vous rendre, Monsieur, fidèlement son entretien avec M^me Selwyn. Sir Belmont a débuté par quelques excuses. Je suis d'autant plus fâché, lui a-t-il dit, de vous avoir fait attendre, qu'un engagement m'appelle ailleurs; si cependant vous aviez des ordres à me donner, je serai charmé de vous revoir dans une autre occasion. — Je suis

venue, Monsieur, dans l'intention de vous présenter votre fille. —Je vous remercie, Madame, de cette peine; mais dans ce moment même j'ai eu la satisfaction de déjeûner avec elle. Votre très-humble, Madame. — Quoi donc, Monsieur, vous refusez de la voir? — Je vous suis infiniment redevable du desir que vous avez d'augmenter ma famille; mais vous m'excuserez aussi si je ne profite pas de vos bons offices. Je suis déjà pourvue d'une fille; elle a des droits à ma tendresse et à ma fortune; il n'y a pas trois jours que j'ai eu le plaisir de faire la découverte d'un fils; et qui sait à la longue combien d'enfans on se propose de me mettre encore sur les bras? mais à dire vrai, je compte m'en tenir au cercle actuel de ma famille. — Eussiez-vous des enfans par centaines, celui dont lady Bel-

mont est la mère mérite une distinction particulière, et loin de fuir sa vue, vous devriez remercier le ciel de retrouver l'occasion de réparer en quelque façon vos torts. C'est la moindre justice que vous pouvez rendre à la mémoire d'une épouse outragée.

C'est à regret, Madame, que j'entre en discussion sur cette matière; mais j'en parlerai, puisque vous m'y forcez. Sachez donc qu'à l'heure qu'il est je suis à l'abri de cet reproche; j'ai reconnu ma faute; je l'ai réparée; en un mot, j'ai fait tout ce que j'ai dû pour venger la mémoire d'une épouse infortunée. J'ai pris soin de l'éducation de sa fille, je l'ai adoptée pour mon héritière légitime; si vous pouvez, Madame, m'indiquer des moyens plus efficaces pour m'acquitter de ma dette, et pour réparer l'honneur

de feue lady Belmont, faites-moi la grace de m'en instruire, et je les mettrai volontiers en usage.——Tout ce récit est fort beau en apparence; mais j'avoue que je n'y comprends rien, et qu'il surpasse ma conception. En tout cas, je ne vois pas ce qui peut vous empêcher de consentir à voir cette jeune Demoiselle. --Je ne m'y oppose pas non plus.--Paroissez donc, ma chère, s'est-elle écriée en ouvrant la porte; venez et montrez-vous aux yeux de votre père. A ces mots elle m'a retirée toute tremblante de la chambre où j'étois restée cachée. J'ai voulu lui résister, mais sir Belmont a été le premier à s'avancer vers moi, et je me suis trouvée en sa présence presque sans le savoir.

Quel moment pour votre Evelina! J'ai poussé un cri involontaire, et me couvrant le visage des deux

mains, je suis tombée sans connoissance.

Mon père m'avoit regardée attentivement ; il s'est écrié d'une voix à peine intelligible : *Grand Dieu ! ma Caroline est-elle encore en vie?* Mme Selwyn lui a répondu, mais je n'ai pas compris ce qu'elle disoit. Sir Belmont m'a adressé la parole après un moment de silence : Relève-toi, et ne crains pas ma vue : —— lève la tête, ô toi, l'image vivante de mon infortunée Caroline !

Affectée au-delà de toute expression, je me suis soulevée, et j'ai embrassé ses genoux : Oui, oui, s'est-il écrié après m'avoir fixée d'un œil sévère, je vois que tu es sa fille : elle vit, elle respire en toi ; —— je la vois elle-même. Ensuite il m'a repoussée avec un œil égaré, et il a ajouté : Retire-toi, retire-toi : ôtez-la, Madame, de devant mes yeux,

je

je ne saurois soutenir sa vue. Et en même tems il s'est arraché d'entre mes bras, et s'est précipité hors de la chambre.

Effrayée et tremblante, je n'ai pas eu le courage de l'arrêter; mais M^me Selwyn l'a suivi, et l'a retenu par le bras; Laissez-moi, lui a-t-il dit, et prenez soin de ce pauvre enfant; —— dites-lui que je ne suis point un barbare, —— dites-lui que dans ce moment je mourrois de mille morts pour elle; mais ma raison s'égare, je ne saurois la voir davantage. Il a disparu dans une espèce de frénésie.

N'avois-je pas raison, Monsieur, de redouter cette terrible entrevue? Ne devois-je pas prévoir qu'elle seroit également pénible et douloureuse pour mon père et pour moi? M^me Selwyn a voulu retourner d'abord à Clifton, mais je l'ai priée d'atten-

dre un moment, puisqu'il seroit possible que mon père, revenu de sa première émotion, m'admît encore en sa présence. Je n'ai point eu cette consolation; sir Belmont nous a envoyé un domestique pour s'informer comment je me trouvois; il a fait dire à Mme Selwyn, qu'il se sentoit fort incommodé, mais qu'il espéroit avoir l'honneur de la revoir le lendemain : on est convenu que ce seroit à dix heures, après quoi nous sommes remontées en voiture. J'ai quitté la maison avec un cœur oppressé; ces paroles affligeantes, *je ne saurois la voir davantage*, étoient gravées profondément dans mon esprit.

La vue de milord Orville, qui est venu nous prendre à la portière, a dissipé un peu ma tristesse. Cependant je n'ai pas eu assez de force pour l'instruire de ce qui s'étoit pas-

sé. Mme Selwyn s'en est chargée, et je me suis retirée dans ma chambre, où j'ai eu un entretien avec la bonne Mme Clinton sur la situation actuelle de mes affaires. Il lui est venu une idée qui sembloit expliquer tout d'un coup le cruel abandon auquel j'ai été condamnée. Elle m'a dit que la femme, qui a soigné ma mère dans sa dernière maladie, m'a servi de nourrice dans les quatre premiers mois de ma vie; qu'ayant été congédiée ensuite, elle avoit quitté Berry-Hill avec sa fille qui n'étoit mon aînée que de six mois. Mme Clinton se souvient que sa retraite subite parut extraordinaire à tout le voisinage; mais comme on n'entendit plus parler de cette femme, on l'oublia peu-à-peu.

Mme Selwyn a été frappée de cette découverte; elle est convenue

avec Mme Clinton qu'il se pourroit aisément que mon père ait été trompé, et que la nourrice ait substitué son enfant à ma place. Le nom que j'ai porté depuis, le secret qui a été gardé sur ma naissance, la retraite dans laquelle j'ai vécu; tout conspiroit à favoriser cette imposture, quelque hardie qu'elle ait été d'ailleurs; en un mot, ce soupçon n'a pas été plutôt conçu, qu'il a en tout l'air d'une vérité constatée. Mme Selwyn, d'abord après le dîné, est retournée chez sir Belmont, accompagnée de Mme Clinton. J'attendois dans ma chambre le résultat de cette nouvelle démarche. Voici, Monsieur, ce que j'en ai appris.

Mme Selwyn a trouvé mon père dans la plus grande agitation. Elle a commencé par le mettre au fait des motifs qui l'avoient engagée à renouveller si-tôt sa visite; elle lui a parlé

ensuite de ses soupçons contre la femme qui a prétendu lui remettre la fille de feue lady Belmont. A ces mots il l'a interrompue avec vivacité ; il a dit que, revenu à lui-même et frappé de mon extrême ressemblance avec sa défunte épouse, l'idée d'une supercherie s'étoit d'abord présentée à son esprit ; qu'en conséquence il avoit fait appeller cette femme, et qu'il venoit de la questionner ; qu'elle avoit pâli, et paru excessivement embarrassée, en protestant pourtant toujours qu'elle étoit innocente, et que l'enfant qu'elle lui avoit remis étoit effectivement celui de feue lady Belmont. Mon père a ajouté que cet événement le jettoit dans le plus grand accablement ; que de tout tems il avoit été surpris de trouver à sa fille si peu de ressemblance avec ses parens ; mais que n'ayant jamais soupçonné la bonne foi de la nourrice

il ne s'étoit point arrêté à cette circonstance qui n'est souvent qu'un caprice de la nature.

Mme Selwyn a demandé qu'on fît revenir cette femme : on l'a interrogée avec autant de subtilité que de rigueur ; sa confusion s'est manifestée, et elle s'est coupée plusieurs fois dans ses réponses, mais elle n'en a pas moins persisté à soutenir qu'elle n'étoit coupable d'aucune fourberie.

La chose est facile à vérifier, a dit alors Mme Selvvyn ; qu'on fasse monter Mme Clinton. A ce nom, la pauvre malheureuse a changé de visage, et a cherché à s'évader ; mais on l'a arrêtée, et voyant que ses défaites devenoient inutiles, elle s'est jettée à genoux, et a fini par tout avouer.

Vous vous remettez, sans doute, mon cher Monsieur, la femme Green, ma première nourrice ; c'est

elle-même qui a tramé cet indigne complot. Le plan en avoit été formé d'après une conversation qu'elle surprit, et dans laquelle ma mère vous recommanda l'éducation de son enfant, et vous pria, sur-tout dans le cas qu'elle accouchât d'une fille, de lui vouer un soin particulier, et de ne pas la perdre de vue. Vous en donnâtes votre parole, et de plus, vous promîtes à ma mère de vous retirer avec votre élève à la campagne. La Green tira parti de cette découverte; elle ne put résister à la tentation de procurer à sa fille une fortune dont elle voyoit qu'on faisoit si peu de cas pour moi. Elle suivit cette idée, et ce qui lui avoit paru d'abord un souhait passager, devint bientôt un projet auquel elle travailla sérieusement. Elle avoit perdu son mari, et sa fille étoit l'unique objet de ses soins; le séjour de mon père lui étoit connu; elle

rassembla de quoi fournir aux frais du voyage ; et, après avoir répandu dans le voisinage qu'elle alloit s'établir dans le Devonshire, elle partit pour exécuter son dessein. —— Tout réussit au gré de ses desirs : mon père n'avoit point de correspondance à Berry-Hill ; l'enfant fut envoyé bientôt après en France, où il a été élevé dans la retraite, tandis que de mon côté mon état est demeuré caché ; il n'y a qu'un heureux hasard qui ait pu faire découvrir cette iniquité.

Je m'arrête ici un moment pour faire une observation qui fait ma plus grande consolation. Ce n'est donc ni par insensibilité, ni par rigueur, que j'ai été négligée par mon père ; je ne dois ce malheur qu'à une odieuse imposture qu'il n'a pu prévoir, et dans le même instant où je me croyois condamnée au plus profond oubli, il étoit

dans l'idée que sa fille avoit part à toutes ses bontés. Il est convenu que la lettre que lady Howard lui écrivit, il y a quelque tems, l'embarrassa beaucoup; il en fit d'abord lecture à la Green, et celle-ci a avoué que c'est le plus rude choc qu'elle ait eu à soutenir dans cette affaire; cependant elle fut assez rusée et assez hardie pour avancer que lady Howard devoit avoir été trompée elle-même. Elle a eu la précaution de faire accroire a mon père, depuis le commencement de cette intrigue, qu'elle avoit enlevé l'enfant à votre insu; ainsi, la nouvelle de l'apparition d'une seconde fille de sir Belmont à Berry Hill, devoit naturellement lui inspirer des défiances; le mal est, qu'elles aient été dirigées contre ceux qui ne les méritoient pas; de-là aussi, la réponse laconique qui fut adressée à lady Howard.

La Green avoua encore, que depuis le moment où le voyage de la famille en Angleterre fut décidé, elle se crut perdue : qu'il ne lui étoit resté alors d'autre ressource que de pourvoir au plutôt à l'établissement de sa fille ; que, dans cette vue, elle avoit favorisé les assiduités de M. Macartney, persuadée que ce parti, peu proportionné aux espérances de miss Belmont, ne seroit que trop avantageux à sa fille, après qu'on auroit dévoilé le mystère de sa naissance.

J'ai voulu savoir si cette jeune personne étoit déjà instruite de la révolution dont elle est menacée. Mme Selwyn m'a dit que, jusqu'ici, on avoit encore gardé le secret sur cette découverte ; que même on n'avoit pas pris le moindre arrangement à son égard. Pauvre malheureuse ! que son sort est affreux ! Je lui dois toute mon amitié ; et je la traiterai toujours en sœur.

Enfin, j'ai demandé à Mme Selwyn si je n'aurois point la satisfaction de voir mon père? Elle m'a pleinement rassurée; elle m'a seulement dit: Sir Belmont ne se sent pas encore assez fort pour soutenir votre vue; mais toutes ces difficultés [illegible]tront, et peut-être seroient-elles déjà levées, si cette Green ne nous eût occupés toute la journée. Mme Selwyn a repris dès ce matin le fil de ses négociations. J'attends son retour avec impatience; mais, comme je ne doute pas que vous ne soyez impatient de recevoir de mes nouvelles, je ferai partir ma lettre telle qu'elle est; ce qu'elle renferme ne manquera pas d'être très-intéressant pour vous.

LETTRE LXV.

La même au même.

Depuis quelque tems, mon cher Monsieur, votre Evelina passe sa vie dans un tourbillon perpétuel; chaque jour devient plus intéressant, et chaque événement en prépare un autre. Mme Selwyn, après son retour à Clifton, est entrée brusquement dans ma chambre : Préparez-vous, ma chère, m'a-t-elle dit, à une terrible nouvelle ! Eh ! bon Dieu, qu'est-il donc arrivé ? —— Armez-vous de toute la philosophie de Berry-Hill; —— appellez à votre secours tout le courage et toute la résignation dont vous êtes capable, —— et sachez que la semaine prochaine on vous marie avec milord Orville. Cette nouvelle inattendue m'a jettée dans le plus grand étonnement ; je me suis écriée :

écriée : Ô ciel ! que dites-vous, Madame ? —— Effectivement il y a de quoi s'effrayer : devenir à la fois Comtesse, et épouser l'homme qu'on adore ; cela est terrible ! Je l'ai suppliée de m'épargner les railleries, et de me parler sérieusement. Votre pauvre père, m'a-t-elle dit, est toujours dans une extrême agitation. Il s'est expliqué avec la plus grande franchise ; le sort de ses deux filles l'inquiète également ; il craint de revoir celle qu'il a retrouvée ; et il tremble d'annoncer à l'autre la nouvelle accablante de sa disgrâce. Mme Selwyn a jugé à propos de le mettre au fait de mes relations avec milord Orville : cette découverte l'a rempli de joie ; il consent à tout ; il approuve même l'empressement du Lord, et il verra volontiers notre mariage se conclure le plutôt possible. Sir Belmont, a continué Mme

Selwyn, a payé ma confidence d'un parfait retour : il m'a raconté l'histoire des amours de M. Macartney ; et, après bien des pourparlers, nous sommes convenus qu'il devoit songer à se défaire de ses deux filles au plutôt. Ainsi, Mademoiselle, si vous êtes curieuse de faire parade du nom de miss Belmont, vous n'avez point de tems à perdre ; car dans huit jours il n'en sera plus question. — Dans huit jours ! — Mais, Madame, ce plan me paroît singulier ! — sans me consulter, — sans demander l'avis de M. Villars, — sans vous assurer même de l'agrément de milord Orville ! — Toutes ces difficultés sont levées ; car d'abord on ne se met pas en peine de vous ; nous savons déjà qu'une jeune fille ne donne jamais sa main et son cœur que malgré elle, en apparence, s'entend : nous

sommes sûrs d'ailleurs de M. Villars ; il est trop de vos amis pour s'opposer à votre bonheur, et, quant à milord Orville, on y a pourvu aussi, puisqu'il est du secret. — Lui, Madame ! vous m'étonnez ! — Oui, sans doute, il est dans la confidence ; car dès que j'ai vu que tout prenoit une tournure favorable à ses vœux, j'ai persuadé à sir John de le faire appeller. — Quelle idée, Madame ! — Sir John a goûté mon avis ; il a depêché un de ses domestiques. Milord Orville est arrivé sur-le-champ ; je l'ai présenté à votre père, et nous avons tenu conseil ensemble. Tout a été mûrement discuté. Votre mariage se fera sans éclat, puis vous irez dans une des terres de votre époux ; miss Green et votre frère, qui n'ont point de chez eux, iront dans une maison de campagne de sir

Belmont. Sir John se charge de votre fortune, vous pouvez compter sur une dot de 30000 livres sterling payables sans délai ; il vous établira sous le nom d'*Evelina Belmont*. En même tems M. Macartney épousera miss *Polly Green*. — Sir John ne sera censé avoir marié qu'*une seule fille* ; ainsi le public ignorera la révolution qu'aura subie celle qui a tenu jusqu'ici la place de l'héritière légitime.

Il a fallu me rendre à ces raisons, sinon par conviction, du moins par complaisance. Je me suis encore informée si je n'obtiendrois point la permission de revoir mon père, ou si je devois croire que j'étois bannie pour toujours de sa présence. Ma chère, m'a répondu Mme Selwyn, votre père ne vous connoît pas ; il suppose que vous n'avez été élevée que pour le détester ; et il vous

craint plus qu'il ne vous aime. Cette réponse m'a vivement allarmée ; j'ai témoigné à Mme Selwyn combien je desirois détruire cette prévention, et mériter son affection par une obéissance vraiment filiale : j'ai ajouté que puisqu'il ne demandoit pas à me voir, j'étois fort embarrassée pour en trouver le moyen.

Ce soir, nous avons eu assemblée chez nous ; dès que les parties de jeu ont été formées, milord Orville a fait la conversation avec moi en particulier, et Dieu sait combien elle étoit animée. Jugez, Monsieur, de ma surprise, lorsqu'il m'a appris que tout étoit arrangé pour mardi prochain, et que mon père lui-même avoit fixé ce jour pour être le plus important de ma vie.

Je ne prétends pas, lui ai-je dit, m'opposer à la volonté de mes amis ; mais, avouez vous-même que cette

singulière précipitation a de quoi me choquer. J'aurai à peine le tems de recevoir des lettres de Berry-Hill, et pour tout au monde je ne voudrois point terminer une affaire de cette importance sans l'agrément du digne M. Villars.

Il s'est offert d'aller lui-même à Berry-Hill pour vous rendre ses devoirs, et c'est moi seule qui l'en ai empêché, en l'assurant que je vous avois déjà écrit. Il m'a proposé ensuite, au lieu de nous rendre d'abord dans le Lincolnshire, d'aller passer un mois avec vous. J'ai saisi cette idée avec plaisir, et je ne lui ai point dissimulé combien cette complaisance m'étoit agréable. Enfin, Monsieur, il a fallu me rendre; et tout ce que j'ai pu obtenir, c'est que notre mariage sera différé jusqu'à jeudi. Milord Orville s'est chargé de faire consentir mon père à ce court délai; je

l'ai prié en même tems de lui parler de l'extrême desir que j'ai de le revoir : il m'a promis d'employer tout son crédit pour me procurer une seconde entrevue.

Maintenant, mon cher Monsieur, me sera-t-il permis de demander ce que vous pensez de tous ces arrangemens? N'êtes-vous pas d'avis qu'on s'est trop hâté? Je rougis presque de la facilité avec laquelle j'ai donné mon consentement : mais, pour peu que vous y trouviez à redire, j'insisterai sur un nouveau délai. Je me propose d'écrire incessamment à mes amis de Howard-Grove et à Mme Duval, pour leur rendre un compte détaillé de l'état actuel de mes affaires; c'est une attention que je leur dois. Adieu mon très-cher et très-honoré Monsieur; tout dépend à présent de votre décision : je l'attends en

tremblant; mais je vous promets de m'y soumettre sans murmure.

LETTRE LXVI.

La même au même.

Milord Orville nous quitta hier d'abord après le déjeûné, pour s'acquitter des commissions dont je l'avois chargé pour mon père. Pendant son absence Mme Beaumont nous proposa un tour de promenade dans le jardin. Mme Selwyn s'excusa sur des lettres qu'elle avoit à écrire; mais lady Louise voulut être de la partie. Les attentions qu'elle eut pour moi au déjeûné m'avoient déjà fait soupçonner que son frere l'avoit mise dans sa confidence; et la conduite qu'elle tint depuis étoit propre à me confirmer dans cette idee; car au lieu de me laisser passer lorsque je

voulus me retirer de la chambre, elle me rappella, et me dit d'un ton de surprise affectée: *Miss Anville, ne serez-vous pas des nôtres?*

Il y a de la petitesse dans ce changement subit: aussi n'ai-je pu m'empêcher d'y répondre avec une espèce de mépris: je ne répondis pas d'abord à son invitation; mais comme je remarquai que mon refus la faisoit rougir, je devins moins fière; j'aurois été fâchée de faire de la peine à la sœur de milord Orville. J'acceptai donc la promenade, d'autant plus que Mme Beaumont m'en fit la proposition une seconde fois. Nous nous ennuyâmes honnêtement toutes trois: Mme Beaumont, qui ne parle pas beaucoup, fut encore plus silencieuse qu'à son ordinaire. Lady Louise fit des efforts perpétuels pour dérober à nos yeux l'air de contrainte et de hauteur qui lui est naturel; et moi-même

je connoissois trop bien les motifs auxquels je devois attribuer ses politesses, pour en tirer la moindre vanité.

Milord Orville fut bientôt de retour ; sa présence ramena parmi nous la gaité et la bonne humeur : voilà justement, nous dit-il, l'occasion que je cherchois. Permettez, Miss, que j'aie l'honneur de vous faire connoître sous votre véritable nom, à deux de mes plus proches parentes. Mme Beaumont, je vous présente la fille de sir John Belmont, jeune Dame à qui, j'en suis sûr, vous aurez déjà accordé votre estime et votre admiration, avant que de savoir quelle étoit sa naissance. Milord, répondit Mme Beaumont, en me saluant fort honnêtement, le rang de cette jeune Dame, son mérite, votre recommandation, sont autant de titres, dont un seul suffiroit pour mériter mon estime ; et je me flatte que pendant son

séjour chez moi, elle a été traitée avec tous les égards qui lui sont dûs. J'y aurois cependant regardé de plus près encore, si j'avois eu l'avantage de connoître plutôt sa famille.

La naissance, reprit milord Orville, n'ajoute rien aux vertus de miss Belmont; elle feroit honneur au rang le plus élevé. Ma sœur, continua-t-il, je suis sûr que vous serez bien aise de cultiver son amitié; quelques jours encore, et j'aurai la satisfaction de vous présenter miss Belmont sous un autre nom et sous un autre titre. Il baisa ma main, et la mit dans celle de lady Louise. Je rougis aussi-bien qu'elle, et nous fûmes embarrassées l'une et l'autre; elle, sans doute, du souvenir des traitemens peu honnêtes qu'elle m'avoit fait essuyer; et moi, de la manière inattendue dont mes liaisons avec son frère lui étoient annoncées.

Au reste, elle me reçut fort poliment, et me dit en souriant, qu'elle s'estimeroit heureuse de cultiver ma connoissance. Je répondis à ce froid compliment par une simple révérence, et nous continuâmes notre promenade. Il est clair que milord Orville avoit déjà prévenu ces Dames; je le soupçonne du moins par le peu de sensation que produisit sur elles cette grande nouvelle.

D'autres personnes vinrent nous joindre, et milord Orville m'informa alors du succès de sa visite. On a pris jour pour jeudi, comme je l'avois demandé. Votre père, me dit-il, a été infiniment sensible aux marques de votre tendresse; il vous a comblée de bénédictions, et a consenti à vous voir, en ajoutant qu'il se feroit un plaisir de prévenir tous vos souhaits. Milord Orville me conseilla de lui rendre mes devoirs dans la soirée

même, et il me fit entendre que je ferois bien de ne point me charger de Mme Selwyn pour cette entrevue. Je reçus cette bonne nouvelle avec un plaisir mêlé de crainte ; l'idée de revoir mon père m'affecta, et m'occupa tout le reste de la journée : j'attendis avec impatience le moment où nous devions nous rendre chez lui. Mme Beaumont me prêta son carrosse ; et milord Orville me demanda instamment la permission de m'accompagner : Vous risquez, me dit-il, de choquer Mme Selwyn, si vous y allez seule ; au lieu qu'elle n'aura rien à dire si nous partons ensemble. Nous en serons quittes pour quelques mauvaises plaisanteries ; mais il vaut mieux la laisser rire que de nous exposer à lui déplaire. En effet, je n'eus pas lieu de me repentir de ma complaisance ; la conversation du Lord me fut d'une grande

ressource, et le tems me dura si peu, que nous nous vîmes au bout de notre course, lorsque je la croyois à peine commencée.

Dès que nous fûmes descendus de voiture, M. Macartney vint au devant de nous, et nous conduisit dans une salle : Ah ! mon cher frère, m'écriai-je, que je suis heureuse de vous trouver ici ! Il me remercia tendrement. Milord Orville lui tendit la main, et lui dit : M. Macartney, j'espère que nous nous connoîtrons mieux ; je me promets beaucoup de satisfaction de votre amitié.

Un domestique vint m'avertir que mon père m'attendoit. Je priai milord Orville de me suivre ; mais sa délicatesse l'en empêcha, puisque mon père avoit demandé expressément de me voir seule. Il se contenta de m'accompagner jusqu'au haut de l'escalier, et m'exhorta de

son mieux à prendre courage. Ses efforts furent inutiles, je me représentai vivement ce que cette entrevue avoit de terrible ; et, dans cet instant, je ne connoissois d'autre sentiment que celui de la crainte. Enfin, je fus introduite : mon père m'accueillit avec bonté : Est-ce vous, ma fille, me dit-il ? Je volai vers lui, et me jetai à ses pieds : Oui, je la suis, Monsieur ; je suis votre fille : heureuse que vous vouliez la reconnoître. Il tomba lui-même à genoux, et me serra tendrement dans ses bras : Te reconnoître ? oui, mon enfant, volontiers ; mais Dieu sait avec quel mélange de plaisir et de douleur je m'acquitte de ce devoir. Nous nous levâmes tous deux, et nous passâmes dans un cabinet. Il me fit approcher d'une fenêtre ; et, après m'avoir considérée avec une inquiétude des plus attendrissantes, il s'é-

cria : *O ! ma pauvre Caroline !* A ces mots il versa un torrent de larmes. Faut-il vous dire, Monsieur, que ce spectacle fit couler les miennes en abondance ? Je voulus de nouveau embrasser ses genoux, mais il me retint ; et s'étant jetté sur un sofa, il y demeura dans une attitude qui marquoit le plus profond accablement.

Je respectois trop sa douleur pour penser à l'interrompre ; je me tins à l'écart, et j'attendis en silence qu'il revînt à lui. Mais tout-à-coup il entra dans une espèce de fureur ; il se leva en sursaut, et s'écria d'un ton qui me fit trembler : Eh bien ! ma fille, as-tu assez humilié ton père ? —— Si cette preuve de ma foiblesse te suffit, sorts, et ne me tourmente plus par ta présence. Un ordre aussi sévère et aussi inattendu fut pour moi un coup de foudre ; je restai

immobile et muette, incertaine si j'avois bien entendu. Sors, te dis-je, reprit-il avec emportement; retire-toi, du moins par pitié; laisse-moi, si je dois conserver l'usage de ma raison; —— laisse-moi pour toujours. J'obéis, lui répondis-je toute tremblante, et je pris aussi-tôt le chemin de la porte; mais avant que de l'atteindre, je me retournai par un mouvement involontaire, et je tombai à genoux: Ne refusez pas, Monsieur, votre bénédiction à votre fille; c'est la seule grace qu'elle implore; daignez la lui accorder, et sa vue ne vous sera plus à charge.—Hélas! je suis indigne de te bénir, —— indigne de te nommer ma fille, —— indigne de voir le jour. —— O Dieu! que ne puis-je rappeller le passé, revenir à l'époque de ta naissance, —— ou du moins, que ne puis-je anéantir un souvenir si cruel! —Ah! Monsieur,

lisez mieux dans mon cœur. Ah ! si vous y voyiez toute l'étendue de ma tendresse, tout l'intérêt que je prends à vos peines, vous m'épargneriez ces discours déchirans. —Se peut-il, mon enfant, que tu ne me haïsses point ? La fille de l'infortunée Caroline peut-elle me voir sans me détester ? N'es-tu pas née pour m'avoir en exécration ? élevée pour me maudire, ta mère ne t'a-t-elle pas laissé sa bénédiction, à condition que tu m'aurois en horreur ? — Non, non, jugez mieux d'elle, jugez mieux de moi-même. Je tirai alors de mon porte-feuille la lettre de ma mère, et, après l'avoir pressée de mes lèvres, je la présentai à sir Belmont. Il me l'arracha avidement : Donne ; c'est son écriture. — D'où vient cette lettre ? — De qui la tiens-tu ? — Pourquoi ne l'ai-je pas reçue plutôt ? Il s'approcha d'une des croi-

sées, où il demeura sans parler, les yeux fixés sur l'adresse : il trembloit comme une feuille, il revint vers moi : Ouvre-la, dit-il, car je ne le puis. A peine avois-je moi-même assez de force pour obéir. Je rompis cependant le cachet ; il reprit la lettre, et comme s'il n'avoit osé la lire, il se promena à grands pas dans la chambre : Sais-tu ce qu'elle contient, me demanda-t-il ? Non, Monsieur, elle n'a jamais été ouverte. Il se prépara enfin à la lire ; et après l'avoir parcourue rapidement, il leva les yeux vers le Ciel, la lettre lui tomba des mains, et il s'écria : Oui, ma Caroline, tu triomphes dans le séjour des Saints, tu seras heureuse pendant toute l'éternité, et moi je suis perdu pour toujours. Il se tut un instant ; puis, succombant tout-à-coup à son desespoir, il se jetta par terre en s'écriant : Malheureux que

je suis, indigne de vivre et de voir la lumière ! dans quel abîme irai-je me cacher ?

Il me fut impossible de me retenir plus long-tems, j'allai vers lui; et n'osant encore parler, j'employai mes larmes et mes caresses pour soulager sa douleur. Il se releva, et reprit la lettre en disant : Tu veux que je te reconnoisse, chère Caroline ! oui, tu seras satisfaite, dût-il m'en coûter la dernière goutte de mon sang. Oh ! que n'es-tu témoin des horreurs dont mon ame est déchirée? tous les tourmens ne sont rien auprès de ceux que me cause cette lettre ! Il la relut encore : Evelina, me dit-il, elle me charge de te recevoir; veux-tu m'aider à remplir sa volonté? as-tu la force d'avouer pour père le bourreau de ta mère ? ---Quelle terrible question ! j'en ai frémi.

Je dois rétablir sa réputation, et

avouer sa fille; c'est à ces conditions qu'elle a signé mon pardon. J'ai déjà fait tout ce qui dépendoit de moi pour justifier son honneur aux yeux du monde entier; et avec quelle joie ne voudrois-je pas ouvrir mes bras à sa fille, la presser sur mon cœur, chercher dans sa tendresse mon repos et ma consolation : mais j'en suis indigne, je le sais; hélas ! j'ai mérité mes chagrins par mes crimes. Ses yeux étoient toujours fixés sur la lettre; il s'arrêta sur-tout à ces mots : *Mon enfant, ne ressemble point à ta mère.* Il les répéta en s'écriant : Quelle amertume il y a dans ces paroles ! Viens ici, mon Evelina, que je te regarde encore ! Ah! juste ciel ! vit-on jamais une ressemblance plus frappante ! voilà ses yeux, sa bouche, tous ses traits. Oh ! mon enfant, mon enfant ! ——Peignez-vous, Monsieur, (car j'essayerois en vain

de rendre ce tableau) ; peignez-vous mon saisissement, quand je vis mon père tomber à genoux devant moi. O ! toi, me dit-il, l'image de ta mère que j'ai assassinée ; vois ton père à tes pieds ; vois jusqu'où il s'abaisse pour te prier de lui épargner ta haine. Parle-moi au nom de l'épouse que j'ai perdue ; que j'apprenne par ta bouche qu'elle ne dédaigne pas entièrement les remords affreux auxquels je suis en proie ! ——Ah ! mon père, levez-vous, de grace ! levez-vous ; ne renversez pas l'ordre de la nature, levez-vous ; c'est moi qui demande à genoux votre bénédiction. —— Que le ciel te bénisse, ma fille ! je n'ose le faire moi-même. Il m'embrassa tendrement : Ta douceur, ajouta-t-il, m'enchante ; j'avois tort de te craindre ; tes sentimens ne laisseroient rien à desirer au meilleur des pères ; je tâcherai d'accoutumer mes yeux à

te voir avec moins de répugnance. Peut-être un tems viendra où je goûterai toute la consolation que je devrois ressentir d'avoir une telle fille ; —— mais pour le moment je dois être seul ; j'ai besoin d'être livré à mes réflexions ; elles sont terribles ; et je ne veux pas que tu les partages avec moi. Adieu, mon enfant, ne t'inquiète point : je ne saurois rester avec toi, Evelina ; ta figure est un *poignard* pour mon cœur, —— chacun de tes regards me rappelle ta mère. Ses larmes et ses soupirs l'empêchèrent d'en dire davantage ; il s'arracha d'entre mes bras ; il alloit sortir ; je le retins de toutes mes forces : Ah ! Monsieur, pensez-vous déjà me quitter ? suis-je redevenue orpheline ? O mon père, ne m'abandonnez pas, je vous en conjure ; prenez pitié de votre fille, et ne la privez pas d'un père dont l'amour lui est si nécessaire.

Tu ne sais ce que tu me demandes, mon enfant ; les sècousses que mon ame éprouve dans cet instant sont trop fortes ; il faut absolument que je te quitte. Ne t'imagine pas que c'est par dureté ; j'en suis bien éloigné ; sois en sûre, et prends meilleure opinion de moi. Milord Orville s'est conduit généreusement envers toi ; j'espère que tu seras heureuse avec lui. Dieu te bénisse, mon Evelina ! aime-moi si tu le peux ; ou du moins ne me hais pas ; tàche de me conserver une place dans ton cœur, et n'oublie point que je suis ton père.

Je ne vous parle pas, Monsieur, de mon émotion ; elle ne pouvoit guères aller plus loin. Mon père m'embrassa de nouveau, me donna sa bénédiction, et se précipita hors de la chambre, sans que je pusse le retenir ; il me laissa noyée dans mes larmes. Vous, Monsieur, qui avez tant

tant de bontés pour votre Evelina, vous comprendrez aisément combien j'ai souffert dans cette entrevue. Je prie le ciel de mettre une prompte fin aux remords qui accablent mon père, et de rendre la paix à son cœur.

Dès que je fus dans une assiette un peu plus tranquille, j'allai rejoindre milord Orville, qui m'attendoit avec une impatience extrême. Je fus témoin d'une nouvelle scène attendrissante; M. Macartney m'informa que mon futur époux venoit de régler le sort de l'infortunée qui, jusqu'ici, avoit passé pour la fille de sir Belmont. Il veut qu'elle continue à être regardée comme ma sœur, et qu'en cette qualité elle conserve ses droits à la succession de mon père; et certainement je ne m'opposerai pas à cet acte de bienfaisance et de générosité.

LETTRE LXVII.

La même au même.

Nous venons d'apprendre que sir Clément a quitté l'Angleterre. Cette démarche achève de me convaincre de sa fourberie, et je ne me sens pas assez de grandeur d'ame pour le plaindre, quoique je lui aie pardonné. Les *préparatifs* se continuent comme si nous avions déjà votre consentement. J'ai eu beau vouloir capituler, milord Orville ne doute pas un instant de votre approbation.

Macartney vient de me quitter, et c'est mon père qui l'a envoyé chez moi. Il étoit chargé, de sa part, de m'assurer de toute sa tendresse, de toute sa bienveillance, et de s'informer si le changement prochain de mon état remplit tous mes vœux, ou s'il me reste encore quelque chose à

desirer qu'il puisse faire pour moi. Macartney m'a remis en même tems un billet de mille livres sterling, que je dois employer à mon usage particulier : mon père veut que je destine cette somme à monter ma garde-robe convenablement, selon le nouveau rang auquel je suis appellée.

Il est superflu de vous dire, Monsieur, combien j'ai été sensible à cette marque de bonté ; j'en ai remercié mon père par écrit, j'ai ajouté avec franchise, que sa tranquillité étoit ce qui m'intéressoit le plus à présent, et que lorsqu'elle lui seroit entièrement rendue, tous les desirs de mon cœur seroient satisfaits. Je n'ai pu en dire davantage : il y a dans la vie des momens où le sentiment nous rend si bêtes !

LETTRE LXVIII.

La même au même.

LE tems approche où je puis espérer de vous revoir, mon cher Monsieur ; en attendant je mène toujours une vie des plus agitées : je ne dors point, le sommeil semble fuir la grande joie, comme les grands chagrins ; je vais passer une partie de la nuit à vous rendre compte de mes momens.

Nous fîmes partie hier au soir d'aller à Bath, que je n'avois pas vu encore, et nous nous sommes mis en route ce matin, d'abord après le déjeûné. A une petite demi-lieue de Clifton, nous avons remarqué une chaise de poste qui nous suivoit au galop, et lorsqu'elle a été près de nous, une voix a crié à nos domestiques : Holà, pourriez-vous me

dire si miss Anville est dans une de ces chaises ?

J'ai reconnu la voix du capitaine Mirvan, et milord Orville a arrêté notre voiture. Le Capitaine a mis pied à terre. J'ai apperçu miss Mirvan, et je suis descendue pour aller l'embrasser. Je n'ai pas besoin de vous dire avec combien de joie j'ai revu mon amie. Sa visite me vient on ne peut pas plus à propos, et me fait un plaisir infini. Cette excellente fille, aussitôt qu'elle a été informée du changement de ma situation, a pressé son père de la conduire à Clifton ; ses prières, jointes aux instances de lady Howard et de Mme Mirvan, ont déterminé le Capitaine. Ils étoient arrivés chez Mme Beaumont peu de minutes après notre départ, et n'ont pas eu beaucoup de peine à nous rattraper. Miss Mirvan m'a remis deux lettres, l'une de lady Howard et de

Mme Mirvan, qui renferme les félicitations les plus obligeantes; l'autre est de Mme Duval: mais, à ma grande surprise, je n'ai pas reçu une ligne de vous, Monsieur; votre silence me fait trembler.

Mme Duval semble se réjouir beaucoup des nouvelles que je lui ai données: un gros rhume l'empêche de venir à Bristol. Elle finit par m'assurer, comme vous l'avez prédit, Monsieur, que si j'épouse milord Orville, je serai un jour son unique héritière. Le premier pas vers la fortune nous porte bientôt au haut de la roue; mais que sera tout cela auprès de votre santé, et si je n'ai pas le bonheur de vous voir jouir de tous les sentimens de ma reconnoissance?

LETTRE LXIX.

M. Villars à Evelina.

Tous mes vœux sont remplis; mon Evelina est heureuse, et ses vertus reçoivent le juste salaire qui leur est dû. Oui, mon enfant, ta félicité est gravée en lettres de feu dans mon cœur; leur impression est ineffaçable. En vain l'infortune voudroit encore appesantir son bras sur moi; en vain essayeroit-elle de m'arracher l'unique subsistance qui reste à ma vieillesse; il faudroit qu'elle commençât par renverser le frêle édifice de mon corps, mais elle n'ébranlera point mes sentimens, tant que je conserverai une goutte de sang dans mes veines.

Tu me demandes mon consentement! que cette expression est foible au prix de la ferveur avec laquelle

t'accorde toute mon approbation! Tu as toujours été, mon Evelina, la joie, la consolation, et j'ose dire, l'orgueil de ma vie; pourrois-je m'opposer à ton bonheur, moi, qui voudrois l'acheter aux dépens de mes jours?

Hâte-toi, mon enfant, de me réjouir par ta presence; viens recevoir les bénédictions que je brûle de répandre sur toi dans l'épanchement de mon cœur. Mais écoute aussi la prière que j'adresse au ciel dans ces circonstances solemnelles: puisse l'état de prospérité auquel tu vas parvenir ne jamais t'éblouir! Fais toujours consister ta gloire à conserver un cœur pur et serein. Je ne puis penser, sans attendrissement, au moment qui te ramenera dans mes bras, et je crains bien que cette émotion ne soit trop forte pour un père qui t'idolâtre. Mais non, je suis vieux : l'âge, les

afflictions et les infirmités ont miné ma constitution : cependant la joie d'être témoin de ton bonheur guérira tous mes maux, et me fera oublier tous les revers de la fortune. L'unique grace que je demande encore au ciel, c'est de mourir un jour dans tes bras. Oui, mon enfant, tu viendras fermer mes yeux, tu viendras recueillir de ma bouche mourante les vœux et les bénedictions que je te laisserai en quittant ce monde.

Ne t'afflige pas, ma chère, de ce que ces réflexions peuvent avoir de triste pour toi : à mon âge, elles sont fort naturelles. J'envisage ma fin d'un œil tranquille : puisse la tienne être également heureuse ! puisses tu, rassasiée de jours et de prospérité, descendre dans la tombe, aussi chérie et aussi regrettée que je le serai de toi ! ---- Puisses-tu laisser une autre Eveli-

na digne de transmettre à son siècle ton nom et tes vertus !

LETTRE LXX.

Evelina à M. Villars.

MON cher Monsieur, on vient de me rendre une lettre qui, par je ne sais quel accident, avoit été égarée. J'ai d'abord reconnu votre écriture, et j'en ai eu bien de la joie. Milord Orville a deviné par mon émotion d'où venoit cette lettre; sachant que son contenu devoit être essentiel pour notre bonheur, il m'a prié de rompre le cachet. Je l'ai donc ouverte; mais je n'ai pas eu la force de la lire jusqu'au bout. Votre consentement accordé avec tant de bonté et en même tems d'une manière aussi solemnelle, la tendresse de vos expressions, la certitude de ne plus rencontrer d'obstacles dans mon union avec

l'homme que je préfère, toutes ces considérations se sont vivement présentées à mon esprit. J'ai versé des larmes de reconnoissance et de plaisir, et j'ai remis ma lecture à un moment plus tranquille. Milord Orville étoit impatient d'apprendre ce que vous m'écriviez; il m'eût été difficile de ne pas le satisfaire, et pour ne lui rien laisser à desirer, je lui ai remis votre lettre.

Il a été touché comme moi de vos bontés; il a baisé votre signature, et m'a témoigné sa joie dans les termes les plus affectueux. Il se fait une fête de vous présenter votre Evelina, comblée d'honneurs et heureuse par lui.

Je finis, Monsieur, en faisant usage aujourd'hui, pour la première et vraisemblablement pour la dernière fois, du nom de votre affectionnée fille,

EVELINA BELMONT.

LETTRE LXXI.

Évelina à M. Villars.

Tout est dit, mon très-cher Monsieur, et le sort de votre Evelina est décidé. C'est aujourd'hui que je donne ma main et ma foi à l'amant que mon cœur a choisi ; c'est aujourd'hui que je lui jure une reconnoissance, une tendresse et un attachement éternels.

Je n'ai pas le tems de vous en dire davantage; la chaise de poste est déjà commandée, et je pars dans peu pour voler dans les bras du meilleur des hommes, je n'ose pas dire du meilleur des pères.

FIN.